

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01316097 3



ADAM MICKIEWICZ

LES SLAVES

PAGES CHOISIES

avec une introduction et des notes

PAR

MARIUS-ARY LEBLOND



PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT & Cie

9, Rue de l'Éperon, 9

1913

LES SLAVES

Ouvrage sur Mickiewicz.

ADAM MICKIEWICZ

par

LADISLAS MICKIEWICZ

1 vol. STOCK. édit.

MARIUS-ARY LEBLOND

LA POLOGNE VIVANTE

L'unité des trois Polognes — Les persécutions déterminent la Renaissance — Développement de la nationalité — Le progrès économique — La Religion — L'expropriation intellectuelle et l'exubérance de l'art.

1 vol. PERRIN et Cie, édit.

ADAM MICKIEWICZ

Les Slaves

PAGES CHOISIES

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

par MARIUS-ARY LEBLOND



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
9, RUE DE L'ÉPERON, 9

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE,
VINGT EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN,
NUMÉROTÉS.

LE CHRISTIANISME. LE PATRIOTISME.

LE GÉNIE SLAVE. LA MISSION POLONAISE.

LES LÉGIONS POLONAISES. NAPOLÉON.

DE SKARGA AU ROMANTISME ET AU MESSIANISME.

LA RUSSIE ET LA SIBÉRIE. IWAN LE TERRIBLE. PIERRE LE GRAND.

CATHERINE. PANSLAVISME.

LES TCHÈQUES. LES SERBES. LES COSAQUES.

SPINOZA. GŒTHE. BYRON.

DE COMMINES A JOSEPH DE MAISTRE.

INTRODUCTION

I

Plus que de maints écrivains étrangers illustres la lecture de Mickiewicz est précieuse aux Français.

D'abord son génie idéaliste mais positif, verbal mais sincèrement et activement enthousiaste, illuminé mais lucide, peut être très aisément compris et aimé comme fraternel. Puis il répond aux aspirations de notre esprit, et de la majorité de nos socialistes autant que de tous nos patriotes ; il attise en nous le sentiment d'une mission humanitaire mais propre à notre nation, donc précise. Il nous rappelle à nos ardeurs les plus pures, aux leçons les plus hautes de notre histoire et aux élévations

radieuses de notre littérature : parlant, on peut dire prêchant au Collège de France près de Michelet et de Quinet sous la monarchie de Juillet, il professa contre le matérialisme commun à la bourgeoisie industrielle et au socialisme économiste trop préoccupé de cette conquête du bien-être qui attira à la même époque l'indignation étincelante d'un autre polonais, Krasinski (1).

En ce sens, son Cours au Collège de France s'impose utile à la formation d'une conscience française. Ce n'est point parce qu'il apporte une méditation nouvelle, si noble, si grave ; mais il fortifie en nous le désintéressement ardent et expressif, l'idéalisme altruiste, le mysticisme — plus ou moins celtique — des patriotes de notre race et en particulier de nos pères de la Révolution. Il s'accomplit œuvre française tout en s'attestant la déclaration d'une âme essentiellement polonaise. Elle est très importante dans notre littérature car, rédigée en français, elle mérite de rester comme un exemple d'éloquence française par l'ordre latin de la syntaxe, l'ampleur enveloppante de la période, la netteté et l'éclat

(1) Correspondance avec Reeve, *publiée avec une introduction du professeur Kallenbach de Lwow, chez Delagrave, Paris, 2 vol. (de premier intérêt).*

des images, la chaude propriété des termes, l'intimité de l'accent, la clarté du timbre et pour mieux dire la pureté du feu. Célébrons encore une beauté de simplicité, une verve qui s'entretient de la confiance à la fois dans son idéal et dans son auditoire, l'aisance d'une âme honnête, chevaleresque et démocratique, la dignité, la mémoire fière et sobre des terribles épreuves. Le lyrisme des grands cœurs humains a une vertu internationale : pour nous révéler l'âme slave, le poète polonais Mickiewicz parle en français, et l'y voilà grand écrivain !

II

Emu, vous serez tôt entraîné, saisi par le ton d'Adam Mickiewicz. Vous le reconnaissez vite : « C'est un prophète! » Il triomphe en lui une sorte d'autorité sacerdotale, mais en même temps une douceur logique de simplicité égalitaire, communiste; Mickiewicz ne domine pas de sa chaire comme un prédicant, il persuade seulement, il parle au milieu de son auditoire et non ex cathedra, avec la franchise poétique de l'improvisation. C'est qu'il est un prophete

non de religion mais de patriotisme. Et d'un patriotisme strictement démocratique. Il y a certes là de l'évangile, mais philosophique.

Rien de plus polonais. Son ouvrage est la Somme des traditions de la République de l'Est, de Rey. Kochanowski, Hosius, Skarga, Kordecki, Konarski, Staszic. Ses compatriotes ne sauraient assez souvent méditer son enseignement, relire quotidiennement quelques-unes de ses pages.

III

Grande œuvre poétique s'exalte et se dévoile cette série de volumes de prose. Mickiewicz a fait d'un « Cours » une épopée ! Epopée spiritualiste, récitation haute, pure, chaude et radieuse comme un vaste poème qui s'apparente à ses Aieux, au Roi-Esprit *de Slowacki et à la* Comédie non divine *de Krasinski.*

Elle développe un symbolisme rayonnant d'une intense ferveur religieuse comme les Paroles *de Lamennais. Elle est si sincère, si vibrante de l'expérience personnelle et des souvenirs du drame de l'insurrection polonaise*

que le lecteur contemporain songe à peine à s'étonner du providentialisme du professeur. A l'examiner de plus près, ce providentialisme même — romantique, analogue à celui de Hugo — apparait autrement intelligent que celui d'un Bernardin de Saint-Pierre. Il représente avant tout un symbolisme où se synthétise poétiquement l'observation des phénomènes historiques ou scientifiques les plus sûrs ; il est très près du fatalisme historique[1]*. Visionnisme certes mais visionnisme presque positiviste aussi éloigné de la foi aveugle que du rationalisme myope. Ce poète n'a rien d'un prêtre ni d'un pédant qui imposent une doctrine, il cherche : ce cours est un examen de conscience perpétuel à cœur ouvert et palpitant !*

IV

Comment se forma la personnalité de Mickiewicz ?

Tout d'abord les malheurs de la Pologne et

(1) Mais non de celui de Tolstoï qui se dénonce moins raisonné par l'esprit qu'accepté d'instinct, métaphysique d'Oriental et non philosophie de Latin.

la gravité des gens dans sa province lithuanienne le frappèrent à l'enfance, et le culte chrétien lui apparut d'une sublimité biblique.

Après avoir approfondi la littérature et l'art de sa patrie, il connut, à peine au sortir de l'Université, les écrivains russes pour les comparer aux écrivains polonais, ce qui l'aida à analyser sa conscience et sa sensibilité, ainsi s'accentua dans son esprit l'opposition du génie polonais, charitable et actif — actif par la qualité cosmopolite de sa charité peut être autant que par l'ardeur du tempérament, — au génie passif Russe.

A-t-il lu tôt les écrivains classiques de la France ?.. En tout cas l'action de Napoléon fut primordiale ; elle étonna, ébranla son enfance; elle demeura toujours représentative pour lui du génie français ; les gestes de l'empereur lui figurèrent la suite logique et commandée des croisades comme la Révolution fut l'accomplissement de la mission chrétienne et catholique de la France fille aînée de l'Eglise apostolique. Il alla d'élan, entre nos œuvres littéraires, à celles d'action, à nos chroniqueurs du Moyen-Age : ils l'inspirèrent plus que notre Renaissance et le siècle de Louis XIV. Il se trouva, de son propre accent, d'accord avec nos Romantiques qu'il fréquenta.

V

Nous avons intitulé le présent volume Les Slaves, pages choisies.

Ce n'est pas à proprement parler une Anthologie, mais le recueil des extraits essentiels (1) *du Cours professé au Collège de France sur* Les Slaves *par Adam Mickiewicz de 1840 à 1844 et publié d'après les notes sténographiées, Comon, éd. à Paris en 1849, 5 volumes in-8°. Nos contemporains ne seraient pas assez nombreux à lire intégralement ces cinq gros volumes auxquels nous renvoyons tous les spécialistes qui désirent approfondir le Romantisme, comme le mouvement idéologique de 1830-1848 (peu de livres peuvent être plus utiles à la méditation du clergé contemporain que le tome V). Nous avons dû en effet laisser de côté dans les tomes IV et V les élucidations très analytiques et complexes d'où il était impossible d'extraire des morceaux d'ensemble. Nous avons négligé ce qui touche à la mythologie*

(1) *Nous indiquons quand les extraits sont, exceptionnellement, faits d'autres ouvrages.*

slave, à la linguistique, à la préhistoire slave, ce qui dans les exposés historiques ne présentait point de vues personnelles ou de belles considérations imagées. Ses polémiques avec certains de ses auditeurs slaves, les discussions sur l'antériorité des langues, les commentaires providentialistes, n'eussent pas assez intéressé le grand public ; les longues citations de vieux poèmes eussent demandé trop de place.

Evidemment les pages ici recueillies perdent un peu à être détachées du contexte, mais de l'ensemble se dégage assez l'âme de l'œuvre pour que chaque page vive dans son rayonnement. Ce qu'il y a de paradoxal et d'illuministe dans certaines lignes ne peut choquer que celui qui les lirait seules. Enfin ne réunissant que des extraits, nous avons dû substituer dans la composition l'ordre chronologique à l'ordonnance mi-chronologique mi-idéologique de ce cours qui fut en même temps une conversation. Nous avons dû ne pas séparer les pages d'histoire de celles de critique littéraire tant la conception de la critique est dominée chez Mickiewicz par des considérations historiques.

La présente édition de Pages choisies a été honoré d'une souscription du Comité pour la célébration du soixante-dixième anniversaire de la naissance de M. Ladislas Mickiewicz.

BIBLIOGRAPHIE

I.

Voici ce qui, outre le *Cours*, a paru d'Adam Mickiewicz en français. (1)

I. — EN TEXTE ORIGINEL.

De la peinture religieuse des Allemands, article dans *L'Artiste* du 14 juin 1846.

Notice biographique et littéraire sur Pouchkine, dans *Globe*, 25 mai 1837.

Histoire populaire de Pologne, avec notes et chapitre complémentaire de Ladislas Mickiewicz, Hetzel, 1867.

La politique du xixe siècle (idem) : 1° Politique polonaise: 2° française et universelle ; 3° Tsarisme, Pologne et Napoléon. Lib. du Luxembourg, 1870.

Mélanges posthumes (idem) : I. *Drames polonais* (Les Confédérés de Bar, Jacques Jasinski) ; II. *Roman militaire et roman prophétique* (La semaine de miel d'un conscrit, le premier chapitre des guerres futures) ; III. Goethe et Byron, Pouchkine. Ibid, 1872.

Vie de Saint Adalbert, apotre du Nord et patron de la Pologne. Ibid, 1876.

(1) Nous empruntons ces renseignements à l'index bibliographique de M. Ladislas Mickiewicz dans son *Adam Mickiewicz*, auquel il faut recourir pour les détails

Mélanges posthumes. 2ᵉ série ibid. I. *Légendes lithuaniennes: Zywila, Karylla*. II. *Proverbe*: Ce que femme préfère. III. Dépouillement des bibliothèques et musées de Pologne. La mort de Garczynski. Coup d'œil sur les Dziady. IV. *Apologétique du romantisme*. Ibid, 1875.

La tribune des peuples, 1 vol. in-8° 1907 chez Flammarion.

II. — TRADUCTIONS.

Poésies romantiques dans le *Bulletin du Nord*, Moscou, 1828.

Konrad Wallenrod (*Le Paris et les Sonnets de Crimée*), trad. Miaskowski et Fulgence. Paris. 1838. Trad. Loison, 1836.

Dithyrambe a la jeunesse, trad. Boyer-Nioche, 1831, Paris.

Evangile de la nation polonaise pendant un pèlerinage, trad Lemaître, Paris, 1833.

Le chant du chasseur, paroles de Mickiewicz, musique de Kotkowski, Paris. 1833.

A la mère polonaise, trad. Baze. Agen 1833, 1834.

Fragments des Dziady, trad. Burgaud des Marest, dans *Le polonais*, 1833, 1834.

Livre des pèlerins polonais, trad. et préface de Montalembert. Suivi de l'*hymne a la Pologne* de Lamennais 1833.

Ballades polonaises. *R. étrang. de lett. et sciences*, Paris, 1831.

Grazyna, trad. Ostrowski dans le volume *Nuit d'exil*. Paris, 1836.

Le joueur de lyre (mœurs lithuaniennes) par le même dans sa *Pol. hist. litt. et monumentale*, Paris 1837, t. II.

Pharis, la redoute d'Ordon, La mère polonaise et le Joueur de lyre par le même dans *la Semaine d'exil*, Paris. 1837.

Œuvres de Mickiewicz, par le même, 2 vol., Delloye 1841. Charpentier 1845, puis Plon, 1849, puis Didot, 1859.

Les ayeux, le presbytère, trad. en vers de Dubois, Paris. 1851.

La Crimée poétique, par Klaczko. *R. contemp.* 1855.

Les Manes trad. Borch. Vilna. 1859.

Do Matki Polki, trad. libre par Pierre Nap. Bonaparte. Dupont, 1864.

Le livre de la nation polonaise et des pélerins polonais trad. A. Lévy, avec commentaires de Ladislas Mickiewicz, Dentu 1864.

A une mère polonaise, trad. Montalembert dans *Le pape et la Pologne*, Paris, 1869.

Conrad Wallenrod, trad. de l'un des fils de l'auteur, Paris, 1866.

Premiers siècles de l'histoire de Pologne, idem ; Paris, 1867.

Monsieur Thadée, trad. en vers, Charles de Noire-Isle, Plon, 2 vol. 1877, (inconscientes, mais grotesques parodies, selon M. Ladislas Mickiewicz).

Chefs d'œuvres poétiques, trad. par lui et ses fils, avec notice de Ladislas Mickiewicz. Fasquelle, 1882.

Les origines slaves, Paris, 1882 (brochure).

Monsieur Thadée, trad. en vers de Venceslas Gasztowtt.

II.

A paru principalement sur Mickiewicz. (1)

I. — EN FRANÇAIS.

Alphonse Herbelot : *Notice sur vie et œuvres*, Paris, 1830, broch. (*R. encyclop.* 1880).

Sigismond Krasinski : *Examen des œuvres*, *Biblioth. universelle* de Genève, oct. 1830.

Léonard Chodzko : article dans *Biog. univ. d. Contemp.* 1826-1833. *R. britannique*, sept. 1828.

George Sand : Sur le drame fantastique, Goethe, Byron et Mickiewicz, dans *Impressions littéraires*, C. Lévy, édit. 1962.

(1) Renseignements dûs à M. Ladislas Mickiewicz (1910). Les compléter par sa bibliographie *op. cit.*

LAHARPE, MONNARD, MICKIEWICZ ; DISCOURS prononcé à l'installation de Mickiewicz comme prof. de litt. latine à Lausanne. Lausanne, 1820.

LOMÉNIE : *Galeries des contemp. illustres*, t. I et III.

A. LÈBRE . *Mouvement des peuples slaves, leur passé, leurs tendances nouvelles. R. des Deux-Mondes* 15 déc. 1843 (1) *R. indépendante* avril 1843 et mai 1846 sur la litt. slave et sur le messianisme.

ERDAN : *La France mystique*, t. II. Paris, 1851.

PAUL DE SAINT VINCENT (Budzynski) : *R. contemp.* 15 nov. 1859 et 29 février 1860.

EDMOND FONTILLE : *Mickiewicz*, impressions, souvenirs, Paris, 1862.

CHOJECKI (Charles-Edmond) : *La Pologne captive et ses poètes* Leipzig, 1864.

Id. et MICHELET dans *Paris-Guide* 1867, chez Lacroix.

LOUIS WOLOWSKI, allocation à Montmorency, Paris 1867.

Ladislas Mickiewicz : MÉMORIAL DE LA LÉGION POLONAISE DE 1848, 1er vol. 1877, 2e vol. 1909, 3e vol. 1910.

Idem : ADAM MICKIEWICZ, sa vie et son œuvre, Stock, 1888.

Honoration de la mémoire d'A. Mickiewicz en Italie, Paris. 1881.

VENCESLAS GASZTOWTT : *Le 30e anniversaire de la mort de Mickiewicz. Bull. pol.* nov. 1885.

GABRIEL SARRAZIN : *Les grands poètes romantiques de la Pologne*, Paris, Perrin et Cie, 1905.

GABRIEL DAUCHOT : *Immortelle Pologne*. Perrin, 1909.

II. — EN POLONAIS.

CHMIELOWSKI (Pierre). *Adam Mickiewicz*. Essai biographique et littéraire, 2 vol. in-8°, Varsovie et Cracovie, 2e éd. 1898.

GORSKI (Arthur). *Monsalvat*. Etude sur Adam Mickiewicz, 1 vol. in-8°, Cracovie, 1908.

(1) Voir aussi les numéros du 15 août 1846 et 1er avril 1848, articles de Thomas 15 déc. 1852.

GOSTOSKI (Valérien). *Le sieur Thadée*, chef d'œuvre de la poésie polonaise, 1 vol. in-8°, Cracovie 1894.

HOESICK (Ferdinand). *Slowacki Krasinski, Mickiewicz*, études historiques et littéraires, 1 vol. in-8°, Cracovie 1895.

KALLENBACH (Joseph). Adam Mickiewicz, 2 vol. in-3°. Cracovie, 1897.

BIEGELEISEN (Henri). Le *sieur Thadée*, étude esthétique et littéraire, 1 vol. in-8°, Varsovie 1884.

MICKIEWICZ (Ladislas). *Vie d'Adam Mickiewicz* d'après les matériaux réunis par lui et ses propres souvenirs, 4 vol. in-8°. 1890-95.

ODYNIEC (Antoine-Edouard). Lettres de voyage, 4 vol. in-8°. 1875-1876. (Ecrites pendant qu'il accompagnait Adam Mickiewicz dans son voyage en Allemagne, en Suisse et en Italie), Varsovie.

SPASOWICZ (Wladimir). *A. Mickiewicz* (dans le volume VIII de ses œuvres). St-Pétersbourg, 1903 (en polonais).

TARNOWSKI (Stanislas, comte). *Etudes sur la littérature polonaise au XIX*e *siècle*. Cracovie 1892. 1 vol. in-8°.

TRETIAK (Joseph). *Mickiewicz et Pouchkine*, études et esquisses avec deux portraits, 1 vol. in-8°, Varsovie 1906.

KRIDL (Manfred), *Mickiewicz et Lamennais*, étude comparée, 1 vol. in-8°, Varsovie 1909.

L'année Mickiewiczienne, éditée par les soins du cercle mickiewiczien de Léopol. Léopol, 1899, 1 vol. gr. in-8°, de 292 p. (en polonais), (Recueil d'études d'auteurs différents sur la vie et les œuvres du poète).

A la mémoire d'Adam. (Recueil d'articles d'auteurs différents sur Adam Mickiewicz, 1 vol. in-8°, Pétersbourg) 1890.

De la terre des monticules boisés et des prairies verdoyantes. Livre collectif consacré à la mémoire d'Adam Mickiewicz, au centième anniversaire de sa naissance, 1 vol. in-8°. Varsovie, 1899.

TRETIAK (Joseph). Mickiewicz à Vilno et à Kowno. Sa vie et ses poésies, 3 vol. in-18°, Lemberg, 1888.

A Léopol (Lwow ou Lemberg) la Société littéraire du nom d'Adam Mickiewicz publie chaque année depuis 1889, un annuaire où abondent les monographies sur des poésies détachées ou des périodes de la vie du poète, naturellement en polonais.

PREMIÈRE PARTIE

LES SLAVES : GÉNÉRALITÉS

I

LE TYPE SLAVE [1]

Le Slave, comme type de sa race, diffère beaucoup du type mongol, du type celtique, du type arabe. Il est robuste et d'une haute stature; il a de longues jambes posées sur des pieds plus forts que grands. Ses épaules et ses hanches présentent beaucoup de développement. Il a aussi la poitrine large, les bras vigoureux, une main bien proportionnée, forte et douce; des muscles d'une force prodigieuse. C'est un peuple destiné à l'agriculture, au travail, à la vie rude des champs.

M. Edwards, dans ses recherches sur la physiologie des peuples, a donné un aperçu de la

(1) I. p. 57.

physionomie du Slave, dont je vous citerai quelques traits. La tête slave, d'après M. Edwards, se rapproche plutôt d'un carré que d'un ovale ; elle est presque de la même hauteur et de la même largeur. Les yeux sont beaux, bien ouverts, mais un peu enfoncés. On les trouve un peu petits, si on les compare à la tête. Le nez est droit, jamais aquilin ; la bouche rapprochée du nez, souvent trop large ; mais elle est fermée par des lèvres qui ne sont ni pendantes ni charnues ; cependant on trouve rarement une bouche slave aussi finement dessinée, par exemple, qu'une bouche persane, ou aussi serrée qu'une bouche indoue ou celle de quelques Arabes qui ont acquis un haut développement physique. Le caractère de ce peuple est la douceur ; ses passions sont plus vives que fortes ; il oublie facilement les injures et quelquefois les bienfaits ; il aime plutôt la distraction que le plaisir. Il a les cheveux châtains ; mais, au nord, sa chevelure est d'un blond très clair, et, au midi, d'un brun foncé. La race blonde du Nord et la race brune du Midi sont plus fortes, plus robustes que celle de la zone centrale. Ce peuple, comme je l'ai dit, paraît avoir été appelé par la Providence à cultiver la terre. Déjà le profond philosophe allemand, Herder, a formulé la même pensée : il prétend que la destinée de cette race est avant

tout d'établir son siège ici-bas, de prendre possession de la terre.

II

LE GÉNIE SLAVE [1]

Chez les Slaves, l'instinct divin, le génie, le *Duch* est développé à un degré peut-être plus haut que chez aucun peuple : de là vient cette sympathie pour tout ce qui est religieux, profond et élevé, cette préoccupation constante du passé et de l'avenir, cette négligence du présent. Les Slaves ont beaucoup d'imagination, mais ils sont, sous le rapport de l'intelligence, infiniment inférieurs aux peuples germaniques et celtiques. Jamais la masse de la nation slave ne s'ébranlera pour un système philosophique : nous ne voyons dans son histoire aucune grande action qui ait été produite par la pensée.

Les poètes slaves, toutes les fois qu'ils veulent créer des genres pour lesquels il faut une intelligence développée, sont obligés de renier leur

(1) Tome III, p. 109.

nature, et de déraciner en eux-mêmes le principe divin, cette aspiration de l'homme vers les hautes régions de la poésie. Ce genre n'a jamais réussi chez les Slaves, et probablement il n'y réussira jamais.

III

LA NATURE DANS LES PAYS SLAVES (1)

L'art emploie mille moyens pour réveiller dans l'âme des Occidentaux l'instinct du merveilleux. Chez nous, la nature seule y suffit. Cette nature vierge, majestueuse et sauvage, qui déploie chaque jour des splendeurs nouvelles et des horreurs nouvelles, a un double caractère de sainteté et de sublime terreur. Je vous ai lu la description des aurores boréales et des tempêtes de la Pologne, qu'un voyageur français, Vautrin, appelait *la patrie des ouragans*. Je voudrais par des strophes poétiques, pouvoir vous rendre l'effet des vents du Nord, de ces terribles vents qui, en s'élançant des plateaux de l'Asie centrale, font mugir nos

(1) Tome V. p. 103.

forêts, et parfois les renversent et les dévastent. Le peuple y entend les hennissements des chevaux invisibles, montés par les esprits des anciens conquérants mongols et lithuaniens.

La voix d'une telle nature ébranle les organisations les plus fortes, et, semblable à la trompette de l'archange, elle rappelle à la vie les esprits les mieux morts. Tout vrai paysan slave est spiritualiste.

IV

LES LÉGENDES SLAVES [1]

Le peuple slave, avant sa division en empires et en royaumes, présentait une vaste unité. Il n'y avait alors dans son sein ni dialectes, ni traditions nationales particulières. C'est ici le moment d'examiner la tradition commune et générale de toute la race. Cette tradition s'est conservée dans les contes et les chants populaires. Les contes

(1) Passim. I, p. 88 à 91. Cf. Sur ce sujet Chafarjk : *Les antiquités slaves* (en tchèque Prague, 1836, en allem. Leipzig, 1843-44).

slaves ont certains caractères qui les distinguent des contes orientaux, et des contes occidentaux. Sans cesse cultivé en Orient, ce genre de littérature s'y est élevé jusqu'aux proportions de l'art : en Occident, sans cesse comprimé par l'art, il a fini par disparaître entièrement. Dans les pays slaves, les contes existent encore à l'état de poésie primitive et nationale : ce ne sont ni une production littéraire, ni un amusement réservé à l'enfance. Là, les traditions antiques se racontent avec le même sérieux que chez les Grecs se chantaient les rapsodies écrites. Le caractère général du conte est le fantastique ; tout s'y passe en des temps et en des lieux nullement définis : la scène est occupée par des êtres inconnus et surnaturels, les animaux se métamorphosent en arbres ; les arbres parlent : ce sont des oiseaux monstrueux, des dragons et des serpents gigantesques ; l'homme ne s'y rencontre que rarement. Les figures de ces acteurs étranges sont vagues, indéfinies et inachevées, tout le tableau est enveloppé de quelque chose de mystérieux, comme s'il vacillait encore dans le chaos de la création. C'est là ce qui distingue avant tout les contes anciens des contes modernes.

... On serait tenté de croire que ces contes sont basés sur des souvenirs antédiluviens conservés par les patriarches de la race humaine, et répandus

dans le monde à l'époque de la dispersion des peuples asiatiques.

Les Slaves y parlent des animaux de l'Asie qu'ils n'ont jamais vus et se les représentent sous leurs formes vraies, sous leurs formes nature ; leur langue possède les mots d'éléphant, de lion, de dromadaire, etc. D'où ces mots leur seraient-ils venus, si leurs souvenirs ne remontaient à des temps antérieurs à leur migration vers l'Europe ? La tradition parle encore de pays éloignés, au-delà des mers, sous un ciel brûlant où coulent des fleuves de vie et d'immortalité ; elle nous montre des héros slaves entreprenant des expéditions lointaines pour trouver cette eau merveilleuse ; ils combattent des griffons, ils rencontrent souvent le phénix, l'oiseau préposé à la garde des châteaux enchantés.

Il est évident que ces contes ont leur source dans l'Orient, qu'ils précèdent les Mille et une Nuits ; leur antiquité est plus reculée que celle de toutes les traditions conservées par la littérature écrite.

V

LA CHANSON POPULAIRE [1]

Comme il est impossible d'imiter le geste naïf d'un enfant, de même l'art ne parviendra jamais à contrefaire la candeur virginale de la chanson populaire slave.

Il est impossible de classer la chanson slave dans aucun genre connu, établi par l'école. Ce n'est ici ni de la poésie lyrique, ni de la poésie dramatique. On trouve quelque chose d'analogue dans certaines pièces de l'anthologie grecque. Ce sont de petits tableaux de sentiments qui ne paraissent avoir aucun but ni aucune tendance artistique. Dans l'antiquité, les Grecs siciliotes, ayant étudié leurs chansons nationales, les imitèrent et créèrent un genre sous le nom d'idylle. Théocrite a donné un caractère dramatique à ce genre, mais souvent il l'a gâté en y introduisant des combinaisons trop artificielles. D'autres poètes, comme Moschus et Bion, donnèrent une forme

(1) 1, p. 314-315, 320-321.

plutôt lyrique à l'idylle ; mais elle n'existe dans sa pureté primitive que chez les Slaves. Ce qui y frappe d'abord, c'est l'harmonie, la parfaite convenance de la forme, un rapport intime entre les sentiments et les paroles, entre les intentions et l'exécution. Le sentiment qui ne trouve pas le ton qui lui convient devient moquerie, et le geste manqué devient grimace : cela arrive à chaque moment aux poëtes germaniques du moyen âge ; les poëtes slaves sont libres de ce défaut.

Je vais vous citer quelques strophes de chansons féminines,

Voici d'abord : *La Modestie d'une jeune fille*, chanson citée comme la plus belle par tous nos critiques.

« La belle Militza a des sourcils trop longs, ils jettent une ombre sur sa blanche figure, et même sur ses lèvres vermeilles. Pendant trois longues années, je l'ai vue chaque jour, et je n'ai jamais pu connaître quelle est la couleur de ses yeux ; je n'ai pu reposer mon regard sur son œil ni sur sa figure blanche.

« Alors j'ai invité les jeunes filles et Militza à la danse, espérant voir enfin ses yeux. Les jeunes filles formèrent un rond et se mirent à danser. Le ciel était serein. Tout à coup, il s'obscurcit, et l'éclair traversa le nuage. Toutes les filles levèrent les yeux vers le ciel ; Militza, seule, ne les imita

pas; ses yeux restèrent, comme toujours, attachés à la verdure de l'herbe. Les autres filles lui dirent d'abord à l'oreille :

« — Sœur et compagne, est-ce trop de raison, est-ce trop de simplicité de regarder ainsi toujours l'herbe verte, de ne pas lever une seule fois les yeux vers le ciel, où serpentent les éclairs ? —

«Militza, la vierge, leur répondit : — Je ne suis ni trop spirituelle, ni trop simple, mais je ne suis pas une Wila, et ce n'est pas mon affaire de jouer avec les nuages. Je suis jeune fille, c'est pourquoi je baisse les yeux. — »

... L'harmonie du style et du sujet est due surtout à la spontanéité avec laquelle on crée ces chansons. Belle floraison dont toutes les richesses sont écloses spontanément et dans le temps normal. Comment compose-t-on ces sortes de poésies ? Des jeunes filles et des jeunes garçons, en se promenant, en se jouant, expriment un sentiment ou une idée en vers, faisant ainsi des vers sans le savoir. Dans ces moments poétiques, où un homme civilisé cherche son crayon pour tracer un paysage, ou appelle ses compagnons pour admirer les beautés de la nature, le Serbien entonne quelques strophes, et s'il a trouvé la vraie poésie, il n'a pas besoin de la répéter, parce que d'après une loi du monde moral, loi aussi sûre que les lois physiques du monde matériel, une forme vraie devient éternelle;

elle se grave facilement dans les souvenirs ; ni l'auteur, ni ceux qui l'ont entendue ne l'oublient plus. En France, on répète partout un mot bien trouvé, un mot spirituel : il fait le tour du pays dans quelques jours ; en Serbie, un tableau vraiment poétique, une strophe musicale sont répétés par ceux qui les ont entendus, et ils deviennent une propriété du pays.

...La donnée et la forme s'allient intimement dans ces poésies primitives. Plus tard l'art sépare les éléments et les développe ; alors commence la variété des styles. Bientôt ces styles de plus en plus divisés se décomposent et finissent par la prose. Dès que la rhétorique marque la différence entre les mots nobles et les mots vulgaires, entre les tournures élevées et les tournures basses, entre le style fleuri et le style sublime, on voit poindre la prose.

Dans la poésie slave, les styles se touchent, ils varient d'après les sentiments, d'après les idées qu'ils expriment, sans qu'il y ait dans ce passage d'un style à l'autre des contrastes, pas même des nuances heurtées. C'est le coloris d'arc-en-ciel.

VI

LA POÉSIE SLAVE [1]

Chez les Slaves, les éléments surnaturels manquent absolument. Leur poésie est tout à fait naturelle, terrestre. Sa sphère est terminée par le Danube, du moins dans l'ancienne poésie, et par les pays des Lithuaniens et des Allemands. Ce qui est remarquable, c'est la forme plastique du style. Les formes de la poésie normande sont toujours arrêtées ; le dessin de chaque pièce est parfaitement net, quoique l'idée flotte dans les nuages ; le style est très précis et très expressif. Dans la poésie grecque, on trouve de la mollesse, malgré la magnificence du coloris. La poésie slave est intermédiaire entre ces deux genres. Elle n'a pas la perfection étudiée du style grec ; elle n'a pas de contours aussi durs que ceux des poèmes lyriques des Scandinaves. Elle est plastique, elle est visible et sensible dans son style ; cette forme

(1) I, p, 198, 226, 233, 241.

la distingue de la poésie scandinave ancienne ainsi que de la poésie allemande moderne.

On n'a pas réussi jusqu'à présent à retrouver la mesure de l'ancienne composition slave. La forme n'est pas le mètre grec ; elle rappelle plutôt la prose de l'église latine qui est si poétique et par les idées et aussi par la musique ; prose mesurée et quelquefois déterminée par les assonances et le rythme...

... Si l'ode, si la poésie lyrique paraissent avoir régné chez les Scandinaves, si la poésie lyrique moderne, cet élan vers l'inconnu, vers les régions fantastiques, semble avoir été créée par la race germanique, la poésie épique moderne est surtout slave.

Nous retrouvons dans la poésie slave cette haute impartialité qu'on admire dans Homère, et même une espèce d'impartialité religieuse, malgré l'attachement des Slaves à la cause et à la doctrine nationale. Il est curieux de comparer, avec les traditions sur les Homérides, tout ce que nous savons sur la manière dont s'est créée la poésie serbienne.

En général, elle est composée de fragments divers, de récits de circonstances, d'évènements qui n'ont entre eux aucune liaison immédiate, mais qui se rattachent à un événement principal. Dans ces récits reviennent toujours quelques

strophes, quelques formules acceptées par tout le peuple, qu'on apprend par cœur, et qu'on cherche à intercaler partout.

En répétant ces récits, le peuple ajoute quelques strophes de sa façon, en retranche plusieurs ; il les transforme ainsi à chaque époque.

... Ce travail continuel épurait les récits, en retranchait tout ce qui paraissait maniéré ou qui était trop individuel : c'est, en effet, la seule poésie qui n'ait pas de manière, de formules.

Ces poésies, sans cesser d'être anciennes, ne cessèrent pas non plus d'être jeunes, précisément parce qu'elles étaient chantées par tout le peuple, récitées par des rapsodes, et qu'elles vivaient ainsi de la vie du peuple.

... L'idée de dévouement absolu appartient à l'époque slave, qui n'est que l'histoire de grands malheurs, de grands désastres. Le triomphe est dans le ciel ; sur la terre, le poète se borne à revendiquer la gloire pour ses héros. Au contraire, le culte de la force paraît à plusieurs reprises dans les poètes modernes, chez les peuples paganisés ; ce culte du succès ferme leur histoire comme elle a commencé celle des vieilles nations.

... Les héros slaves sont, comme ceux d'Homère, des hommes simples, enthousiastes, passionnés ; ils estiment surtout la guerre. Ils regardent la valeur comme la vertu principale. Ils respectent

la religion, ils aiment le luxe et la splendeur, ils sont portés facilement à la violence ; mais ils ne sont pas sauvages. La guerre n'est pas pour eux, comme pour les peuples d'Amérique, une chasse aux hommes. Ces héros observent certains droits de gens. Ils respectent le serment, ils gardent leur parole d'honneur, ils n'emploient que les armes légitimes. Leur caractère est encore élevé par l'influence du christianisme. Les vengeances atroces des Grecs, les violences des Troyens ne se retrouvent pas. On épargne les prisonniers, on ne se venge pas sur le corps mort d'un ennemi vaincu.

La femme, dans cet âge héroïque des Slaves, est encore enfermée dans la vie domestique. Elle apparaît rarement sur la scène. Elle n'agit presque jamais comme un personnage politique, ou comme une personne morale, indépendante. Elle a les mœurs et les habitudes orientales. De là cette modestie et cette retenue des femmes que l'on retrouve aussi dans la poésie appelée *féminine*. Mais la femme est respectée par les héros comme leur compagne, comme leur mère, comme la mère de leurs enfants ; on n'a pas d'exemple, dans la poésie serbienne, de ce mépris pour la femme qu'on trouve souvent dans les compositions poétiques des sociétés plus policiées et plus corrompues. En général, à cette époque, à la fin

du XIVe siècle, où la poésie chevaleresque finit en Europe, où commence le roman, la femme n'apparaît plus que sous la forme d'une beauté physique, et n'intéresse que par ses passions. Les caractères des femmes sont plus variés dans la poésie antique, et surtout dans celle des Serbiens, où la femme n'est plus esclave quoiqu'elle ne soit pas entourée de cette sainteté que la race germanique lui accordait, et de cette auréole dont la poésie catholique en a revêtu l'idéal.

VII

LA POÉSIE FANTASTIQUE (1)

Il y entre un élément merveilleux. Ce merveilleux est représenté dans toute la poésie slave par un seul être fantastique, Wila. C'est un génie, un gnome, un sylphe. La poésie le figure toujours comme étant très beau ; il vole dans les airs, s'amuse à ramasser les nuages. Il est dangereux de le surprendre au milieu de ses amusements : il égare le voyageur ; quelqufois il

(1) I, p. 303-304.

lui donne de bons conseils ; mais le plus souvent il cherche à le tromper. Comme toute la mythologie slave, cet être n'a ni commencement ni fin, il n'a pas de généalogie. C'est une machine assez prévue, et peu faite pour remplacer l'élément mythologique des peuples germains et des peuples celtiques. La Wila apparaît déjà dans une poésie très ancienne de l'époque épique, de l'époque des chefs de la famille des Nemanitchs ; elle donne un conseil au roi.

VIII

LA HIÉRARCHIE CHEZ LES SLAVES [1]

La religion slave excluait toute hiérarchie : quand on ne croit point à des rapports, à un commerce entre Dieu et l'homme, il n'y a pas de sacerdoce, et par conséquent pas de hiérarchie religieuse.

Les rois, dans l'opinion des Grecs, des Celtes et des Scandinaves, étaient les fils des dieux, les amis des dieux ou des esprits supérieurs ; l'idée

(1) I, p. 71 à 78.

de la royauté et celle de l'aristocratie reposaient donc sur la même base. Les Slaves n'avaient pas même de mot pour exprimer une caste ; les noms par lesquels on désignait les classes privilégiées sont empruntés aux peuples étrangers.

On ne connaissait pas non plus d'esclaves chez les Slaves, parce que l'esclavage suppose chez le maître la conviction de sa supériorité morale...

... Leur société,société si originale d'ailleurs,et qui ne ressemble en rien aux clans des Celtes, aux vastes empires des idolâtres Orientaux, aux castes des Indous, aux monarchies des peuples de l'Occident est en effet une société toute à part, et pour laquelle nous ne trouvons même pas de nom. Le germe, le principe de cette société, ce n'est pas une ville comme chez les Grecs et les Romains, ce n'est pas une cité, un château, un temple, c'est un village. Le village, tel est le type primitif de la société slave, espèce de réunion, de commune, de camp agricole.

Les colonies slaves s'établissaient toujours dans les lieux favorables à l'agriculture ; elles se plaçaient aux bords des rivières, dans les vallées, au milieu des bois, jamais sur les montagnes ; ce n'est qu'au XIIe siècle qu'à l'imitation des Allemands, les Slaves commencèrent à habiter les lieux élevés.

Une fois la colonie peuplée et remplie, on

songeait à en fonder une autre ; ce n'était pas une expédition à main armée, s'avançant à la conquête de territoires ennemis, c'était un déménagement paisible, lent, fécond, vers des contrées dont la culture attendait la main de l'homme. De nouvelles tribus, se séparant des anciennes, allaient s'étendant sans cesse à travers les terres labourables encore incultes, et peuplaient insensiblement les déserts.

... Chaque village indépendant et libre portait le nom de *swoboda* ou *sloboda*, qui signifie liberté ; ce nom tous les villages l'ont encore aujourd'hui.

... Une telle colonie, entièrement séparée des autres, constituait un état, une société tout à fait à part ; elle était gouvernée ou plutôt dirigée par les vieillards ; car on y rencontre nulle trace d'un pouvoir régulier.

... Le village administrait les biens en commun. L'hérédité, dans le sens que nous attachons à ce mot, n'existait pas chez les Slaves. Ils ne regardaient pas comme propriété de l'homme, comme faisant partie de son individualité, le sol sur lequel s'exerçait son industrie. Les instruments aratoires et le bétail revenaient à la mort du propriétaire, à ses héritiers descendants ou ascendants ; mais le sol appartenait toujours à la commune. Chaque famille avait pour son usage particulier un morceau de terre attenant à la

maison et servant de jardin potager ; tout le reste du terrain labourable était cultivé par la communauté.

... L'histoire de ces contrées immenses placées entre la mer Noire et la mer Baltique ne commence donc réellement qu'avec le christianisme. Avant, les Slaves n'avaient pas d'histoire proprement dite ; car l'histoire est le passé d'un peuple constitué en empire, en royaume, et, ils n'existaient, eux, qu'à l'état de colonies éparses. On aurait tort cependant de les considérer comme des Barbares, ainsi que le font souvent les étrangers et surtout les Allemands, qui veulent absolument les comparer aux sauvages de l'Amérique pour excuser ou justifier sans doute les violences qu'ils ont commises envers ce peuple. Les écrivains du moyen âge et ceux de l'antiquité leur rendent un tout autre témoignage ; ils parlent avec éloge de la douceur de leurs mœurs et de leur caractère. Les Grecs disent que les mots *astuce* et *trahison* n'existaient pas dans leur langue, et que leur hospitalité envers les étrangers était portée à un tel point, qu'ils laissaient la porte de leurs maisons ouverte, afin que le voyageur pût y trouver en passant abri et nourriture. Ils ne leur refusent pas aussi le courage dans les combats ; mais ils ajoutent qu'ils ne savaient point obéir, et se laissaient facilement tromper. Or, nous savons

que toute la politique grecque consistait à les diviser et à les armer les uns contre les autres.

IX

LA FAMILLE ET LE COMPAGNONNAGE (1)

La famille est ce qu'il y a de plus sacré pour le Slave : c'est son monde.

Le poète ne conçoit pas de plus grand malheur que celui d'être orphelin. Le père est obéi et respecté par les enfants, et la vieillesse lui donne un caractère de sainteté. Chez les Turcs, ce respect est mêlé d'une espèce d'effroi, mais l'amour domine chez les peuples slaves où la polygamie n'a pas détruit les rapports de famille.

Après le père, et la mère, que l'on consulte aussi dans les circonstances les plus importantes, vient le frère.

Rien de plus touchant que l'amour fraternel chez ces peuples. Un frère cadet, ayant appris que son aîné s'était fait brigand, quitte sa maison et va le chercher. Il est tué par ce frère, qui ne le

(1) I, p. 291-292.

reconnaît qu'au moment où il rend le dernier soupir ; le jeune homme meurt consolé parce qu'il a vu la figure chérie de son frère, parce qu'il a entendu le son de la voix fraternelle ! On jure par le nom de son frère ; ce mot revient à chaque instant. Souvent dans la poésie slave les frères et les sœurs se plaignent de n'avoir personne par la tête de qui ils puissent jurer. La famille apparaît avec tout son cortège dans les circonstances solennelles, c'est-à-dire dans les noces et les combats. On regarde encore comme appartenant à la famille, un personnage propre aux Slaves, celui du compagnon d'armes, sorte de parenté qui a existé de toute antiquité parmi les Slaves, quelle qu'en soit l'origine. L'institution du compagnonnage d'armes était connue des Macédoniens, elle se conserva longtemps chez les Thébains.

Le christianisme consacra cet usage, qui subsiste encore dans toute sa vigueur chez les Serbes, les Bulgares, et même chez les Albanais. Les jeunes gens qui désirent conclure le traité de compagnonage, contracter cette parenté spirituelle, se rendent dans une église. L'Eglise orientale a, dans son rituel, une formule particulière pour bénir ce mariage moral. Ainsi les compagnons sont obligés de se défendre mutuellement. Tout est commun entre eux. Ils peuvent disposer mutuellement de leur fortune et de leur vie. Ne pas

racheter un frère d'armes qui serait dans l'esclavage, ou ne pas le défendre lorsqu'il est attaqué, serait la plus grande infamie. Dans les noces, il conduit l'assemblée d'assistants ; dans la guerre, s'il est plus jeune, il est l'écuyer de son frère, ou il est son commandant, s'il est plus âgé et plus expérimenté.

X

LA RELIGION PRIMITIVE [1]

On sait que les Slaves croyaient en un seul Dieu rémunérateur et vengeur ; qu'ils soutenaient l'existence d'un principe bon en lutte contre un principe mauvais ; enfin qu'ils reconnaissaient l'immortalité de l'âme. Par ce triple dogme, ils se séparaient moralement des Grecs polythéistes, des Celtes déistes, qui croyaient aux esprits, et des peuplades de l'Oural qui n'avaient aucune idée religieuse.

La religion des Slaves, n'ayant pas subi l'influence d'une révélation, a toujours conservé sa

(1) I, p. 69 et 70.

simplicité primitive ; mais aussi n'ayant point en elle-même d'éléments de progrès, elle est restée continuellement frappée de stérilité. Les mythologies présupposent toujours un lien, des rapports entre Dieu et l'homme : il n'est pas de religion qui ne prenne sa source dans l'explication de ces mêmes rapports. La philosophie des Grecs, celle des Indous, les philosophies les plus anciennes, ne se sont jamais occupées que de résoudre le problème posé par une révélation vraie ou fausse. Aucune philosophie semblable n'a pu naître parmi les Slaves. L'esprit de ce peuple n'était point appelé à travailler à la solution de problèmes qui n'existaient pas pour lui. La religion, chez eux, était moins une loi qu'une opinion. Ils avaient des idées, des aspirations religieuses; ils n'avaient pas *la parole*, la parole qui proclame des vérités d'un ordre supérieur, et qui est supposée toujours inspirée par des pouvoirs surnaturels. Ainsi, ne pouvant être réunis, groupés autour d'une même parole, on n'a jamais pu les faire mouvoir dans un sens quelconque, leur faire entreprendre des guerres, des expéditions, dans le but de réaliser quelque projet vaste et mystérieux. C'est une des raisons qui firent des Slaves un peuple ni guerrier ni conquérant. Toutes les grandes expéditions des Barbares n'ont été inspirées, n'ont pu être réalisées que par des idées d'un ordre élevé, par des idées

religieuses. Je sais que les chroniqueurs du moyen âge et les savants modornes expliquent ce fait d'une manière différente. Ceux du moyen âge ne voient dans les rois goths et ostrogoth, et même dans Attila et Gen-Gis-Kan, que des chevaliers errants épris d'aventures hasardeuses et de périls romanesques.

XI

LE CHRISTIANISME [1]

Plusieurs slavophiles ont accusé le christianisme d'avoir détruit les anciens monuments nationaux. Mais aucun d'eux n'a jamais compris l'établissement de la religion chrétienne. On la représente toujours comme une religion nouvelle et violemment imposée aux Slaves. Cependant le christianisme ne peut être considéré comme une chose toute nouvelle ; il ne venait pas détruire les anciennes traditions ;

(1) I, p. 139-142. On trouvera dans le précieux volume de M. Ladislas Mickiewicz : *Adam Mickiewicz* au chapitre IV des renseignements essentiels sur les idées de Mickiewicz touchant le christianisme, son intimité avec Lamennais et Montalambert, sa ferveur religieuse, ses relations avec la papauté.

mais il se faisait fort de les expliquer, de les accomplir. C'est là ce qui explique ses rapides progrès. Tout le monde sait, en effet, qu'il existe des rapports profonds entre le dogme chrétien et les croyances antiques des peuples. Le christianisme n'abolissait pas le sacrifice, il en révélait la signification véritable ; il ne rejetait pas le dogme de la lutte du bien et du mal, il l'éclaircissait, s'accordant ainsi avec ce qu'il y avait de plus intime dans les anciennes religions. Les Slaves qui, dans les pays du Nord et dans ceux gouvernés par les Normands, avaient conservé le dogme antique, acceptèrent le christianisme sans résistance: chez eux il n'y a point de traces d'une lutte entre les deux religions. Au Midi et à l'Ouest, la résistance fut la suite des provocations des barons allemands qui se présentaient aux Slaves en conquérants. La lutte fut courte en Pologne, mais elle fut opiniâtre sur la limite des pays slaves entre la Pologne et l'Allemagne. C'est là, en effet, que le féodalisme allemand cherchait à s'établir en couvrant du voile de la religion ses projets d'envahissement.

Cette lutte a donc le caractère plutôt politique que religieux: certes il n'est pas difficile de justifier le *christianisme* des reproches qu'on lui adresse. C'est lui qui a complété l'organisation des royaumes slaves et assuré leur indépendance. Jusqu'ici

on n'a pas suffisamment examiné son influence sur l'état domestique, social et politique de ces peuples.

En première ligne, il a fondé la famille par l'établissement du mariage; réforme immense qui a rapproché les nations slaves des races occidentales. Il a consacré le pouvoir ; il est probable que chez les Slaves jamais un pouvoir durable n'aurait pu s'établir sans l'influence chrétienne, tant leur organisation était contraire à toute idée politique. C'est du moment où les ducs de Russie furent sacrés par les évêques d'Orient et les rois de Pologne par les papes, qu'ils devinrentles vrais représentants de la nationalité.

Ainsi le christianisme a réformé la vie domestique et la vie politique dans les pays slaves. Il a établi entre eux un lien intime, en leur montrant un même but à atteindre. Il a fondé ainsi leur unité. Cette unité a pour premier organe la cloche élevée sur les églises. Cette voix, qui retentit dans les pays slaves, leur fait sentir qu'ils sont membres d'une même communauté. Plus tard cette cloche chrétienne devient le symbole de l'indépendance politique, car c'est elle qui appelle les citoyens à la diète. Avec le christianisme aussi les arts pénètrent chez les Slaves. Les églises chrétiennes sont leurs premiers édifices en pierre et leurs seuls chefs-d'œuvre d'architecture. L'ins-

titution de fêtes pendant lesquelles le peuple doit s'abstenir de travail devient pour lui un puissant moyen d'éducation. Alors, au milieu de ses amusements, il peut méditer et vivre d'une vie spirituelle, détachée de la terre. Enfin l'introduction de l'enseignement par les prêtres fait époque chez les Slave ; jusqu'alors il n'y avait pas eu de dogmes prêchés parmi eux.

Toutes ces réformes, l'établissement de la royauté, de la paroisse, du mariage, des fêtes et de l'enseignement tranforment la société slave ; dès lors elle devient européenne, elle commence à appartenir à la communion des peuples de l'Occident.

DEUXIÈME PARTIE

LES POLONAIS

I

LES LITHUANIENS [1]

Jeté sur le littoral de la Baltique, le peuple lithuanien ressemble, sous quelques rapports, à celui de la Bretagne. Resserré entre la mer, entre les fleuves de la Vistule, du Niemen et de la Dwina, séparé par les bois, par les forêts et par les lacs de la race finnoise et de la race slave, il est resté toujours étranger à ces voisins ; pendant longtemps inconnu, puis tout d'un coup conquérant et législateur des pays slaves, allié de la Pologne, dominateur de plusieurs principautés russes, il conserve sa tradition et sa langue, et il paraît avoir complètement oublié ses rapports

(1) t. IV, p. 281, 291, 294.

avec la Russie et la Pologne. C'est un fait maintenant reconnu que la langue des Lithuaniens est la plus ancienne de celles que l'on parle sur le continent de l'Europe.

...Leur existence domestique ressemble beaucoup à celle des Slaves. Il y a cependant quelques différences entre les caractères physionomiques de ces peuples. Le Lithuanien est moins grand que le Slave ; il a le front moins haut ; son œil est moins grand et moins vif ; il a une expression plus douce et plus profonde ; le teint des Lithuaniens est plus pâle ; le dessin de leur tête ressemble beaucoup a celui de la tête des Indous.

Les rites domestiques, qui sont communs aux Lithuaniens et aux Slaves, se sont conservés, chez les Lithuaniens, dans toute leur pureté. Nulle part l'hospitalité n'est aussi sacrée que chez ces peuples. Les uns et les autres aiment également la nature ; mais les Slaves admirent plus la nature extérieure ; les Lithuaniens ont un sentiment plus intime et plus exquis de la vie de la nature. Narbutt fait remarquer que le culte des fleurs est particulier à ce peuple. A chaque cérémonie religieuse, à chaque fête domestique, sont consacrées des fleurs particulières. On a des légendes et des chansons qui expliquent l'origine et la signification de ces fleurs.

Il faut aussi remarquer un fait unique et très

honorable pour les Lithuaniens. Dans la collection de leurs chansons populaires, qui est très riche, on ne trouve pas une seule chanson, je ne dis pas obscène, mais grivoise ou libre. Les termes libres ou ignobles n'existent pas même dans cette langue. Cette langue, qui a quelque chose de sacerdotal et de sacré, les repousse de son sein, et se sert alors de termes slaves, qui ne sont jamais employés dans une famille honnête de Lithuaniens.

II

LES POLONAIS ET LEUR PATRIOTISME [1]

Ils comprirent de bonne heure qu'ils étaient appelés à défendre la chrétienté et la civilisation contre l'islamisme et la barbarie. Ils furent bien vite amenés à concevoir leur but, à mesurer, à apprécier leurs forces et leurs moyens. Le sentiment de ce but et de ces moyens était enfermé pour eux dans le sentiment même de la natio–

(1) T. I, p. 28-31. Cf. Sur ce sujet Dzieduszycki : *Le Patriotisme en Pologne*, Cracovie, 1884.

nalité ; il s'exprimait par le seul mot : *patrie*. Le patriotisme est donc le dogme générateur de tout le développement spirituel et intellectuel de la Pologne, comme l'autocratie de celui des Russes, et la littérature polonaise, qui n'est elle-même que le développement et l'application de ce dogme, s'éleva, grandit, fleurit sous la féconde inspiration de l'idée de patrie. Cette idée, il est très difficile de la définir ; car elle est large, vague : elle n'a pas encore été réalisée. A différentes époques, au milieu des circonstances diverses, elle s'est révélée à beaucoup d'esprits sous des lumières et des formes dissemblables. Le prédicateur inspiré Skarga conçoit et sent la patrie comme le règne d'une race élue, comme une Jérusalem avec son arche, son temple et son trône, avec son passé sacré dont la conservation et la défense sont la vie nationale. Dans l'opinion de nombre de réformateurs modernes, la patrie, c'est l'ordre politique de l'avenir qu'il faut travailler à établir. La liberté, la puissance et le bonheur entrent nécessairement dans l'ensemble de cette conception. Il n'y a rien d'étonnant que cette idée n'ait pas encore été complètement réalisée ; car l'état social de la Pologne n'a jamais complètement répondu aux conditions indispensables à cette réalisation. On comprend maintenant qu'il est impossible d'exprimer le patriotisme polonais

par des mots ; de l'enfermer dans une formule scientifique. Pour les poètes, pour les orateurs, pour les hommes politiques, nationaux, la patrie, ce n'est pas l'endroit où l'on est bien — *ubi bene*—; ce n'est pas même un certain idéal de prospérité ; c'est encore moins une étendue de terre entourée de frontières, au delà de laquelle doit cesser toute action nationale ; la patrie, pour eux, la patrie, pour tout Polonais, est, elle vit partout où bat le cœur fidèle de ses enfants !

Ainsi conçue, elle offre un spectacle peu ordinaire. Les provinces qui composent l'Etat peuvent en être détachées, mais, aux yeux de la littérature et de la nationalité, elles font toujours partie de la patrie idéale. C'est pour cette raison que nos provinces conquises par les puissances étrangères n'ont jamais cessé d'être regardées comme appartenant à la Pologne. Elles avaient leurs nonces à la Diète, leurs sièges dans le Sénat, leurs juges et leurs magistrats répandus au milieu des autres autorités actives du pays. La Pologne, en agissant ainsi, est la seule nation qui ait suivi les voies de l'Eglise catholique, qui nomme des évêques dans toutes les parties de l'univers, leur confère des pouvoirs réels légaux, et fait acte de suzeraineté morale sur les contrées où elle n'a plus de puissance temporelle...

III

CARACTÈRE IDÉAL DU PATRIOTISME DANS LA LITTÉRAURE POLONAISE [1]

La littérature polonaise, au contraire de la littérature russe a pour mobile le patriotisme, et ce patriotisme ne reconnaît nulle frontière. Pour la Pologne littéraire et sociale l'idée de patrie est autre que l'idée matérielle et égoïste des Grecs et des Romains. Elle n'est pas attachée à un Capitole ; elle n'a nul besoin d'un Forum ; elle ne s'incarne dans aucun individu. La royauté n'y joue pas le rôle principal ; il est bien plus question de guerriers et de chefs que de rois. La royauté n'est qu'une partie de la patrie, et c'est toujours la société qui est mise en mouvement. Ainsi, on personnifie en quelque sorte des provinces entières ; les Palatinats qui se sont distingués dans les batailles sont récompensés ; ils obtiennent des privilèges ; l'un d'eux,

(1) I, p, 30-31, 53-54. Cf. Sur ce sujet Lelewel : *Hist. de Pologne*, 2 vol. 1844 (en fr).

par exemple, a eu comme récompense celui de cacheter ses lettres avec de la cire rouge.

Cette force morale n'ayant aucun centre visible, émouvant toute une société, échappe à l'intelligence dans l'ordre pratique des choses actuelles. Un député français a dit : « La cause polonaise présente cette immense difficulté, qu'elle n'est pas locale, qu'elle est quelque chose d'insaisissable. » Le monarque russe, motivant sa colère contre la Pologne, a dit pareillement : « Les Polonais sacrifient la réalité au rêve. » Il disait vrai, si l'on appelle rêve toute idée qui n'a pas encore son pouvoir sur la terre, qui ne fait que s'avancer vers la réalisation.

Tout cela indique que la poésie polonaise, d'après sa nature, n'a pas d'élément épique ; elle penche plutôt vers le lyrisme et le drame.

... J'ai dit aussi que le Polonais est la langue de la conversation et de la littérature. Comment en serait-il autrement ? La Pologne, depuis longtemps, n'a plus de tribune nationale où puissent s'exprimer les sympathies et les vœux du peuple ; elle n'a pas même de chaire scientifique. La langue polonaise a été bannie des écoles ; elle n'a pas de théâtre national. C'est donc par la littérature seulement qu'elle agit ; c'est par la parole vivante ; c'est-à-dire parce qu'un peuple a de plus intime et de plus fort, par ce qui résume la

vie domestique et la vie historique, que la littérature polonaise peut encore exister...

IV

LA THÉORIE DE L'UNITÉ NATIONALE [1]

Il y a toujours danger à admettre en politique les idées des étrangers : chaque nation est basée sur des lois constitutives particulières. Les nations qui se sont élevées par des conquêtes peuvent sans danger perdre une partie de leur territoire sans rien perdre de leur force morale. Mais la Pologne, qui n'a [2] fait [jusqu'au démembrement] aucune conquête ; qui s'est formée par la réunion volontaire de plusieurs provinces au corps de la république ; qui est liée avec ces provinces par un serment d'aide et de protection, par un partage égal de droits et de charges, puisque les représentants de ces provinces ont même le droit

(1) III, p. 114-115.

(2) Nous mettons le présent au lieu du parfait, ayant détaché cette page du contexte : le caractère s'en accuse plus facilement.

de *veto*, c'est-à-dire le droit d'arrêter la marche de la république ; de quel droit peut-elle rompre ce contrat synallagmatique ? de quel droit peut-elle chasser les députés des provinces russiennes ou prussiennes, qui, sans avoir jamais été conquises, avaient fait un pacte avec la république ? La masse de la nation, lors du démembrement, sentait profondément cette vérité : elle échappait à tous les politiques ; ils ne trouvaient rien sur ce sujet dans les livres français et anglais qu'ils ne cessaient de consulter.

La Pologne, en abandonnant une seule de ses provinces, renierait [1] la loi sur laquelle était fondée son existence. On n'a pas sans doute le droit d'exiger des Polonais des efforts qui surpassent leurs moyens ; il ne leur fut peut-être pas possible de défendre ces provinces : c'est une autre question. Mais il ne leur est pas permis d'accepter le démembrement du pays comme légitime, sans manquer à la loi organique de leur nation.

La Pologne perdit, plus d'une fois, plusieurs de ces provinces ; mais jamais jusqu'au premier démembrement de 1773 aucun traité n'en légitima l'abandon ; on se contentait de prolonger les armistices jusqu'au moment où on se sentait

(1) Voir note de la page précédente.

assez fort pour recommencer la guerre. Une seule fois, le roi Jean, dans un mauvais moment de sa politique, signa un traité qui abandonnait une ville à la Russie : la diète refusa de ratifier ce traité. On conserva, dans le sein du sénat et dans l'assemblée des nonces, des fauteuils pour les sénateurs et les nonces de pays conquis par l'étranger et détachés de la Pologne, afin de représenter, au sein de la diète, l'unité de la république.

V

LA CRÉATION DE L'UNITÉ NATIONALE ET L'ESPRIT POLITIQUE DES POLONAIS (1)

L'unité est créée et construite par l'Eglise. L'idée de l'unité, en apparence si simple, est partout difficile à créer ! L'Eglise, en couronnant le prince polonais, résuma déjà dans sa personne l'État. Le roi, en entrant dans la famille des princes chrétiens, se regardait déjà comme le représentant d'un pays dont il commençait à com-

(1) I, 364-366.

prendre l'unité ; plus tard, pendant les divisions, les évêques n'ont cessé de se réunir pour former le synode. Au milieu des querelles des princes, de leurs luttes, de leurs guerres, les évèques et les seigneurs se réunissaient et entraînaient même les princes pour former le synode. Ce synode devenait une représentation de la Pologne morale qui n'existait pas comme un gouvernement, mais dont tout le monde sentait l'existence comme d'une personne morale...

... C'est ainsi que s'est formée l'idée morale et industructible d'un empire polonais.

Dans ces synodes on faisait aussi des lois. Les lois russes organisent les rapports sociaux entre le maître et l'esclave, entre le maître et le prince. Les lois polonaises organisent les rapports entre les États ; ce sont des lois politiques. Les Russes n'ont qu'une législation civile et criminelle ; les Polonais, à cette époque, ont déjà une législation politique...

... La juridiction passe, en Russie, des communes, entre les mains des administrateurs nommés par les princes : au contraire, en Pologne elle est toujours administrée par une espèce de comice où les guerriers s'assemblent et devant lesquels on évoque chaque cause de haute gravité, soit criminelle, soit civile ; le magistrat préside seulement ce comice sans avoir une voix décisive.

Tout mache en Pologne vers la liberté ; en Russie vers le pouvoir unitaire.

VI

LA FEMME POLONAISE [1]

Notre histoire offre plusieurs exemples de ces femmes qui réunirent aux sentiments purs et élevés de leur sexe la force et la hardiesse. Notre héroïne n'est pas une femme nerveuse qui s'excite par la lecture de romans ; ce n'est pas une Italienne passionnée ; ce n'est pas une femme d'esprit aimant à dominer les salons : c'est une

(1) III p.316-318. Sur le rôle des femmes polonaises dans la vie de Mickiewicz, cf. Ladislas Mickiewicz: *Adam Mickiewicz* ch. I. Premier amour et premières poésies ; ch. II. Françoise Zaleska et Caroline Sobanska en Russie; ch. III. Anastasie de Klustine et Henriette Ankwicz : ch. IV. Son mariage.

Touchant la place des femmes dans son œuvre, rappelons outre ses premières poésies, les *Strophes A la mère Polonaise*, les exquises figures de *Pan Tadeusz*.

Sur le rôle de la femme polonaise dans l'histoire, citons en France les très belles pages de Gabriel Sarrazin dans son livre subtantiel : *Les poétes romantiques de la Pologne*, (Perrin éd.) et pp. 190-204 dans notre *Pologne vivante* où nous lui donnons une grande importance.

fille dévouée à son père, c'est une épouse prête à partager les dangers de son mari.

La dernière révolution a produit quelques caractères admirables dans ce genre ; cela a fait avancer la question de l'émancipation de la femme. Les faits seuls ont la puissance de résoudre les grandes questions : les légions ont renversé l'ancienne hiérarchie ; l'enthousiasme pour Napoléon a nivelé les classes dans le duché de Posen et dans le royaume de Pologne. C'est la marche nécessaire de l'humanité : il faut d'abord faire un sacrifice avant de conquérir un droit. En Pologne, la femme est plus libre que dans tout autre pays, elle est plus respectée, elle se sent la compagne de l'homme ; c'est par l'esprit de sacrifice qu'elle a mérité sa place. Ce n'est pas en discutant leurs droits, ce n'est pas en promulguant des théories imaginaires que les femmes peuvent conquérir un ascendant dans la société, c'est à force de sacrifices.

En Pologne, la femme conspire avec son mari et ses frères, au risque d'être jugée comme coupable dehaute trahison ; la femme, comme l'homme, est déportée en Sibérie. Il y a eu des femmes, appartenant aux classes élevées de la société, flagellées de la main du bourreau sur les places publiques.

Emilie Plater, fille jeune et délicate, d'une famille artistocratique, eut l'énergie de faire

insurger un district, prit part à plusieurs batailles, et fut au nombre de ceux qui résistèrent aux décisions des chefs, de passer en Prusse. Elle voulait, après la défaite, s'ouvrir un passage à travers l'armée ennemie ; réfugiée dans une forêt, elle y mourut de fatigues et de misère.

Le nom de Claudia Potocka est vénéré de tous les Polonais. Cette dame, également célèbre par son esprit, son dévouement patriotique et le noble usage qu'elle faisait de sa fortune, consacra ses derniers jours à consoler les misères des émigrés.

Si, dans la société frivole de Varsovie, il se trouvait quelques personnes qui avaient peur, pour ainsi dire, de ces caractères presque virils qu'elles taxaient d'extravagance ridicule, en revanche la masse entière de la nation en appréciait l'héroïsme. Après les combats et les marches, les soldats s'empressaient tout d'abord d'arranger le bivouac pour les femmes qui combattaient à leurs côtés ; et l'on n'entendit jamais dans les camps une parole qui pût blesser l'oreille la plus délicate.

VII

LE SIÈCLE DES JAGELLONS [1]

Ce qui caractérise l'histoire jagellonienne, c'est l'esprit chrétien, l'esprit d'honnêteté et de justice; cet esprit sert à distinguer l'histoire polonaise de celle de l'Autriche et des peuples germaniques.

Lors de son avènement au trône de Pologne, le duc de Lithuanie apporta un immense changement à son caractère et à ses habitudes. Vaillant et cruel, comme tous les princes ses parents, il en était le plus astucieux, et passait pour le plus perfide dans sa famille. Après avoir épousé la reine de Pologne, il semble avoir abjuré son ancien caractère. Il s'attache les Polonais par sa douceur, par sa clémence, par l'oubli des injures. Il devient le modèle des princes chrétiens : ses successeurs s'efforcent de lui ressembler. Durant ces deux siècles, jamais on n'a accusé un Jagellon d'avoir commis aucun crime, aucune mauvaise action, dans un intérêt personnel ou dans un intérêt d'égoïsme dynastique.

(1) I. p. 395-396 et II, p. 17-18. Sur ce siècle lire les admirables chapitres de M. Ernest Denis, dans l'*Histoire Générale* de Lavisse et Rambaud (Colin éd.) tome II.

La réunion du royaume de Pologne avec le duché de Lithuanie était une affaire grave et très difficile. Les deux populations parlaient deux langues différentes, appartenaient à des races qui n'avaient rien de commun, séparées par la religion et les traditions antiques. Des causes politiques les divisaient. En Lithuanie, le système féodal ; les princes avec un pouvoir illimité et despotique ; chez les Polonais, la haute noblesse partageant le pouvoir avec le roi. Le souverain interposait son autorité pour calmer les dissensions, en obligeant les Lithuaniens à obéir à ses ordres, et en même temps en désarmant la méfiance des Polonais. Tous les efforts des princes jagellons tendaient à réunir ces deux peuples, et ils ont *enfin* réussi. C'est peut-être le seul exemple, dans l'histoire, d'une fusion complète entre deux races, sans qu'elle ait coûté une seule goutte de sang. Il y a eu des résistances fortes du côté des Lithuaniens ; les Polonais aussi plus d'une fois voulaient rompre l'union, mais jamais on n'a employé la violence. La politique profonde des rois Jagellons consistait dans la patience et dans la douceur. (1)

(1) A la même époque le royaume des Scandinaves réunit aussi sous un seul sceptre la Suède, le Danemarck et la Norvège. Les souverains y déployèrent toute leur énergie pour maintenir le système d'union, qui n'a cependant pas duré un siècle. L'unité slave subsiste jusqu'à présent.

... Le système des Jagellons tire toute sa vie d'une seule idée morale ou, pour mieux dire, d'une idée chrétienne : toute la force réside dans la vérité. [1] Nous entendons ici par la vérité les principes évangéliques, tels qu'ils étaient pratiqués, à cette époque, par l'Eglise. Cette vérité se sert quelquefois des intérêts et des passions des hommes, mais presque toujours à leur insu. De là vient que la plupart du temps la force vraie, réelle et féconde, combat l'intérêt, la force terrestre et apparente.... L'habileté est, par sa nature, incapable de jamais prévoir la marche des événements, c'est-à-dire la marche de la vérité.... Le résultat fécond d'une grande action vient d'une source mystérieuse, de la valeur morale de l'action.

VIII

LA MISSION POLONAISE DÉFINIE PAR UN ROI

Entre la famille de Jagellon et la race de Wasa,

(1) Longinus, dit Mickiewicz, a formulé la philosophie du système des Jagellons, et tous ses successeurs l'adoptèrent et les développement dans leurs compositions historiques.

qui doit lui succéder et continuer son œuvre ou du moins la défendre, le roi Etienne se présente comme l'idéal d'un roi patriote. Les anciens Jagellons suivaient la politique de leur maison par tradition ; le roi Étienne semble l'avoir embrassée par le mouvement de son cœur. Il aima la Pologne, il s'y attacha, et il s'efforça à réaliser toutes les idées historiques de la politique polonaise. Juste et miséricordieux comme les anciens Jagellons, il les surpassait, s'il se peut, en désintéressement : car il n'était, comme il le disait lui-même, ni Polonais ni Lithuanien ; étranger, il avait épousé la République ; et son désir unique était de la rendre forte et glorieuse. Sa politique consistait à combattre la barbarie, à n'avoir ni paix ni trève avec les ennemis de l'Église et de la liberté, et à se sacrifier tout entier à la grandeur et à la gloire de son pays...

... C'est la mode aujourd'hui de parler des missions de certains hommes, de certaines nations ! La Pologne peut montrer des preuves historiques et littéraires que, même dès cette époque reculée, les génies supérieurs de la nation comprenaient, sentaient parfaitement la mission providentielle qui lui était confiée.

... Il y a des rapports mystérieux entre les grands génies politiques et littéraires. Le poète Kochanowski ressemble au roi Etienne: l'un et l'autre sont

Slaves par le sentiment et par la nature de leur génie ; ils reçurent l'éducation européenne ; hardis novateurs, mais sages, connaissant la mesure des ressources dont ils disposaient, ils cherchaient à discipliner, l'un la république, l'autre l'art slave, et à les rendre européens. Amoureux de leur pays, Batory et Kochanowski ne furent ni obéis, ni écoutés pendant leur vie, ni appréciés après leur mort.

IX

LA LITTÉRATURE LATINE POLONAISE : GALLUS (1)

Vers la même époque que Nestor en Russie (fin du XIe siècle) apparaît en Pologne un chroniqueur nommé Gallus. On ne s'accorde pas sur son origine. On s'est demandé s'il était Gaulois ou Polonais ; mais ceux qui élèvent ce doute n'ont examiné ni le rythme ni la mesure de ses vers qui, sous leur latinité comme sous un voile transparent, laissent découvrir toutes les allures, tout le caractère de la vraie langue polonaise.

(1) I, p. 151-153.

Gallus était le chapelain de Boleslas III. Pendant la paix comme pendant la guerre, il menait une vie active auprès du roi ; il avait visité les pays étrangers ; il avait fait même le voyage de la Terre-Sainte. Tout révèle en lui un homme d'une nature mobile et d'un esprit poétique. Son œuvre tient le milieu entre la chronique et le poème. Il raconte la naissance et les hauts faits de son monarque ; mais il n'arrive pas jusqu'à sa mort. Chacun de ses chapitres commence par une invocation poétique, et se termine ordinairement par une prière. Il mêle à son récit des traductions des chants guerriers des Allemands et des Slaves. D'ordinaire, il est gai, plein de saillies, d'un esprit enjoué ; quelquefois il pèche contre la vérité par ses exagérations, mais jamais il ne perd de vue l'unité de son sujet ; son œuvre forme un ensemble géographique et historique. Quoiqu'il se serve de la langue latine, la langue polonaise semble résonner perpétuellement à ses oreilles. Sa versification se ressent des cadences de ces chants nationaux d'églises qui se sont conservés dans nos vieux cantiques. Le mot *patrie* se trouve sans cesse sous sa plume, et il le prend déjà dans son acception la plus large. Un critique polonais, qui comprend rarement l'histoire de sa nation, a su pourtant remarquer que la patrie, dans Gallus, ne signifie pas uniquement la terre polonaise ; et,

en réalité, Gallus renferme déjà dans ce mot toutes les tendance de la nation, toutes ses libertés et toute sa gloire. L'histoire de la Pologne, ses champs fertiles, ses forêts touffues, ses hommes à la stature élevée, ses troupeaux nombreux, tout cela est pour lui la patrie ; il parle de toutes ces choses avec amour et avec orgueil, comme un Polonais enflammé d'enthousiasme pour son pays. Il n'y a aucune ressemblance entre lui et Nestor, qui raconte froidement les choses qu'il ne sait que par ouï-dire ; on pourrait le comparer plutôt à quelques-uns de ces poètes occidentaux qu'on nomme troubadours ou minnesingers.

X

LE TITE-LIVE POLONAIS : LONGINUS ET LE SÉNAT (1)

Jean Dlugosz, appelé en latin *Joannes Longinus*, éleva la chronique à la dignité de l'histoire. Jean Longinus, de naissance noble, longtemps administrateur de l'évêché de Carcovie, prêtre lui-même ; employé souvent dans les négociations

(1) II, p. 6-8.

politiques, appelé dans le conseil du roi, écrivit l'histoire de ce conseil, l'histoire du sénat polonais. Il est avant tout religieux et prêtre. En jugeant chaque action, il cherche d'abord à en établir la valeur morale. C'est en vain qu'on lui oppose souvent la raison d'état, ou les nécessités politiques ; il repousse toutes ces idées terrestres ; il cherche d'abord à se convaincre de la justice d'une cause. Attaché à son roi, comme représentant de la patrie, il n'a pas pour lui cet amour féodal qui distingue les écrivains contemporains de l'Europe occidentale. Il est sous ce rapport sénateur polonais.

Il n'existait nulle part à cette époque une assemblée aussi auguste, aussi sage, aussi puissante que l'était le sénat polonais, composé de grands seigneurs, d'évêques et de dignitaires de la couronne. Ce sénat, héritier de l'ancienne assemblée synodale, hérita aussi de ses principes. Pendant longtemps il s'attache à suivre l'ancienne tradition des évêques de l'époque des Piastes. Longtemps il regarde comme principe fondamental de la nationalité polonaise, la religion catholique ; et il fonde cette nationalité sur la royauté nécessaire à l'unité de la Pologne. Peu à peu le sénat cesse de regarder la nationalité comme une émanation directe du pouvoir royal : il appelle une dynastie étrangère dans l'intérêt de la religion et

de la patrie, il cherche à modifier et à refaire la royauté à son image. On voit déjà poindre dans le lointain l'idée d'une royauté viagère : tout était viager dans le pays slave, la possession des terres comme la magistrature. Le sénat appelait ses frères cadets, c'est-à-dire la noblesse, et la consultait dans des circonstances d'une gravité extraordinaire. Ces principes du sénat polonais sont exposés et appliqués dans l'histoire de Longinus, dominés toujours par l'esprit religieux d'un homme qui brillait parmi ses contemporains par la pureté de sa vie et par sa profonde piété. Comblé des bienfaits de son roi, il ne flatte pas dans son histoire. Tombé en disgrâce, banni, poursuivi, il ne s'emporte jamais contre ses ennemis personnels ; il juge son roi comme un confesseur jugerait son pénitent : toujours avec bienveillance. Il apporte les mêmes principes dans ses jugements des affaires politiques.

XI

LE GENRE HISTORIQUE [1]

De tous les peuples slaves, les Polonais seuls

(1) II, 31 à 51.

possèdent des mémoires historiques. Les Russes n'ont aucun ouvrage dans ce genre ; les écrivains bohèmes faisaient plutôt des annales que de l'histoire. Cette nature d'écrit suppose une position sociale qui donne une certaine indépendance politique et une certaine liberté de jugement aux individus qui se chargent d'écrire l'histoire de leur époque. En France, la noblesse féodale, contenue par le pouvoir royal, était en position d'observer les évènements, savait les juger et commençait à cette époque à écrire des mémoires qui constituent une des grandes richesses de la littérature française...

Les auteurs des mémoires polonais écrivaient pour la petite noblesse ; leurs ouvrages, lus dans les maisons des particuliers, souvent copiés, entraient rarement dans les bibliothèques et étaient dédaignés par les savants.

Puis l'histoire s'abaisse et s'affaiblit ; le temps du précis historique n'était pas encore venu, et l'esprit national repoussait les détails. L'esprit aventureux et inquiet tournait toujours les intelligences vers les généralités ; les historiens suivaient encore le plan vaste et compliqué de leurs prédécesseurs, mais sans avoir la force de le remplir et de l'achever.

Cependant, les sénateurs, les seigneurs, les grands personnages partageant avec le roi le

gouvernement de l'État, trouvent naturellement des historiens : la biographie commence. Elle est grandiose comme l'histoire, elle conserve les idées générales des chroniques de Vincent et de Longinus. La première de ces biographies connues décrit la vie d'un seigneur puissant du temps des rois Casimir et Sigismond. Il traite son héros comme le chroniqueur polonais traite la nation, avec impartialité, sévérité et bienveillance ; il n'écrit ni pour blâmer ni pour louer. Il cherche d'abord à fixer la position de son personnage, par rapport à ses devoirs, le juge selon que ses actions lui paraissent répondre à sa mission ; il rend une pleine justice à la générosité, à la grandeur d'esprit, à la fermeté de ce seigneur, mais ne lui pardonne pas son orgueil et surtout son incapacité politique, ses fautes dans l'administration.

XII

UN PRÉDÉCESSEUR DE BACON : GRÉGOIRE DE SANOK [1]

Le premier livre, ou, selon quelques auteurs,

(1) II, p. 55 à 57.

un des premiers livres qui furent imprimés, fut un ouvrage écrit en latin par un polonais, Mathias, de Cracovie. Il est intitulé : *Ars moriendi*, fut gravé sur bois et imprimé en 1440, par Coster, à Harlem, avant les essais de Faust et de Guttemberg; cet ouvrage, d'une douzaine de pages, est excessivement rare.

Le mouvement dont le siège était en Bohême se concentra dans la capitale de la Pologne, à Cracovie, dont l'Académie rivalisait alors avec les célèbres Universités de France et d'Itatie, avec l'Université de Pologne. Il y a quelque chose de grandiose, de synthétique et de fort dans les entreprises scientifiques de ce temps ; les savants, les littérateurs, les historiens ressemblent à leur roi, à cette grande et noble figure de Sigismond-le-Vieux, qui domine l'époque des Jagellons. Parmi ces savants, nous citerons Grégoire de Sanok, secrétaire du roi Alexandre-le-Jagellon, employé ensuite par Sigismond, et qui professa pendant quelque temps à l'Université de Cracovie. Cet homme éminent ne visait à rien moins qu'à renverser la philosophie d'alors et à induire une réforme générale dans les sciences. Il était ennemi juré de la philosophie scolastique, dont personne encore n'avait mis en doute la profondeur et l'exactitude. Il disait et écrivait que le syllogisme n'est que la manière de raisonner en coordonnant

des paroles, et qu'il n'est qu'un rêve sans réalité. Il combattait aussi l'astrologie judiciaire, et désignait déjà le mouvement analytique et critique qui marqua le siècle suivant. Cet homme a précédé de deux siècles Bacon.

XIII

UN PRÉDÉCESSEUR DE GALL (1)

De la même Académie que Grégoire da Sanok sortit aussi Jean de Glogow, savant célèbre, dont l'ouvrage a été imprimé plusieurs fois à l'étranger, et notamment à Strasbourg. Né en Silésie, professeur à Cracovie, Jean de Glogow commenta, selon les coutumes d'alors, la philosophie d'Aristote ; mais il chercha des voies nouvelles, et l'on trouve avec étonnement dans ses ouvrages le système crânologique déjà bien défini. Il a aussi écrit, sur les physionomies, un ouvrage dont nous ne connaissons que le titre.

Dans sa Philosophie, il parle de la crânologie ; il y décrit la forme de la tête physique ; on y voit

(1) II, p. 56-57.

dessiné, un crâne séparé en divers compartiments, avec le nom des organes qui désignent telle ou telle qualité.

Voici le titre de ce chapitre, c'est le VIIe de l'ouvrage : *Comment les qualités animales de l'homme peuvent être reconnues par des signes extérieurs.*

XIV

LA LANGUE POLONAISE [1]

Les langues de l'Occident sont presque toutes formées par un grand travail intellectuel. Dans ces langues, une phrase bien trouvée frappe le lecteur, se grave dans ses souvenirs, circule, est adoptée et consignée dans les dictionnaires. De cette manière, les langues se forment par la tradition. On connaît l'histoire des plus belles expressions de la langue française.

Chez les Polonais, au contraire, et chez tous les peuples slaves, les mots paraissent s'arranger d'eux-mêmes ; la construction offre une facilité

(1) II, p. 163-164.

extrême et personne n'a besoin d'étudier les devanciers et de suivre la tradition des écrivains. On dirait que, sous ce rapport, la parole slave ressemble à la nature de notre pays, où l'on trouve toutes les facilités pour les constructions ; on rencontre partout les premiers matériaux, on élève ainsi des édifices qui ont une certaine élégance, mais qui durent peu de temps. Rey et même les écrivains qui l'ont suivi, et qui avaient beaucoup plus de talent et de fougue, se trouvent complètement oubliés au bout d'une vingtaine d'années. La langue, en recevant une autre impulsion, change de style et de forme ; les littérateurs seuls consultent encore ces ouvrages pour y puiser les richesses primitives de la langue.

XV

L'ÉGLISE RÉPAND LA LANGUE [1]

C'est l'Eglise qui s'est chargée de répandre au loin la langue polonaise....

Les disciples nombreux de saint François péné-

(1) II, p, 4.

trèrent dans le Nord, jusqu'au fond de la Lithuanie, du temps des grands-ducs païens. Quelques frères Mineurs établirent un couvent à Wilna ; la tradition dit qu'ils étaient polonais. Ce couvent fut détruit par les païens : les frères Mineurs périrent victimes de leur foi. Les croix qui s'élèvent sur la montagne du château de Wilna marquent l'endroit qu'ils arrosèrent de leur sang, l'endroit où, pour la première fois, une parole polonaise retentit dans un pays si éloigné de la frontière de la Pologne.

En même temps, les Dominicains pénétraient par la Moravie à Cracovie. Saint-Dominique, quelques années après l'établissement de son ordre, enrôla trois nobles Slaves, deux Polonais de la famille seigneuriale d'Odrowonge, saint Hyacinthe, le bienheureux Czeslaw et un Bohême. Ces jeunes gens se rendirent en Pologne, fondèrent sur leur chemin des colonies en Allemagne et en Moravie. Le bienheureux Czeslaw fut le fondateur des Dominicains à Breslau et jusqu'à Dantzick.

Du vivant même de saint Dominique, déjà ses disciples se fixaient sur l'extrême frontière de la Pologne, à Kiew. Ainsi les limites futures de l'influence morale de la Pologne étaient tracées bien avant la conquête politique. La langue polonaise s'est fixée d'abord sur les autels ; elle pénétra dans les prières ; elle devint peu à peu la langue de famille. Trois siècles plus tard, les Jésuites

s'emparent de ces conquêtes, et les disciplinent, ils les organisent et les exploitent avec la profonde politique qui caractérise cet ordre. Comme jadis saint Adalbert éclairait la marche des Polonais vers la Prusse et montrait le côté où devaient se diriger leurs efforts, de même à cette époque, les frères Mineurs et les Dominicains tracèrent la route de la Pologne à travers la Lithuanie et les terres russiennes.

XVI

LA POÉSIE RELIGIEUSE [1]

Chez les Bohêmes, la poésie religieuse manquait d'une atmosphère de calme qui est nécessaire pour la production des grands monuments de l'art ; les esprits étaient trop agités des intérêts, des passions des sectes. Une poésie de secte et de parti ne pourra jamais devenir une grande poésie de l'époque, une grande poésie nationale. Or, chez les Polonais, les chantres du peuple jouissaient encore de ce calme, et probablement un grand

(1) II. p. 77 à 80.

nombre de pièces qu'on trouve dans le recueil des cantiques datent de ce temps. Je ne sais si un autre pays peut produire un recueil comparable à celui que possède la Pologne.

Il se divise, selon l'année ecclésiastique, en chansons de l'Avent, de la Nativité, de la Passion et de la Résurrection. Les sentiments qui y sont exprimés, les sentiments de la maternité, du culte de la Vierge pour son enfant divin, sont d'une délicatesse et d'une sainteté qu'une traduction en prose pourrait profaner. On trouve difficilement, dans une autre poésie, des expressions aussi chastes, d'une telle douceur et d'une telle délicatesse...[1]

.... Il est impossible de rien trouver de comparable aux pièces qu'on pourrait appeler sérieuses, où l'on raconte la Passion et la Résurrection. Il y a tel hymne qu'on pourrait placer à la tête de notre poésie nationale, et que les *théoriciens* n'ont pas remarqué ; ce genre échappe, par sa

(1) Chez les étrangers, on trouverait parmi les chants des Italiens quelques strophes comparables à celles de cette antique poésie polonaise. Chez les modernes, parmi les Allemands, Novalis (Hardemberg) a cherché à imiter ce genre, et il a réussi, du moins dans quelques strophes, à en saisir le ton vraiment pieux et populaire. Dans quelques pièces de Victor Hugo, surtout dans celle intitulée *l'Enfant qui dort, qui parle avec l'ange*, quelques vers pourraient donner une idée de la grâce des poésies contenues dans le recueil polonais, quoique la pièce de l'auteur français soit mieux conçue, mieux achevée comme production de l'art....

sublimité même, à la critique. Dans ces strophes, le poète ne suit plus aucune mesure, il abandonne la rime comme trop épigrammatique, comme trop mesquine ; il range ses vers d'après une mesure intérieure, d'après la mesure de la haute musique, et ses rimes deviennent des assonances ; il est difficile certainement de suivre les règles d'une telle poésie.

Je voudrais pouvoir vous lire en polonais quelques strophes d'un hymne sublime sur la Résurrection. Le poète fait parler Jésus-Christ ressuscité et la Vierge. C'est d'une hardiesse que Dante même ne se permet pas, et cependant le poète a su donner à ses paroles assez de force, assez de gravité pour ne pas scandaliser. Si l'on essayait de traduire ces vers en poésie moderne, avec des rimes, on détruirait toute leur hauteur, toute leur sublimité. Dans une strophe où Jésus-Christ ressuscité s'approche de sa mère, le poète dit :

« Il envoie des anges pour la saluer ; il dit : Mes anges chéris, allez vers ma mère, saluez-la ! Puis, avec son immense lumière, il s'approche d'elle. La mère d'abord reconnaît sa divinité ; elle lui dit : Soyez le bien-venu, ô Dieu de toute bonté ! ô consolateur des âmes ! »

C'est là une merveilleuse parole d'une mère qui reconnaît dans son fils un Dieu, et, frappée de sa bonté divine, l'appelle consolateur des âmes...

...A ces pièces religieuses on a ajouté peu à peu quelques chants, de petits mystères, où l'on introduit les bergers, les saintes femmes, où l'on raconte la naissance de Jésus-Christ ; on commence par expliquer les prophéties ; puis on décrit les évènements et les espérances futures de l'humanité. On introduit presque partout des bergers mazoviens parlant avec leur accent. C'est un maître d'école qui explique toujours les prophéties, comme l'homme le plus savant.

Le poète ne se soucie pas du coloris local, et il annonce, en style pompeux, les espérances futures. Ce sont de petits drames composés pour le peuple et qui se jouent jusqu'à présent dans plusieurs provinces polonaises.

XVII

INTRODUCTION DE PATRIOTISME EN POLOGNE [1]

Les progrès des sectaires protestants furent

(1) II, p. 119-122. Sur ce sujet cf voir plus loin Hosius et Skaya. Cf. Hosi : *Epitula* publiées par Acad. de Cracovie, 1879 et sq.

W. Zakrzewski : *Les origines et le développement de la Réforme en Pologne*, (en pol.) Leipzig, 1870 ; Szujski : *La renaissance et la réforme,* Cracovie, 1880 ; J. Bukowski : *Hist. de la réformation en Pologne*, 3 vol. 1883-1886.

rapides dans la Grande-Pologne et surtout dans la Prusse. Chaque seigneur étant maître chez lui, et chaque gentilhomme se regardant comme le président d'une république indépendante, il n'y avait pas de pouvoir central capable de lutter contre les attaques des sectes. Les sectaires, ayant besoin d'être appuyés par la puissance civile, jetèrent dès le commencement, les yeux sur la Pologne. Luther. Calvin, Érasme, Osiandre, envoyaient des émissaires en Pologne, dédiaient au roi leurs ouvrages, flattaient ce souverain, le comparaient à David, à Salomon, espérant de lui le rétablissement de la vérité évangélique.

Ainsi, le roi, d'un côté défié par la noblesse, mal obéi par les seigneurs, trouvait, d'un autre côté, des flatteurs, des serviteurs dévoués ; il hésita toute sa vie entre la religion de ses pères et les grandes promesses de cette nouvelle religion.

Les sectaires s'emparèrent aussi de toutes les personnes qui entouraient le roi, surtout des femmes.

Ils savaient bien qu'il n'aimait pas sa troisième femme, Catherine d'Autriche, et qu'il désirait divorcer. Le nonce du pape résistait de toutes ses forces à ce projet, regardant ce divorce comme le signal d'une révolte contre l'Eglise. Les sectaires, d'un autre côté, lui promettaient leur appui. Le roi était entouré de moines défroqués,

de théologiens allemands, français et italiens, avec lesquels il aimait à s'entretenir. Il était savant lui-même et très curieux d'apprendre les sciences étrangères.

Les idées nouvelles se répandaient en Pologne par l'organe des Polonais eux-mêmes qui voyageaient et fréquentaient toutes les universités étrangères. Ces seigneurs, riches, jeunes et légers, désiraient voir, observer, Luther, Calvin, Érasme de Rotterdam, ces personnages célèbres dont tout le monde conversait, et que les seigneurs polonais examinaient avec curiosité, pour en parler plus tard dans leur pays. Ils donnaient de riches présents à ces sectaires ; leur achetaient des livres et flattaient ainsi beaucoup la vanité de ces célèbres théologiens, qui, quoique protégés par les seigneurs allemands et français, étaient toujours tenus par ces derniers à une distance respectueuse. Alors paraissaient des livres qui vantaient l'hospitalité, la générosité, le désir d'apprendre des seigneurs polonais. Lipsius, Ovius, Gaulius, écrivaient naïvement que les Polonais parlaient toutes les langues étrangères, que c'était un peuple singulier de riches et de savants ; car ils croyaient tous les Polonais, riches, savants et heureux, comme ceux qui parcouraient l'Allemagne et la France.

De retour chez eux, ces nobles, ces princes, méprisaient leurs curés et discutaient avec leurs

évêques, au lieu d'obéir. Ils parlaient continuellement de ces grands hommes dont ils avaient fait connaissance; par amour-propre, ils produisaient partout leurs livres et défendaient leurs systèmes, comme quelque chose de nouveau, d'éclatant, de beau. Chacun de ces seigneurs avait plein pouvoir d'établir chez lui des écoles, des imprimeries. La Pologne en fut bientôt couverte. Les étrangers n'y pouvaient rien comprendre; ils trouvaient dans les hameaux, dans des huttes enfoncées dans la boue, des imprimeries, où des Français, des Allemands, travaillaient à répandre des ouvrages qui n'avaient aucun rapport avec la Pologne d'alors, qui traitaient de dogmes théologiques très abstraits, et tonnaient contre les envahissements, contre les abus de l'Eglise, dont il n'y avait cependant pas encore d'exemples en Pologne.

Il est à remarquer que toutes ces sectes avaient en vues certaines circonstances locales, particulières au pays où elles prenaient naissance. En Allemagne on attaquait le pouvoir féodal des puissants évêques; mais ces pouvoirs n'existaient pas en Pologne. Les villes d'Allemagne voulaient s'emparer des grandes richesses, des biens fonds de certains couvents; mais de telles richesses ne tentaient pas l'avidité des seigneurs polonais. De sorte qu'on raisonnait, qu'on déclamait contre des

choses qui n'existaient point en Pologne. Ces réclamations, imitation misérable des pays étrangers, se propageaient facilement dans une république où on laissait à tous une pleine liberté de parler, de raisonner.

Pour l'histoire de l'Eglise en général, cette partie de l'histoire littéraire slave est très importante. Plusieurs sectes prirent naissance en Pologne; quelques-uns y acquirent leur développement. On sait que, jusqu'à présent, les unitaires d'Angleterre emploient les livres imprimés en Pologne à cette époque; que leurs dogmes ont été arrêtés dans les petites villes de ce pays.

Les Polonais recherchaient et préféraient les opinions les plus hardies. On méprisait Luther comme un juste milieu, comme un homme qui ne savait pas tirer, de ses opinions, toutes les conséquences, ce qui explique le lent progrès de la secte luthérienne chez eux; on lui préférait Calvin; mais on affectionnait surtout les opinions des unitaires, des ariens modernes et des sociniens, qui, plus hardis que les ariens, finirent par nier la divinité de Jésus-Christ et par rétrograder vers l'Ancien Testament.

XVIII

LE CERBÈRE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE [1]

Un seul homme sauva l'Eglise de Pologne, un de ces hommes prodigieux qui font avancer ou arrêter le mouvement de plusieurs siècles. Ce fut un polonais né à Wilna, *Hosius* ou le *Grand-Cardinal*, comme l'Europe entière l'appelait alors.

Ce jeune homme se fit connaître d'abord à l'Académie de Cracovie comme un des sujets les plus distingués. Plus tard, il passa en Italie pour y achever ses études.

Hosius, de retour en Pologne, fut nommé secrétaire du roi et évêque de Warmie, en Prusse. Cet évêché faisait partie de provinces allemandes où l'Eglise catholique n'existait plus. Hosius savait la langue allemande. Il parlait et écrivait également bien le latin et le polonais. Les sectaires de cette époque l'appelaient le Serpent à trois langues, le Cerbère de l'Eglise catholique.

(1) II, p. 124-127.

Il commence à agir, à écrire ; il étonne par son infatigable activité. On dit qu'il dictait à ses secrétaires plusieurs lettres à la fois, qu'il composait, souvent en trois langues, des réponses aux lettres qui lui arrivaient à chaque moment. Connaissant parfaitement l'état politique et religieux de l'Europe, il signale l'apparition de chaque nouvelle publication ; il connaît le nom de chaque sectaire, ses opinions, sa biographie ; il suit des yeux la marche de chacun d'eux ; il sait où ils se cachent, et les dénonce à la Pologne. Il écrit des lettres au roi, aux évêques, aux curés, accourt dans les diètes, dans les diétines ; réunit et préside les conciles.

Ses ouvrages passaient alors pour classiques et étaient publiés dans toutes les langues de l'Europe, en anglais, en français, en allemand, Très instruit et profond théologien, il savait employer toutes les armes contre les sectaires. Pour plaire aux Allemands, il était quelquefois grossier comme Luther, violent, employant les bons mots ; en polonais, il savait saisir ce ton léger, gai, plaisant, qu'on appelait déjà, à cette époque, la plaisanterie polonaise, dans laquelle il était maître passé. Il regrettait beaucoup de ne pas avoir le talent de prédication ; mais il composait des sermons pour ses amis. Dans ses rapports avec les papes, il conservait, comme il le dit lui-même, toute la

liberté évangélique. Il disait au pape Paul IV, que tout le monde accusait d'ambition : « J'entends dire que le Saint-Père trouble la politique anglaise et française, et qu'il lève des troupes pour faire la guerre. Que le Saint-Père cesse enfin de faire le général ; de combattre pour ses Etats ; qu'il n'oublie pas que ses possessions, c'est l'Eglise universelle. » — Le pape, au lieu de se fâcher, lui écrivait et le priait d'envoyer à Rome quelques amis qui pussent observer sa conduite : — « Venez vous-même, disait-il à Hosius, et voyez ce que je fais ici. »

Il alla en effet à Rome. Le pape le créa cardinal et le nomma légat apostolique, chargé de présider le concile de Trente. Ce fut principalement Hosius qui provoqua ce concile.

Par ses lettres, par ses émissaires, il représente aux rois, aux princes, que l'intérêt de l'époque est de finir les luttes religieuses. Il écrit à tous les chefs de sectes et leur donne rendez-vous à Trente, en leur promettant de répondre à toutes leurs objections. Il travailla longtemps avant de décider l'empereur et les rois d'Espagne et de Portugal à envoyer des ambassadeurs, parce que les rois d'alors ne croyaient pas à l'importance du mouvement luthérien, excepté peut-être l'empereur Charles-Quint, dont Hosius louait la haute prudence.

Hosius, en sa qualité de plus ancien légat du pape, présida pendant longtemps le concile, et l'on s'adressait à lui toutes les fois qu'il fallait traiter les questions les plus épineuses. Mais il voulut retourner en Pologne ; il voyait son évêché envahi par les luthériens, et il était avant tout Polonais. Il disait, dans une lettre adressée à un de ses amis, qu'il était si intimement Polonais, qu'il se surprenait lui-même à *poloniser*, c'est-à-dire à parler trop, sans limites et hors de propos.

De retour dans son pays, Hosius voulut y introduire le règlement du concile de Trente, mais il trouva partout une formidable opposition. Les villes allemandes de la Prusse trouvaient dans le luthérianisme un lien national. Ces villes, autrefois sujettes de l'ordre Teutonique, enclavées dans les populations slaves, n'ayant aucune nationalité, étaient gouvernées par des évêques polonais ; maintenant elles se choisissent des intendants et des surintendants allemands. Au lieu d'en appeler à la capitale de Pologne pour résoudre les questions religieuses, elles s'adressent à leurs magistrats. Presque toutes avaient des conseils de ville. Ces conseils saisirent avec avidité l'occasion d'augmenter leur importance, en devenant des conseils nationaux.

Hosius était quelquefois menacé par les bourgeois révoltés ; mais, bravant leurs menaces, il allait

droit à l'ennemi, discutait avec leurs magistrats sur la théologie, et il édifiait le peuple par la sainteté de sa conduite et la rigidité de ses mœurs. Il sauva du moins une partie de ce pays, ses chers Slaves (comme il disait) d'Elbing et de Dantzik.

Cette vie si active était aussi employée au service de l'Etat. Hosius, comme ambassadeur, traitait les plus hautes questions européennes de cette époque, concluait des traités avec l'Espagne, avec l'empereur Charles-Quint, le roi de Portugal, le roi de France et les papes. Il finit ses jours en Italie, nommé grand-aumônier du Saint-Siège, mais désespéré de n'avoir pu prévenir, en Pologne, la réforme religieuse et effrayé de ses conséquences.

XIX

LES JÉSUITES (1)

Nulle part cet ordre n'eut une importance politique comparable à celle qu'il obtint plus tard en

(1) II, p. 127-129.

Pologne. Les jésuites trouvèrent là le terrain qui répondait parfaitement à l'esprit de leur association. Ils combattaient la réforme par ses propres armes. Ils s'attachaient à s'introduire dans les maisons des grands, à s'emparer de leur entourage, à éloigner tous les sectaires et à dominer ainsi, d'abord les châteaux, plus tard les villes et les hameaux. Pendant deux siècles, ils n'ont cessé de lutter avec acharnement, et, sans avoir livré une seule bataille, ils ont fini par détruire toutes les sectes et s'emparer de toutes les écoles et du pouvoir constitutif dans la république de Pologne.

Les jésuites employaient les sciences et les arts comme moyens pour atteindre leur but ; ils étaient, comme on sait, chimistes et mathématiciens en Chine, où il fallait montrer leur supériorité dans les sciences ; ils étaient agriculteurs et organisateurs dans leurs possessions du nouveau monde. Mais, en Pologne, ils n'avaient pas besoin, pour dominer, de recourir à la science; ils n'avaient qu'à combattre la légèreté nationale, la curiosité, la paresse et la gourmandise : et les jésuites, n'osant pas engager le combat sur ce terrain, se bornèrent à conserver le dogme. Sévères seulement pour eux-mêmes, ils permettaient aux seigneurs de vivre dans l'oisiveté ; ne s'effarouchaient pas de l'ignorance ; ne voulaient qu'obtenir la neutralité de la part des ennemis de l'Eglise.

Aussi, lorsque le philosophisme vint attaquer leur institution, malgré toute leur puissance traditionnelle et leur habileté, ils se trouvèrent sans défense au milieu de la noblesse, qui avait perdu l'habitude de penser, et qui ne savait plus comment répondre aux mensonges et aux paradoxes hardis de cette nouvelle école qui niait tout le passé. Alors les jésuites devaient périr. Comme force de résistance, ils retardèrent le développement du mal : comme inertie, ils n'eurent aucune vie à opposer à son attaque directe.

XX

LE GRAND SKARGA (1)

Skarga ne représente pas un parti ni une époque, il résume une nation entière. Sa famille, à lui, c'est la Pologne....

....Skarga écrivait des ouvrages de différents genres, des ouvrages dogmatiques, de l'histoire, des homélies et enfin des sermons proprement dits.

(1) II, p. 256-272. Sur Skarga il a paru en français un livre de M. Louis Léger.

Comme écrivain dogmatique, il occupe une haute place parmi les docteurs de l'Eglise. Il est savant, il est versé dans les Écritures ; il ne les cite pas, il en est imbu : ses citations se fondent dans son style et se détachent seulement de sa parole par une nuance plus sombre et plus grave. Il connaissait la patristique grecque et latine, lisait tous les ouvrages de polémique que l'on publiait alors ; mais ce qui lui donne une valeur littéraire, c'est la manière de s'énoncer. Il cherche toujours à présenter les dogmes les plus abstraits de la manière la plus populaire....

Cependant Skarga est toujours précis et noble.

....Les plus importants de ses discours dogmatiques sont ses *Sermons sur les sept sacrements*, ouvrages admirables comme raisonnement et parfois comme forme.

Je vous en citerai seulement quelques passages pour donner l'idée de sa manière de populariser la théologie : Parlant du baptême, il compare ce sacrement à un vaisseau qu'il faut absolument monter pour traverser l'abîme qui nous sépare de l'Eternité.

« Hors de ce vaisseau, dit-il, il n'y a pas de salut ; si nous avons le malheur de faire naufrage, si ce vaisseau est brisé, alors la pénitence nous apparaît comme une planche de salut à la quelle il faut que nous nous attachions. — Quant au

sacrement de la confirmation, ajoute-t-il, il n'est pas absolument nécessaire ; mais il est utile, il nous épargne les fatigues du chemin de la vie, ainsi qu'un noble coursier qui nous aide à traverser les distances qu'un piéton ne pourrait peut-être pas parcourir durant toute sa vie. »

....Il montrait la nécessité de protéger le peuple, de lui assurer un bien-être matériel, et enfin de lui donner la vérité sans employer la force, mais à l'aide des prédications, de l'apostolat. Ces importantes vérités sont expliquées dans son ouvrage sur l'*Unité de l'Église*.

...Les travaux les plus remarquables de Skarga, ceux auxquels il doit la célébrité, sont ses discours politiques, ses oraisons parlementaires : Skarga créa ce genre. Malgré son talent distingué, il ne pouvait pas déployer toute sa force dans ses homélies et dans ses ouvrages dogmatiques : c'est dans ses discours politiques, qu'il s'éleva à toute la hauteur de son génie. Ses discours parlementaires expliquent l'idée qu'il avait de la mission de la Pologne, des devoirs des citoyens envers la république ; il y développe le système politique qu'il regardait comme le meilleur, et enfin il y prédit l'avenir de la Pologne. Il est, dans ses discours, orateur, politique, prêtre et prophète.

Le caractère qui domine ses ouvrages, et qui lui est particulier, est celui de patriote. Skarga est

prêtre patriote ; il puisait sa force dans son amour pour la patrie. Certes, il fallait un grand courage et une grande force pour combattre tant de sectes qui divisaient la Pologne. Les apôtres, les anciens docteurs de l'Eglise, saint Augustin, saint Clément d'Alexandrie, tous ces anciens philosophes qui expliquaient les dogmes catholiques, qui combattaient l'incrédulité, étaient toujours entourés d'un bercail peu nombreux, mais compact. Skarga, au contraire, se trouvait au milieu d'une armée révoltée contre ses chefs. Il était obligé d'engager une lutte contre son auditoire. Cet homme, calomnié par les sectaires, qui le représentaient comme un inquisiteur, un flatteur du roi, un intrigant, un partisan du pouvoir absolu, insulté quelquefois publiquement et persécuté, se trouvait, en montant en chaire, en face de ses ennemis. On dit qu'il reçut publiquement un soufflet en sortant de l'église ; une autre fois, il échappa par miracle à la mort. Le sicaire d'un seigneur l'attendait en embuscade pour le noyer. Skarga, passant auprès du château de ce seigneur, eut l'idée d'aller lui faire visite, et il évita ainsi les embûches qu'on lui dressait. Ce seigneur, frappé de l'apparition subite de Skarga, lui donna l'hospitalité, et ils se séparèrent bons amis.

C'est à travers tant de dangers et de difficultés que cet homme pénétrait dans une église ! Au

lieu de puiser dans le caractère de ses auditeurs et dans leurs sympathies la force dont il avait besoin, il devait la tirer du fond de son âme ; il devait en extraire assez d'enthousiasme pour animer son auditoire froid et malveillant. Il évitait tous les artifices oratoires, ne cherchait pas à gagner la bienveillance de son public, ne le flattait jamais, et le plus souvent, après avoir exposé aux sénateurs et aux nonces leurs devoirs avec gravité, avec sévérité, après avoir adressé une prière au ciel, il commençait à tonner contre les crimes des particuliers et contre les abus publics...

...L'idée de la patrie, telle qu'elle apparaît dans ses ouvrages, nous l'avons vue déjà poindre dans les temps mythiques de la Pologne, chez les plus anciens annalistes, dans les ouvrages de Vincent Kadlubek disant : « l'amour de la patrie est fort comme la mort » ; nous voyons cette idée dans les récits fabuleux de l'auteur de la vie de saint Stanislas, quand il y parle de cette couronne ôtée mystérieusement à la Pologne, et qui doit lui être rendue un jour ; nous la voyons aussi dans les écrits de Longinus; mais Skarga l'explique et la développe.

Il aime sa patrie, non parce qu'il y est né, mais parce que la patrie est, selon lui, une institution divine : c'est Dieu qui crée les nations, c'est Dieu qui leur assigne une mission, qui leur impose certains devoirs.

... Dans toute l'histoire, il ne voit que deux peuples qui répondent, selon lui, à la haute idée de la patrie : le peuple élu, c'est-à-dire le peuple hébreu, et le peuple polonais...

... La liberté dont jouit la Pologne est encore pour Skarga une preuve de la pensée divine dans laquelle cet Etat a, selon lui, été conçu, parce que sa constitution est la même que celle sur laquelle est basé l'organisme humain. L'âme n'a pas sur le corps, dit Skarga, un pouvoir despotique, mais un pouvoir constitutionnel ; l'âme remplit dans le corps les fonctions d'un roi de Pologne, gouvernant la république. C'est pourquoi il appelle cette liberté la liberté d'or. L'or, suivant les idées du moyen âge, signifiait souvent, comme on sait, la perfection, l'excellence ; suivant les idées des alchimistes, c'était la lumière concentrée; les adeptes des sciences occultes cherchaient cet or, qui devait donner la vie et la santé éternelles. C'est dans ce sens que la bulle qui constitue l'empire germanique était appelée la *Bulle d'or*. La liberté d'or, expression populaire chez les Polonais, était donc pour Skarga, la liberté par excellence, celle qui donnait, qui assurait aux individus le pouvoir de se développer complètement et qui les rendait responsables de leurs actions...

... Les hommes auxquels il parlait, l'interrom-

paient souvent par des murmures. A l'exception d'un seul, tous les sénateurs étaient protestants. Ils se tenaient debout devant l'autel, levaient et balançaient la tète pour mieux faire briller l'aigrette de diamants fixée à leurs bonnets, et cela au moment où le prêtre élevait l'hostie. Le roi seul se mettait à genoux.

Aussi Skarga compte peu sur les sympathies de ses auditeurs. Voyez quelles dures vérités il dit en regardant ces hommes fiers, entourés de gens d'armes dont les bataillons campaient devant l'Eglise.

« En vous observant tous ici, je reconnais vos mœurs, vos habitudes ; je vois le mal national dans toute son étendue. »

Il commence alors à parler de ce mal qui réside dans l'ambition des partis, dans l'envahissement de tous les pouvoirs par la noblesse, dans l'abaissement de l'autorité royale, dans l'oppression inouïe sous laquelle gémissait le peuple.

« Et ces sueurs, et ce sang de nos paysans, dit-il, qui ne cessent de couler, et dont toute cette terre est devenue moite et rouge, quel épouvantable avenir préparent-ils à ce royaume ! Je ne connais pas de royaume dans la chrétienté où les paysans soient ainsi mal traités. Et vous qui criez tant contre le pouvoir absolu que personne ne veut et ne peut vous imposer, déclamateurs

hypocrites : — vous avez dévoré ma vigne, dit le Seigneur, pourquoi écrasez-vous ainsi mon peuple! vous le broyez comme une meule broie le grain. De quel droit vous obstinez-vous à ne pas changer cette loi infâme ? Ces paysans sont vos prochains; ils sont Polonais comme vous; ils parlent la même langue, et sont enfants d'une même patrie. Jadis les chrétiens donnaient la liberté à leurs esclaves baptisés et devenus leurs frères en Jésus-Christ : et vous, vous osez retenir en esclavage des chrétiens vos compatriotes ! Je sais que vous n'en agissez pas tous ainsi ; mais ceux qui commettent de tels crimes, comment ne rougissent-ils pas en face de la chrétienté qui les regarde, et dont ils se disent membres? — »

Il ne leur épargne aucune vérité, il plonge sa parole au fond de la conscience nationale, et il la retourne dans tous les sens.

Il prédit les malheurs terribles de la nation, non pas en symboles seulement, comme les prophètes de l'Ancien Testament, à qui on reproche quelquefois de ne s'expliquer qu'en métaphores à double sens, mais de la manière la plus claire et la plus positive...

... Voici ce qu'il dit en parlant de la discorde intérieure dans le moment où les Polonais remportaient de grandes victoires sur les Suédois, sur les Moskowites et sur les Tartares...

« Sur les traces de nos discordes viendra le despotisme étranger qui engloutira toutes nos libertés; ces libertés dont vous êtes si fiers deviendront la fable de la postérité et la risée du monde; car vos enfants, avec leurs propriétés, avec leurs familles, expireront dans la misère entre les mains de l'ennemi qui les haïra.

« Les vastes territoires, les Etats jadis indépendants, mariés à la Pologne, incarnés dans votre Etat, qui vous rendent si puissants et si redoutables à vos ennemis, se détacheront du corps de cette nation, vos discordes ayant brisé les liens mystérieux qui les réunissaient...

« Votre langue, la seule parmi les langues slaves, choisie et adoptée par la liberté, vous la verrez détruite, et votre race, vous la verrez dégénérer, et les restes de cette race s'en iront dispersés par le monde, et vous serez condamnés à subir une métamorphose horrible, à prendre les mœurs et les habitants d'un peuple qui vous hait et qui vous méprise! »

Skarga me paraît avoir réalisé l'idéal d'un orateur sacré et patriote. Il a la forme aussi parfaite que celle de Bossuet et de Massillon. Elle disparaît même, et jamais on ne s'aperçoit de la marche de ses périodes, tandis que dans les plus beaux discours des orateurs français on s'aperçoit trop souvent de la forme. On voit qu'ils parlent

devant un public instruit qui pèse et juge chacune de leurs phrases. Skarga ne pense jamais à ses phrases. Son style n'en est que plus parfait. Sa manière de parler et d'écrire porte ce cachet du style de l'époque qu'on appelle l'âge d'or, et qu'un littérateur polonais reconnaît parce que chaque expression y a son timbre particulier, un certain son métallique. La composition de ses dissours diffère de celle de tous les orateurs anciens et modernes. Jamais il n'en trace de plan d'avance; il n'a pas ce qu'on appelle l'exorde ni la division; il ne réserve pas ses arguments les plus forts pour la péroraison. Quelquefois en discutant une question dogmatique, après des passages d'une logique froide et serrée, tout d'un coup il se sent enflammé; il se met à prédire l'avenir, à appeler le peuple à la pénitence. Il est tribun, il est prophète, il est toujours Polonais. La chaleur de la dispute, la nécessité de lutter contre son public, lui donnent cette force et ce style que lui seul possède.

Les anciens orateurs de l'Eglise, les homélistes sont exclusivement des écrivains ecclésiastiques ; ils traitent du dogme et de la morale chrétienne en général ; ce sont des écrivains de tous les siècles, de tous les peuples. Les prédicateurs français modernes nous laissent sentir trop souvent le désir de répondre aux exigences de leur public ; ils évitent de scandaliser le goût de ce public

civilisé. Skarga s'oublie complètement en montant dans la chaire ; il s'adresse toujours à cette patrie idéale qu'il a devant les yeux ; il est pour son public, comme il le dit lui-même, une colonne de bronze, une muraille de fer à l'épreuve des attaques de ses ennemis. Enfin il est supérieur à tous les orateurs par ce don particulier du ciel, par l'esprit prophétique.

XXI

UNE ÉPOPÉE MORALE KORDECKI [1]

La Pologne n'existait plus sur la carte de l'Europe. Les ennemis trouvèrent dans le couvent de Jasna-Gôra un homme, le seul peut-être qui fût capable de s'élever au-dessus de toutes les considérations militaires et politiques du temps, de rester fidèle à la cause de sa patrie ; il y trouvèrent l'âme la plus forte et la plus pure de la Pologne, et en frappant sur cet homme, ils firent

(1) II, p. 355-371. Sur le grand Kordecki a paru en français la traduction par B. Kozakiewicz du *Déluge* de Sienkiewicz où il joue un puissant rôle.

ressortir toutes les ressources qu'il possédait. Cette lutte l'éleva à une telle hauteur, que toute la Pologne put l'apercevoir et reconnaître en lui l'idéal de la résistance, l'exemple de ce que pouvait faire chaque Polonais. Cet appel à toutes les sympathies réunit pour un moment les Polonais dans un seul sentiment : ils devinrent invincibles.

Cet homme s'appelait Augustin Kordecki : il était Prieur des moines de Saint-Paul, qui habitaient le couvent de Jasna-Gùra. Il a laissé le récit de ce siège écrit avec une simplicité digne de la plume d'un héros.

... La Pologne n'offre pas de génie agressif de la force du génie défensif de ce moine. Il s'élevait à cette hauteur où on devine l'avenir : son courage n'était pas celui d'un soldat qui se fait tuer pour ne pas abandonner son poste, qui meurt en désespérant. Au milieu de tant de dangers il est toujours calme, il est même humble. Il n'y a rien d'humain dans son courage, puisque les soldats et la jeunesse l'abandonnaient, et qu'il ne comptait que sur quelques vieillards; il a une idée profonde et nette de la nationalité polonaise, qui repose tout entière sur un sentiment moral du devoir. Il est resté fidèle à ce sentiment.

Le récit du Prieur est une espèce d'épopée morale. La description des évènements matériels, des combats, des sorties, est de peu d'importance.

C'est le caractère moral de la lutte qui en fait l'intérêt ; la Providence semble avoir permis toutes les tentations pour ébranler la fermeté de ce moine. On commence par une sommation de rendre la place ; ce sont les Polonais qui tentent avec bienveillance. Plus tard, les assiégeants arrivent ; on attend ; les moines se défendent encore ; mais les nobles les abandonnent. Enfin on ouvre la tranchée, et les religieux eux-mêmes doutent déjà du succès ; vers la fin il ne reste que le Prieur inébranlable qui seul organise tous les moyens de défense et qui pare à toutes les difficultés...

... Jamais l'idée polonaise n'apparut aussi complètement personnifiée qu'en lui. Les héros des siècles postérieurs reproduisent quelques-uns des traits de ce caractère dont il fut le type. La sensibilité de Jean-Casimir, la foi de Sobieski, la simplicité de Kosciuszko, nous rappellent constamment ce Prieur. C'est là le caractère slave polonais : la simplicité, la modestie et l'enthousiasme.

Seul, entre tous les écrivains de mémoires, Kordecki n'a jamais parlé de lui-même, quoique racontant les actions dont il fut le héros. Une seule fois, il cite son discours ; et ce n'est pas pour faire admirer son éloquence : il parle comme porteur des ordres de la communauté. Avec la

même simplicité et avec charité, il passe sous silence les noms des hommes qui avaient donné des conseils pusillanimes ; il les épargne ; il veut faire partager sa gloire à la communauté ; et quoique lui-même n'ait jamais faibli durant la guerre, il prend sur lui une partie des fautes de ses confrères, et dit : « Nous nous sommes plus d'une fois sentis troublés et saisis d'effroi ; mais toutes les fois que nous nous sommes réunis en conseil, on retrouvait dans les cœurs la même énergie... »

XXII

LE MONTAIGNE POLONAIS : NICOLAS REY (1)

Nicolas Rey excitait l'attention de la cour et de toute la noblesse par ses ouvrages religieux, ses psaumes, et surtout par ses brochures polémiques ; on était agréablement surpris de retrouver, dans des ouvrages imprimés, les opinions, les passions, les préjugés qui agitaient la noblesse de Pologne. Jusqu'alors les sentiments nationaux et

(1) II, p. 135-160 ; voir plus loin les pages sur Montaigne.

religieux se produisaient en chansons, ou quelquefois dans de gros volumes latins qui effrayaient ces nobles peu enclins à l'étude. Rey, instruit pour son époque, et possédant le ton de la chanson et le style polonais, unissait ces deux genres différents, plaisait ainsi aux savants, à la noblesse, et même au peuple. Il représentait bien son pays, son époque, et surtout la classe à laquelle il appartenait. Nous possédons la biographie de Nicolas Rey, écrite par un de ses amis. Cette biographie est celle de tous les gentilshommes polonais de ce temps, de cette classe d'hommes la plus civilisée, la plus généreuse et la plus intéressante des pays slaves durant la vie du xve siècle et le commencement du xvie : aussi doit-elle intéresser non seulement les Polonais, mais toute la race slave dont la noblesse polonaise était alors l'unique représentant.

Nicolas Rey, originaire d'une famille de Cracovie, passa sa jeunesse sur les terres russiennes, dans ce qu'on appelle la Gallicie, la Russie rouge. Dans son enfance, il parla probablement un polonais modifié par les formes rusiennes ; mais son existence, au milieu du plus poétique et du plus musical de tous les peuples slaves, développa son goût pour la musique et la poésie, et lui apprit à saisir le ton populaire et cette simplicité qui distinguent ses ouvrages.

Le seul moyen alors d'élever les jeunes gens était de les envoyer à l'académie de Cracovie ; mais le père de Nicolas Rey aimait trop son fils unique pour pouvoir se séparer de lui : il l'éleva à la campagne. Nicolas Rey courait les bois, les prairies et les bords du Dniester. Tout le monde admirait son adresse. Son biographe dit que toutes les fois qu'il revenait de ses courses, ses habits étaient remplis du produit de sa chasse et de sa pêche ; alors on le secouait et l'on voyait s'échapper toute sorte d'animaux, des oiseaux, des écureuils, des poissons. On reconnaissait en lui un grand talent, et tout monde disait que ce garçon ferait son chemin, si on lui donnait quelque éducation. Le père se décida enfin à l'envoyer à l'école ; mais Rey, ayant déjà goûté les plaisirs de la liberté et de la société, s'obstinait à ne rien apprendre. Son père, voulant alors l'envoyer chez quelque grand seigneur, l'attacher à la cour de quelque palatin, lui fait faire un habit fort riche ; mais Rey, dit son biographe, coupe cet habit pour en faire des colliers, de petites mantilles, qu'il s'amuse à attacher au cou des corneilles et des corbea ıx, et le pauvre garçon fut obligé d'attendre un an, jusqu'à ce qu'on lui eût fait venir un autre habit de Cracovie.

Le palatin choisi pour former son éducation politique et morale était un homme de beaucoup

d'esprit, qui sut apprécier les talents du jeune homme. Rey apprit à écrire le polonais et à rédiger des lettres. Cracovie habitée alors par une cour brillante, remplie d'étrangers et de savants discutant toutes les questions du jour, exerça une influence décisive sur lui, et ce gentilhomme ignorant se mit à apprendre le latin. Il fut bientôt en état de comprendre les livres de théologie, les livres de polémique...

... On commençait à chanter dans les églises, d'après la méthode de Bohême et d'Allemagne, des hymnes en langue vulgaire, et à traduire même en cette langue le rituel catholique. Rey, pour plaire aux savants et aux églises bohèmes, chercha à adapter aux formes latines et bohêmes le rhythme des chants populaires polonais et russiens...

... Il exerça une influence immense en attirant vers la poésie et la littérature populaire l'intérêt des lettrés, des savants, des professeurs et des poëtes.

... Nicolas Rey, comme écrivain européen, appartenant à son siècle par son pays, qui était attaché à l'Occident, par l'Église polonaise, qui faisait partie de l'Église universelle, partageait les opinions de son siècle Ses ouvrages paraissent écrits sous la même inspiration que ceux des auteurs célèbres de cette époque, de Balthasar Castiglione et de Montaigne. Il était plus ancien

que Montaigne et contemporain de Castiglione. Le même désir de faire passer dans la langue vulgaire toutes opinions politiques et religieuses, tout ce qui agitait le siècle, le même talent d'exprimer sous une forme simple et facile les pensées hautes et les sentiments profonds, et la même légèreté de traiter tous les sujets forment le caractère de ces grands écrivains. (1)

... Le gentilhomme polonais n'a pas l'érudition du gentilhomme français. Ils ont lu les mêmes ouvrages ; de préférence ils ont consulté les abrégés, les anecdotes ; cependant Montaigne connaît mieux les auteurs ecclésiastiques et les poëtes. Le gentilhomme polonais cite les mêmes auteurs, les mêmes autorités, mais il conçoit un plan complet, un système philosophique ; c'est qu'il était plus sincère, qu'il avait plus de foi, quoique protestant. Il cite souvent la Bible, les traditions catholiques; il ne les sépare pas, comme Montaigne, des questions morales et philosophiques. Il cherche à faire un tout de ce qu'il a vu et observé. Il prend pour modèle de ce tout la république de Pologne. Son système philosophique est assez original. L'ouvrage dont nous parlons a pour titre : *Miroir de la noblesse*, ou autrement : *La vie d'un gentilhomme polonais*, c'est-à-dire

(1) Voir la page sur Montaigne, p

la vie de l'homme ; car, pour Rey, de même que pour Montaigne et pour Castiglione, le gentilhomme est l'homme de son pays…

… L'univers, d'après les idées de Rey, ressemble beaucoup à la république de Pologne. Il y a, suivant lui, des planètes, des comètes qui gouvernent la masse terrestre et qu'il compare aux États de Pologne.

… Selon Rey la raison est faite pour éclairer l'homme, la loi pour le maintenir ; il dit, dans sa préface, que les philosophes anciens ayant écrit des ouvrages pour régler la vie de l'homme et l'arrêter dans ses élans désordonnés, il faudrait faire la même chose pour les Polonais…

… D'après lui, un noble polonais est un être qui préside à la terre ; c'est l'être le plus parfait de l'humanité. Tout ce qui lui est inférieur (un étranger, un paysan) est, pour notre auteur, comme le fond de la terre, et appartient à une création chaotique, dont il ne sait plus se rendre aucun compte…

… Il verse un torrent de citations à la manière de Montaigne. Il y a cependant cette différence entre l'écrivain polonais et l'auteur français, que celui-ci ne vit que dans les livres et en lui-même, tandis que le Polonais vit dans la nature et dans la Bible. Rey tire toutes ses comparaisons de cette double source ; il recueille sur le sol de sa patrie toutes

ses images; il a un sentiment profond de la nature, qui manque à Montaigne...

... D'après Nicolas Rey, le jeune homme doit apprendre un peu à lire et à écrire ; il ne faut pas le fatiguer de la grammaire et de la logique, pour lesquelles il a de l'aversion ; il faut lui apprendre à monter à cheval, manier la lance, courir la bague, tirer à l'arquebuse; il doit voyager. L'ouvrage est rempli de détails sur la vie de la cour, des grands seigneurs et sur la vie domestique d'alors, et à ce titre ils sont intéressants pour un Polonais. Rey a une grande idée des pays étrangers, mais il ne prise que médiocrement les inventions et les arts. Il conseille à son élève de s'attacher à quelque grand seigneur des pays étrangers, quelque homme vénérable et grave, de tâcher surtout de tirer son instruction de la conversation ; car, c'est à la conversation qu'il assigne la première place dans son cours d'éducation.

... Si on compare les opinions de Rey avec celles de Montaigne, on voit l'énorme différence qu'il y a entre la même civilisation chrétienne, greffée d'un côté sur la Gaule romaine, et de l'autre côté sur la société slave...

... Michel Montaigne consacre au mariage un chapitre particulier ; mais il puise ses maximes dans le cahos informe des opinions des sages de la Grèce et de Rome. Pour déterminer l'âge de se

marier, il cite les opinions des Athéniens, et sur les devoirs du mariage, il s'en rapporte aux Romains, Il consulte même les Turcs ; il était curieux de savoir sur ce sujet l'opinion de Muley Hassan, bey de Tunis, détrôné alors, et qui voyageait en Europe. N'ayant plus aucune certitude morale, il oublie qu'il avait inséré dans ses *Mémoires* un chapitre ou plutôt un livre entier, consacré à la défense de la discipline ecclésiastique, et il continue à divaguer sur ce sujet : il dit, par exemple :

« Je me mariai à trente-trois ans : Aristote disait judicieusement de ne se marier qu'à trente-cinq ; Platon ne voulait pas que ce fût avant trente-six : ce dernier philosophe se moque avec raison de ceux qui font les œuvres du mariage après cinquante-cinq ans, et déclare leur engeance indigne d'aliments et de vie. Thalès a donné les vraies bornes : jeune encore, il répondit à sa mère, qui le pressait de se marier : Il n'est pas temps ; et, arrivé sur l'âge, il dit qu'il n'était plus temps. »

Puis il tire de ces autorités toutes sortes d'exemples et de maximes. Enfin il conclut que le meilleur mariage est celui qui se fait entre un homme aveugle et une femme sourde. Il n'est pas ami du mariage, et dit même qu'on ne se marie pas pour soi, seulement pour sa famille. Il distingue le mariage de l'amour ; il dit que la femme doit être

bonne et modeste, le modèle de toutes les vertus; mais que le mari n'est pas obligé à tenir la même conduite : ce qu'il appuie de maximes et d'exemples tirés des historiens. Enfin, il ajoute qu'il est bon de se marier tard, parce qu'un gentilhomme français, s'il avait des fils, courrait le risque d'être remplacé par eux à la cour, qu'il a besoin, étant jeune, d'armes et d'équipages ; et que s'il avait un fils d'âge de servir son roi, il se trouverait dans l'obligation de partager avec lui sa fortune et ses meubles.

Le gentilhomme polonais conçoit ses devoirs d'une tout autre manière. Pour lui, le mariage est d'institution religieuse, d'institution divine, et le citoyen doit se marier pour accomplir sa destinée terrestre et pour trouver aussi le bonheur qui, suivant lui, réside dans une vie campagnarde, et surtout dans une vie agricole et domestique...

... Montaigne n'a en vue que les hautes alliances et la fortune ; le gentilhomme polonais, au contraire, conseille d'épouser une femme d'une condition égale à la sienne.

« Celui, dit-il, qui épouse une femme de condition supérieure à la sienne, d'homme libre devient incontinent vassal de sa haute et puissante dame. Que de dépenses ! que d'étiquette ! que de cérémonies ! Il faut des harnais rouges pour les chevaux, des livrées rouges pour les domestiques, un

carosse couvert de tapisseries et garni de boules d'or, deux femmes de chambre pour la toilette de madame et une troisième pour les voyages. Il te faudra masquer le bois de ta maisonnette avec des tapisseries : il te faudra bannir de ta table la choucroûte nationale et la remplacer par des mets étrangers, qu'on ne pourra manger que dans des vases étrangers représentant toute la passion de Notre-Seigneur J.-C.

« Et voilà que tout à coup ton beau-frère s'avise de te faire visite : il arrive accompagné de vingt gentilshommes au moins, sans compter les domestiques, qu'il serait difficile d'énumérer. Il te faudra du vin pour tout ce monde, du fourrage pour les chevaux et des cadeaux pour la livrée. Ton meilleur cheval, ton meilleur lévrier, ton faucon chéri ne sont plus à toi, car ils plaisent au beau-frère, et tu seras obligé de lui en faire présent.

« Ne te mets pas en peine d'avoir une suite nombreuse et un brillant équipage. C'est un plaisir trop vulgaire que d'aller accompagné de tambours et de fifres, de voir les paysans accourir de tous côtés et monter sur les arbres et sur les toits pour t'admirer. Je connais des gentilshommes qui, après avoir donné de soirées magnifiques, dormirent fort avant dans la journée, faute d'avoir encore, dans leur basse-cour, un coq pour les éveiller.

Tu te passeras de tout ce fracas et de toutes ces dépenses, pourvu que tu aies le bon Dieu pour compère et ses anges pour garçons de noces. »

Montaigne, au contraire, dit qu'il vaut mieux confier à quelques amis le soin de vous marier, parce qu'on peut se laisser emporter par la passion, dit-il, et, comme il ne s'agit dans le mariage que d'un intérêt, les étrangers sont mieux en état d'en juger.

Plus loin, Rey ajoute :

« Un tel couple, établi dans une petite campagne, se crée facilement de petites joies journalières, et fixe ses plaisirs en en jouissant avec modération. Tantôt on se promène dans les bois et dans les prairies ; tantôt on s'amuse à bêcher la terre, à planter des arbres fruitiers et des parterres de fleurs, on retourne dans sa petite maison ; tout y est propre, la nappe toute blanche, la cuillère étincelante, l'assiette brillante, le pain bien cuit, les petits poulets bien dodus.

« Vient s'ébattre auprès de vous une foule de petits enfants, ces petits bouffons de cour intime ; voyez-les courir autour de la table, en folâtrant et en gazouillant. On en attrape un, on le caresse, on le remet entre les mains de sa mère, qui passe sa vie à les admirer. On assiste ainsi à la meilleure, à la plus spirituelle des petites comédies.

« Dans une telle maison, la femme est comme une

vigne parée de beaux et riches fruits, les enfants, comme des branches d'oliviers, ornent et rafraîchissent la table ; et le chef de famille, dans sa force et sa maturité, s'élève comme un cèdre du Liban dont le pied se baigne dans une source limpide, et dont la tête défie les vents et les orages. »

Dans cette description, Rey a toute la candeur et toute la fraicheur des poètes serbiens.

... Rey expose un système de gouvernement représentatif ; il le conçoit très bien. Ce n'est pas une découverte moderne, comme on l'a cru. Il sait que tout le monde ne pouvant monter à cheval pour aller assister au conseil, le pays est obligé de charger un certain nombre d'individus de gouverner la masse. Le député, devenu ainsi mandataire du pays, répond de la liberté, du salut de l'Etat. Rey conçoit la hauteur de cétte position, et il dit qu'un député dôit administrer les affaires publiques comme s'il administrait les sacrements. Les difficultés que l'on rencontre dans cette charge sont connues maintenant dans tous les pays ; les écueils contre lesquels se brise l'honnêteté d'un mandataire, c'est l'intérêt privé, le népotisme surtout et les fêtes, ce qu'on appelle, dans le langage moderne, les dîners ministériels.

... D'après Rey, la royauté est un grand mystère de la constitution : c'est la vie qui anime tout le

corps, c'est la flamme qui s'allume sur le bûcher du sacrifice. L'âme d'un roi se porte vers le ciel; elle se dirige en haut; elle brille d'une lumière éclatante, si on la nourrit de bois sec et odoriférant; mais si les conseils, comme le bois de mauvaise qualité, étouffent la flamme, alors elle se traîne par terre. Ici, on voit déjà les éléments de cette idée, développée plus tard par des écrivains politiques, et devenue un dogme de la constitution, savoir: que le roi est une espèce d'*abeille-mère*, qui seule ne travaille pas, et, n'ayant pas d'aiguillon, ne peut faire de mal.

XXIII

LE RONSARD POLONAIS : JEAN KOCHANOWSKI (1)

Le XVI[e] siècle, et surtout sa dernière moitié, vit naître dans tous les pays d'Europe de grands poètes qui disputèrent bientôt aux philologues leur influence dans la sphère scientifique, et

(1) II, p. 167-171. Voir plus loin sur Ronsard. Sur Kochanowski a paru en français : Louis Léger : *Jean Kochanowski* dans les *Nouvelles études slaves* ; en polonais : Tarnowski : *Jean Kochanowski*, Cracovie, 1888.

s'emparèrent de la sympathie populaire. Après le Camoëns et Ronsard, nés dans la même année, 1524, vint, huit ans plus tard, Kochanowski ; bientôt parurent le Tasse et Cervantès ; et enfin, une vingtaine d'années après, Shakespeare, qui ferme le cycle du moyen âge. Chaque lustre de ce demi-siècle est marqué par un grand nom et par un ouvrage qui fait époque.

... Kochanowski n'avait devant lui d'autre modèle que l'Arioste. Il n'y avait rien de commun entre l'esprit, la tradition des romans, et le génie, la tradition des poètes slaves. L'Arioste a puisé dans ses prédécesseurs ; il a pris toutes ses fables, toutes ses intrigues dans la sphère de la poésie chevaleresque, inconnue en Pologne, et que les Bohêmes imitaient d'une manière maladroite. Un poète qui se sentait la mission de parler à son peuple ne pouvait s'intéresser à ces types étrangers à l'histoire de sa nation ; le ton de l'Arioste était trop léger pour Kochanowski, et cette ironie fine, qui dénote déjà la vieillesse de la chevalerie, ne pouvait être comprise par un jeune homme qui appartenait à une race encore jeune et enthousiaste.

Il ne pouvait non plus comprendre le Dante. Nous avons fait connaître la différence qui existait entre le génie slave et celui des autres peuples, dans la manière de concevoir le surnaturel. Le mysticisme profond du Dante, qui, tantôt s'élève

dans les hautes régions et tantôt se perd dans les abîmes, surpassait les moyens poétiques d'un slave...

Kochanowski avait beaucoup plus de penchant pour les anciens. La forme ancienne qui a tant de rapports avec celle des Slaves, la forme latine, surtout celle de Virgile et d'Horace enchantaient nos poètes. Ils ont vu d'un coup le parti qu'ils pouvaient en tirer pour enrichir leurs langues nationales. Kochanowski n'apporta d'Italie que les souvenirs classiques. Il voulut visiter Ronsard et les poètes de sa pléïade, Baïf, Jodelle, du Bellay, qui commençaient la grande réforme. [1]

Kochanowski fit la connaissance de Ronsard ; il se félicita d'avoir vu et approché cet homme : il n'en fit cependant jamais beaucoup d'éloges. Il est glorieux pour Kochanowski de n'avoir pas subi l'influence de ce poète. Dans les ouvrages nombreux du poète polonais, on ne trouve pas un seul exemple de *concetti*, une seule métaphore louche, une seule figure hasardée, une seule exagération de mauvais goût. C'est le seul poète d'alors qui soit aussi parfait, quoique d'une manière négative ; c'est le poète classique le moins moderne, le plus latin.

De retour dans son pays, il voulut être populaire; comme les poètes italiens, comme les poètes fran-

(1) Voir plus loin Ronsard, p.

çais, il essaya de composer dans la langue nationale et entreprit un ouvrage auquel il consacra la plus grande partie de sa vie, la traduction des *Psaumes de David*... Cet ouvrage lui assure l'immortalité et durera aussi longtemps que la langue polonaise conservera son indépendance parmi les dialectes slaves... Pour exécuter une telle traduction, qui a toute la valeur d'un ouvrage original, il faut ce génie poétique et un peuple religieux ; il faut encore cette chaleur du moment, qui animait alors les populations préoccupées de discussions religieuses. Tous les partis faisaient appel à la Bible. On sait quel rôle jouait alors l'Ancien Testament en Allemagne, et plus encore en Angleterre ; on y cherchait des sentences, des maximes que l'on transportait dans le monde ordinaire de la vie journalière. La Bible avait une existence réelle dans les populations ; et ce feu, allumé par les luttes religieuses, enflammait aussi le poète et l'élevait jusqu'à l'inspiration qui dicta les Psaumes. Aucune langue moderne ne possède une traduction semblable.

Les Allemands travaillaient sous l'inspiration de l'exclusif esprit de secte ; ils s'attachaient à ce qui était en rapport avec les discussions du moment, ils en faisaient le texte de leurs mélodies. Aucune traduction allemande complète n'a été reconnue comme classique...

... Kochanowski est inspiré, il est noble, il est clair et limpide dans son style ; sa marche poétique est pleine de franchise ; son geste libre et fier est empreint d'une espèce d'ancienneté, de majesté sacerdotale...

Comparons la pauvreté des éléments de la poétique slave avec les immenses richesses gaspillées par Ronsard et sa céleste pléïade...

Kochanowski travaillait pour ceux qui représentent toujours le peuple, c'est-à-dire pour le public, pour la classe qui dirige la nation ; il devait donc prendre la forme de cette chanson populaire et l'élever à la dignité classique ; il devait la faire assez belle pour qu'elle pût être goûtée par les savants de ce temps.

Dans les poésies latines, il ne trouvait que l'épopée et la poésie lyrique. Vous vous rappelez que je vous ai déjà indiqué les causes qui empêchaient la création d'un poème épique en Pologne ; c'est que l'histoire de ce pays manquait d'une idée unitaire et universelle. Le drame était également difficile, la littérature nationale n'en avait aucun modèle, et les mystères, tels qu'on les représentait alors en Pologne, offraient un cadre trop pauvre pour ceux qui connaissaient la littérature ancienne.

Kochanowski, qui précéda Shakespeare, Calderon et Cervantès, dut essayer du drame grec et en

imiter les auteurs. Il produisit un drame très remarquable ; mais c'est surtout la poésie lyrique qu'il cultivait ; il voulait perfectionner la poésie slave sur le modèle d'Horace et de Catulle...

La plus intéressante de ses compositions, comme poésie originale, est sans contredit, la collection de ses élégies, composées à l'occasion de la mort de son enfant. On ne trouve rien de comparable dans la littérature d'aucun pays. Il a toute la simplicité, toute la tendresse d'un poète serbe ; mais il y joint un sentiment beaucoup plus fort et beaucoup plus profond...

IIe *élégie*. « Si je devais jamais faire de ma plume un joujou d'enfant, et composer de petits vers pour les amuser ; plût au ciel, que j'eusse à passer mes nuits près d'un berceau et mes années à composer, pour les nourrices, des chansonnettes qui caressent les enfants, les amusent et les intéressent ! plutôt que de veiller dans la solitude et de chanter une plaintive élégie près du tombeau de ma pauvre enfant. »

VIe *elégie*. « O ma délicieuse musicienne domestique ! Sapho slave, gloire future de notre poésie ! tu devais hériter de cette petite terre, de cette maisonnette et du théorbe de ton père. Tu passais ta vie à composer des chansons nouvelles; tu passais tes jours à chanter, comme le rossignol y passe les nuits du printemps ; mais la mort t'a

fait fuir de nos bosquets, ô mon pauvre oiseau ! Trop tôt tu as cessé tes chants, et ce que j'en entendis me fera pleurer toute ma vie. En mourant tu chantais encore : « O ma mère, disais-tu, « tu ne me verras plus à table à côté de toi ; voici « que je pars de la maison : pour la première fois, « seule que je m'en vais d'ici. »

La dernière élégie est une de ses plus belles. Le poète y raconte une vision. Après avoir pleuré longtemps, il s'endort ; il voit en songe sa mère.

« Le sommeil tarditif est enfin venu fermer mes yeux rouges de larmes. Alors ma mère m'apparut en rêve ; elle portait dans ses bras ma petite fille, ma petite fille telle qu'elle venait jadis le matin près de moi pour faire sa prière, elle avait figure rose et cheveux bouclés, elle était vêtue d'une chemise blanche. Elle souriait ; je la regardais en silence ; alors, ma mère me dit : Jean, souffres-tu toujours ainsi? Ta douleur me fait venir ici d'une contrée bien éloignée. Oh ! pourquoi pleures tu ? ton enfant n'est-elle pas pleine de vie et de bonheur ? Elle t'apparaît ici sous cette forme terrestre ; mais dans la région des esprits elle brille comme une petite étoile du matin. »

... A la fin des élégies est un quatrain, unique et modeste souvenir qu'il consacre à son autre enfant mort plus tard. Il n'avait plus la force de le pleurer:

« Et toi, ma petite Anne ! tu as suivi ta petite

sœur ; pour laisser ton père solitaire sur cette terre et pour que son regard, dirigé vers l'éternité, ne soit plus distrait. »

Comme poète vraiment polonais, il est patriote, ce qui le distingue de tous les poètes slaves et de tous les poètes ses contemporains ; il a toujours en vue sa patrie ; c'est à cet être idéal et collectif qu'il adresse ses leçons et remontrances. Sa satire n'a pas le ton léger d'Horace ; elle n'a pas la forme classique ; c'est plutôt un petit drame qui pourrait être représenté comme un mime.

Nous y voyons un Satyre, une divinité agreste assez peu originale et par trop classique. Ce Satyre arrive à la cour du roi Auguste et donne aux Polonais toutes sortes d'avis utiles. Il parle politique, économie et morale. Il s'emporte s rtout contre trois défauts principaux qui, selon lui, doivent amener un jour de grands malheurs : d'abord, le désir d'imiter les étrangers, puis la légèreté extrême à juger des plus hautes questions religieuses et politiques, et enfin l'impulsion industrielle qu'on cherchait à donner alors à la Pologne... Il démontre que l'économie, telle qu'on l'enseignait, le désir extrême de la richesse nationale est diamétralement opposé aux principes de la grandeur polonaise...

Il ressemble beaucoup à Horace. Horace aussi empruntait aux Grecs la plupart de ses motifs

lyriques, tout en restant fidèle à l'esprit latin et à la tradition de la parole nationale.

... Il n'a pas la richesse du rythme du poète latin ; il n'a pas cette musique et ce nombre poétiques que les contemporains d'Horace admiraient tant et qui semblent résonner encore dans ses phrases ; il n'a pas toujours ce fini dans les détails et cette perfection dans l'ensemble qui font que chaque pièce d'Horace forme un tout organique.

S'il y a une voix qu'on appelle *de poitrine* et une autre *de tête*, on pourrait dire la même chose de l'enthousiasme. Il y a un certain enthousiasme de tête, une certaine inspiration particulière à Horace. C'est une petite lumière qui ne s'échappe pas en flamme, mais qui éclaire également chacune de ses compositions. Kochanowski, au contraire, parle du fond de son cœur ; il fait souvent éclater la chaleur vraiment poétique, mais cette chaleur est inégale dans son intensité et n'anime pas au même degré tous ses ouvrages...

XXIV

L'IDYLLE : SYMONOWICZ (1)

Symonowicz, abandonnant les traces de Kochanowski, composa, le premier, des idylles. Ce genre est tombé maintenant en discrédit; on ne comprend plus la possibilité de faire parler de nos jours des bergers et des bergères...

... Virgile, comme on sait, n'osait pas introduire dans ses bucoliques les bergers latins ; il imitait les Grecs. Les Espagnols, et même les auteurs du midi de la France, pour rajeunir un peu ce genre, ont imaginé de donner aux bergers des sentiments chevaleresques, et ces bergers raisonnent comme des chevaliers d'une cour d'amour. En France, Fontenelle, le froid philosophe, composa des idylles philosophiques que personne ne lit plus. Robespierre lui-même en fit quelques-unes.

Les auteurs allemands, pour ne pas sortir de l'idéal, se renfermèrent dans l'âge d'or. Le célèbre Gessner crée des êtres, des bergers qui n'ont qu'une existence fictive. Ses bergers allemands

(1) II, p. 229-231.

parlent avec des nymphes, avec des dryades, avec des faunes. Ces études, dessinées quelquefois avec beaucoup d'habileté, d'après les modèles grecs, sont maintenant peu lues et peu goûtées.

Symonovicz a créé un genre particulier, qui n'est pas celui de Virgile, ni des poètes espagnols, ni de ceux du midi de la France. D'abord, il imite plutôt Théocrite, suit fidèlement ses traces ; mais peu à peu il parvient à créer un genre original, et finit par composer des idylles nationales pleines de vérité et de grâce. Après Théocrite, il est le plus grand poète d'idylles connu. Il surpasse de beaucoup Virgile, est plus dramatique que lui. Virgile ne savait pas convenablement faire parler, dans l'idylle, ses personnages. Symonovicz comprend mieux que Virgile le dessin et le paysage ; il a aussi un sentiment plus profond de la nature. On peut diviser toutes ses idylles en trois genres. Dans les premières, il met à contribution les auteurs grecs, Théocrite, Moschus et Bion.

Il emprunte aux Grecs de petits tableaux, de petites chansons ; mais il leur donne une couleur nationale ; il sentait bien que pour créer une idylle originale, il fallait la rapprocher, autant que possible, de la chanson nationale. Il modifia le style de cette chanson : au lieu de la faire tout à fait lyrique, il lui donna une forme dramatique...

XXV

LE CHEVALIER PASEK (1)

Les mémoires du chevalier Pasek sont intéressants comme monument historique et comme œuvre d'art. On peut les regarder comme un document précieux pour l'histoire militaire du temps, et comme les mémoires secrets d'un souverain, parce que le chevalier Pasek est un de ces milliers de souverains qu'avait alors la Pologne...

Nous trouvons dans son ouvrage la formule des vertus du gentilhomme d'alors. Un bon gentilhomme, dit-il, doit posséder quatre vertus cardinales ; il doit toujours être prêt : premièrement, à se battre pour ses amis ; secondement, à payer leurs dettes ; troisièmement, à faire des voyages dans leur intérêt ; quatrièmement, à les servir par ses conseils. Notre héros possédait toutes ces qualités.

(1) II, p. 319-331. Ses mémoires qui vont de 1655 à 1688, ont été traduits en partie par Madame Olympe Chodzko dans le tome II de la *Pologne historique et monumentale*, Paris, 1839 1841.

Il naquit dans une famille noble, peu riche ; il servit sous le célèbre Etienne Czarniecki et il assista à toutes les grandes batailles contre les Russes, les Suédois et les Prussiens, en Ukraine, en Pologne et en Danemark.

... En décrivant les batailles, il prend ce ton de gaieté, de bonne humeur, que les Anglais appellent *humour*, et qui est le ton de la conversation des gentilshommes polonais. Cependant il existait à côté de cette gaieté universelle et de ces mœurs faciles, des caractères sombres et farouches. A côté des demeures des gentilshommes, il y avait aussi des châteaux habités par des personnages qui ressemblaient aux *Lara* de lord Byron. Nos gentilshommes ne comprenaient rien à ces caractères dépeints par la poésie moderne. S'il s'en présentait quelquefois, ils les laissaient passer devant eux comme les ombres d'une lanterne magique, sans qu'ils en pussent saisir la signification. Pasek décrit un de ces maniaques farouches qu'il avait rencontré, étant en garnison dans un village...

... Passek eut plusieurs fois des duels. Il en décrit au moins trente. On se battait pour l'honneur du roi, pour l'honneur de son parti politique, pour l'honneur de sa famille et de ses amis. Tous les bals, toutes les réunions finissaient par des duels. On se battait toujours au sabre. Notre Pasek

luttait quelquefois contre trois ou quatre personnes successivement ; il lui arrivait de fendre la tête à l'un, puis il lui fallait couper la main au frère de celui qu'il venait de terrasser, et il était encore obligé de continuer le combat avec quelque autre de ses parents. Au nombre de ses duels, on peut deviner le nombre de ses blessures et contusions qu'il n'a garde d'avouer dans ses mémoires. Quelquefois il fallait combattre pour obtenir le droit de cité dans un palatinat voisin. Il raconte qu'un seigneur ne pouvait entendre parler de lui, ni le souffrir dans son palatinat : « mais ayant percé quelques pourpoints, dit-il, je réussis à former avec ce gentilhomme les liens d'une véritable fraternité. »

Une telle vie explique ces combats incroyables que la cavalerie polonaise, composée de gens comme Pasek, put soutenir contre les armées russes et l'infanterie suédoise, qu'elle mettait toujours en déroute. Vous voyez aussi combien il était difficile de gouverner une république composée des gens de cette trempe...

Il a deviné, pour ainsi dire, le genre du roman historique. Les écrivains militaires de mémoires français s'occupent trop des généralités, jugent les plans des chefs, apprécient les résultats des campagnes sans entrer dans les détails. On ne trouve que dans les romanciers de l'école histo-

rique, dans Walter-Scott, par exemple, ces petits détails intéressants de la vie du soldat, ces observations sur les manœuvres des régiments, ces engagements particuliers, ces hauts faits de héros obscurs, mais je ne connais pas, sous ce rapport, de mémoires comparables à ceux du chevalier Pasek. Aussi ont-ils tout l'intérêt d'un roman historique.

Dans les temps de trèves ou d'armistices, Pasek revenait à la campagne et continuait ses mémoires, en racontant ses procès, ses chasses, ses fêtes de famille. Il aimait la nature ; il avait pour les animaux les sympathies slaves, et décrivait leurs mœurs et habitudes. Sa maison ressemblait à une ménagerie...

... Ce gentilhomme ne prévoyait pas qu'il serait un jour rangé parmi les écrivains classiques de la Pologne. Son style est classique. Il a toute la facilité, la grâce et la légèreté de la prose des mémoires français, et il est éminemment slave. On n'y trouve aucune tournure étrangère. Il écrit comme s'il parlait, avec le bout de sa langue, pour ainsi dire. Il jette les phrases sans s'embarrasser de ce qu'elles deviennent. Il n'épuise jamais son sujet. Quelquefois, au milieu la description d'une bataille, il se rappelle, à propos d'un camarade qu'il rencontre, et il raconte gravement des procès ou des querelles qu'il eut avec lui. Il

représente, pour ainsi dire, la partie bourgeoise de la Pologne de ce temps.

XXVI

L'INFLUENCE FRANÇAISE AU XVI[e] SIÈCLE (1)

La littérature écrite, dès cette époque, subit l'influence du siècle de Louis XIV. Nulle part, peut-être, cette influence n'a été aussi forte qu'en Pologne. Le roi, la reine lisaient, parlaient le français ; on admirait la littérature française, qui excitait alors en Europe un enthousiasme universel. Un seigneur polonais, Morsztyn, contemporain de Corneille, et qui l'a connu probablement, puisqu'il habita Paris longtemps, traduisit, publia et fit représenter sur le théâtre, dans l'année 1650, *le Cid*, qui avait paru en 1636 à Paris. C'est la première traduction en langue étrangère d'une tragédie française. Cette traduction peut être regardée comme classique ; elle prouve que la langue polonaise possédait tous les éléments de perfectionnement, et qu'elle pouvait, même alors,

(1) II, p. 335-337.

prendre facilement l'allure et le ton du siècle de Louis XIV...

... Une citation montre à quel point cette influence dominait la cour et la ville de Varsovie : « Les Français, à cette époque, avaient envahi la cour et la ville ; un Français regardait Varsovie comme un chez-soi. Ils étaient comblés de places et d'honneurs. Les antichambres du roi étaient encombrées de Polonais, tandis que les Français entraient à toute heure ; il était rare de rencontrer une tête rasée dans le cabinet du roi, mais on y voyait en revanche d'immenses perruques qui interceptaient la lumière du jour. »

XXVII

LA CONFÉDÉRATION DE BAR [1]

... L'idée morale des Confédérés a été formulée le mieux dans la proclamation du célèbre évêque Soltyk. Il est remarquable que toutes les fois que la masse du peuple polonais se souleva, le drapeau national fut toujours porté par la main d'un reli-

(1) III, p. 71-102

gieux. Successeur de saint Adalbert, de saint Stanislas et de Kordecki, l'évêque Soltyk, plein de la même idée et animé des mêmes sentiments, vint protester contre les évêques de l'Europe, et mettre en avant une idée essentiellement polonaise.

Voici les termes de sa proclamation :

« La plupart des Etats ont été perdus par ces citoyens équivoques qui veulent s'accommoder aux temps ; qui, dans les affaires publiques, au lieu de considérer ce que le devoir exige d'eux, cherchent à tirer, des plus fâcheuses circonstances, le meilleur parti, ou du moins, le moins mauvais possible, et n'opposent par là aux événements que les ressources de leur esprit, de leur sagacité et de la faible prévoyance humaine, et non l'inflexible roideur, la fermété inébranlable du devoir. Nous ne verrons la Pologne concevoir quelques espérances de salut que quand le plus grand nombre de Polonais cessera de calculer ce qu'il peut, pour considérer uniquement ce qu'il doit. Les règles éternelles sont au-dessus des plus sublimes efforts du génie et du talent. »

... L'idée de l'évêque Soltyk s'incarna dans un prêtre, dans le *Père Marc*, moine carme, qui, au nom de la religion, des idées et des sentiments polonais, osa lever l'étendard polonais contre toute l'Europe...

... Ici l'histoire ressemble à un roman ; tous les

héros de la Confédération ont un caractère romanesque : ils rappellent les héros de l'*Iliade* et les chevaliers du moyen-âge. Rulhières, à chaque moment, s'étonne de rencontrer dans le xviiie siècle des caractères si vigoureux et si naïfs.

On connaît l'histoire de Beniowski, ses mémoires ont été publiés en français. Ce confédéré, fait prisonnier par les Russes, fut relégué dans le Kamtchatka, dans une ville de l'extrême frontière orientale de la Sibérie. Là, il forme une conspiration, attaque la garnison, fait prisonnier le commandant, prend la ville, et oblige les pauvres Kamtchadales à jurer fidélité à la Confédération de Bar, dont ils ignoraient autant l'existence que celle de la Pologne. Forcé de fuir après une résistance de quelques mois, il traverse les mers du Japon, aborde les colonies françaises, et de là se rend en France ; il apporte les archives du Kamtchatka à Paris ; il donne à la Cour de France des nouvelles de la Confédération de Bar, et il réclame pour elle des secours. Ainsi, à Paris on recevait par le Kamtchatka et les mers du Japon des nouvelles des événements qui se passaient en Pologne...

La Confédération ne levait pas seulement sa bannière contre une armée autrichienne, prussienne ou russe ; elle proclamait des principes incompatibles avec l'existence de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche...

... Les monarques se réunirent pour écraser cette opposition. C'est le prélude de ce qu'on verra plus tard à Coblentz ; les puissances de l'Europe se réuniront tout d'un coup et, sans raisons diplomatiques, feront la guerre à la Révolution française, pour tuer une idée.

Sous ce rapport, la Confédération de Bar doit occuper une grande place dans l'histoire. Pour les Slaves, elle a encore une signification profonde. Nous voyons une association armée, oublier, pour ainsi dire, toute l'histoire de son pays, se délier de tout précédent, se dégager des anciens préjugés de partis et de provinces, élaborer un esprit nouveau.

Il y a trois caractères provinciaux dans la Confédération. Les confédérés du midi de la Pologne sont les plus aventureux : il y a du cosaque dans tous leurs chefs de partis. Les confédérés de la Lithuanie observent strictement la légalité, et procèdent toujours avec ordre et avec persévérance. Les confédérés de la Pologne proprement dite préludent déjà à la Révolution française : c'est l'esprit slave sous l'influence française. On y conspire, on s'y préoccupe plutôt des moyens que du but ; on y forme des projets de massacres, d'enlèvements ; des plans de violence et de terrorisme.

Mais au milieu de ces esprits divers, c'est le

vieil esprit polonais qui prévaut : l'idée de générosité et de dévouement. Elle repousse tout calcul et ne tient aucun compte des difficultés. Cette idée, abandonnée d'abord par la royauté, puis par la haute seigneurie, est maintenant relevée par la petite noblesse, non seulement en Pologne, mais encore en Ukraine et en Lithuanie ; elle devient l'idée nationale ; elle s'étend sur toute la surface du pays...

... Je vous ai dit, déjà, que les premiers sons lyriques qui retentiraient dans les pays slaves, devraient, nécessairement faire une époque littéraire. Or, c'est pendant la Confédération de Bar que, pour la première fois, les prêtres et les guerriers firent entendre ces tons lyriques ; réussirent à saisir ce qu'on appelle les motifs, ce qui met l'âme en mouvement; ils donnèrent le diapason d'après lequel la poésie lyrique devait désormais accorder ses notes C'est un événement immense : il y eut des siècles littéraires, où l'on n'entendit pas une seule fois retentir les motifs réellement lyriques.

J'ai dit que le talent de créer des motifs de musique n'existe, dans les pays slaves, que parmi les paysans ; il en est de même pour les motifs lyriques. Ne nous étonnons donc pas que le premier poète de cette époque fût un paysan. Le chant qu'on lui attribue est une prophétie.

Son nom de Wernyhora, fort connu dans les anciens contes populaires, n'est probablement que son surnom de guerre. On ne connaît que peu de détails sur sa vie. Il courut, dit-on, de grands dangers pendant les carnages qui ensanglantèrent l'Ukraine, trouva asile dans une île déserte du Borysthène, et y vécut solitaire. Il ne savait ni lire ni écrire.

La prophétie de Wernyhora, écrite, à ce qu'on dit, sous sa dictée, est universellement connue en Pologne. Les critiques en ont contesté l'authenticité. Cette prophétie n'est pas, à proprement parler, une œuvre poétique. C'est le premier élan de l'esprit national vers les régions de la haute poésie, une aspiration religieuse. Le nom de Wernyhora ne figure pas parmi ceux des poètes littéraires ; pendant longtemps il n'a été connu que du peuple ; encore ne le prononçait-on que rarement. Dans des moments de danger et de terreur, à l'approche d'une guerre ou d'une peste, le peuple consultait la prophétie de Wernyhora, comme des pages sibyllines. Les littérateurs finirent par le citer, en y attachant une sorte de croyance artistique.

Wernyhora est suivi de près par le Père Marc Ce dernier n'a composé qu'une seule pièce dont l'authenticité est certaine, pour quiconque connaît la forme et le style de cette époque. Ce n'est plus

la forme scolastique, ce n'est plus la forme de J.-B. Rousseau, de Naruszewicz ou de tout autre poète contemporain ; ce n'est pas une épitre, c'est une prophétie écrite en vers (le mot vers a ici la signification du mot *carmen* des Latins) ; le style en est grave et simple. Le Père Marc n'avait pas appris la versification dans les livres.

Cette prophétie n'a aucun rapport avec les intérêts et les passions des partis qui agitaient alors la Pologne. Le Père Marc s'élève en esprit jusqu'à la hauteur du fameux Pierre Skarga, et de cette élévation il plonge sa vue dans l'avenir...

« Ton sceptre, ô Pologne ! ne poussera pas de fleurs (allusion au sceptre, à la verge d'Aaron) tant que tu ne t'en serviras pas comme d'une lance (en polonais, sceptre agressif) ; mais du moment où tu agiras avec, tu feras trembler l'hérésie, le schisme et le paganisme. »

« Alors, dit-il, le pélerin accomplira son grand vœu auprès d'un tombeau ; alors le grand chasseur laissera échapper, pour toujours sa proie ; alors l'esclave deviendra libre sans payer sa rançon ; le coq [1] changera de peau comme un serpent ; les siècles recommenceront leur course vers l'éternité. Mais, ô Pologne, tu dois d'abord tomber en poussière ! comme l'oiseau du soleil, tu renaîtras

(1) La France.

de tes cendres! et ton esprit deviendra la lumière, l'ornement de l'Europe. »

Les idées qui assignent à la Pologne une mission européenne se trouvent chez le Père Marc.

Vous connaissez les éloquentes et terribles prophéties de Skarga. Skarga est un prophète de l'Ancien Testament; il voit tout sous les formes juives; la Pologne, comne un tribu d'Israël, devra un jour tomber dans la captivité de Babylone; puis viendront le retour de la captivité et le rétablissement du temple! Le Père Marc élève cette idée à une hauteur inconnue à Skarga; il la symbolyse d'après les croyances des chrétiens. La Pologne lui apparaît comme un être vivant, qui doit mourir, tomber en poussière et ressusciter. Il ne prédit pas le rétablissement du peuple captif dans ses anciens droits; ses prophéties, imprégnées de l'idée chrétienne, annoncent, comme je viens de le dire, une transfiguration.

Ce peu de vers contient en germe toute la nouvelle littérature polonaise[1]. Cette pièce passa inaperçue au-dessus de la littérature du temps de Stanislas-Auguste; elle tomba au milieu des légions polonaises. Là, pour la première fois, on trouve quelques accents qui rappellent ceux du Père Marc.

(1) Cf. Sarrazin: *Les grands poètes romantiques de la Pologne.*

Ainsi une chanson des confédérés commence de cette manière :

« Je reçus un ordre exprès de Dieu de combattre; je suis descendu du grade que j'avais dans mon pays, pour avoir de l'avancement dans le ciel ; la gloire est mon armure ; je marche toujours, et même si je tombe mort, je continue la marche, parce qu'à travers la mort je cherche le repos pour mon âme. Le sang même que nous perdrons restaurera les forces de la patrie : ce sang s'unira à celui de Notre-Sauveur. »

Ce premier souffle de la poésie lyrique parcourt le pays, mais, longtemps encore, il ne trouvera pas sa forme, parce que les formes de la chanson populaire étaient trop simples, et n'avaient pas la gravité nécessaire pour ce genre de poésie. Aussi cette belle chanson a-t-elle été composée sur une mélodie de cantiques d'église. Ainsi la poésie lyrique se rattache encore par la forme même à la poésie religieuse...

. . La figure du Père Marc, de ce poète prophète, caractérise le temps : le Père Marc, calomnié par ses contemporains, est devenu maintenant le héros favori de tous les écrivains de notre pays. Il n'y a pas de roman, de poésie, où l'on ne parle de lui ; on cite ses paroles ; on l'introduit sur la scène comme homme d'action, comme prédicateur. Il a été mis de mille manières sous les yeux de la nation...

... Schlegel conjurait les Allemands de ne pas se mêler d'écrire des contes populaires, « attendu, leur disait il, que cette toile d'araignée disparaîtrait sous vos mains grossières. » De nos temps, plus d'une main sacrilège osa toucher à l'auréole qui entoure la tête vénérable du Père Marc. Il y a eu des écrivains qui, tournant en ridicule l'idée généreuse dont cet homme a été l'apôtre et le martyr, ont consacré pourtant des poèmes à son éloge. Cette manière moderne de louer est plus perfide que le blâme des contemporains. Les écrivains de cette espèce devraient être rangés parmi les Pharisiens, qui érigeaient aux prophètes morts des tombeaux et les ornaient, tout en continuant de lapider les prophètes vivants.

XXVIII

KRASICKI (1)

Le comte Krasicki était prêtre. En Pologne, comme en France, on se faisait alors prêtre pour

(1) III, p. 106-108.

avoir une carrière ouverte aux honneurs. Il ne prenait pas au sérieux son caractère sacerdotal ; il avoue même qu'il allait quelquefois chanter avec les chanoines pour avoir ses jetons de présence, qui valaient quelques milliers de francs. Ce seigneur, après avoir voyagé à l'étranger, revint à Varsovie, où il étonna tout le monde par son esprit, et devint le favori de tous les salons ; ses biographes disent naïvement que le roi, ayant reconnu en lui ses grandes qualités d'homme d'esprit, lui confia l'évêché de Warmie, le siège du grand Hosius. Comme littérateur, abstraction faite de ses titres et de ses dignités, il occupe un haut rang dans la littérature slave : c'est, parmi les Slaves, le plus grand homme d'esprit. S'il n'est pas riche d'invention dans ses poëmes comiques, il a du moins une forme et une allure originale. Dans son style, on entend un gazouillement, un ramage, des chansons slaves, notées avec toute la précision de la prose française.

Au temps où il composa, selon la mode d'alors, des poëmes comiques sur les moines, il vivait au château de Sans-Souci, en compagnie de Voltaire. Il s'y inspiraît des principes du philosophe français. Krasicki, heureusement pour lui, n'était pas si sérieusement méchant que Voltaire. Petit-Russien de naissance, il avait la verve d'un Cosaque de la Petite-Russie ; il y avait en lui

quelque chose de méridional et d'italien : c'était un Petit-Russien italianisé.

Un physiologiste français, pour expliquer la différence des caractères, a divisé les hommes eu crâniens, abdoméniens et poitrinaires, selon le développement de ces divers organes. On peut dire que Krasicki était le type parfait d'un écrivain abdoménien. Sa gaieté prenait son origine dans la bonne disposition de son abdomen ; il était doué d'une gaieté folle, d'un rire inextinguible ; plus gai que Boileau, presque aussi spirituel que Voltaire. Ont eût pu lui demander, avec un critique polonais, si c'était le rôle d'un archevêque de se moquer de ses subordonnés les moines et les prêtres; au lieu de les corriger et de les instruire ; s'il était permis à un père de se moquer de ses enfants. Mais c'était la mode et le goût de l'époque.

Krasicki est célèbre comme auteur de satires. Ses imitateurs, plus méchants que lui, n'ont pas sa gaieté, non plus que la grâce dee écrivains français. Toutes les fois que les Slaves veulent être méchants, ils deviennent maladroits et gauches.

XXIX

TREMBECKI (1)

Il y eut des écrivains qui parvinrent à se dénationaliser complètement à force de singer les étrangers, surtout ceux de la race celtique.

Un de ces hommes monstrueux, et qui occupe cependant une des plus hautes places parmi les poëtes polonais, est Sanislas Trembecki, l'écrivain le plus fini, le plus achevé qu'il y eût jamais parmi les Slaves, le moins polonais et en même temps le moins slave.

On sait peu de choses sur la vie de Trembecki. Il fut élevé dans une famille de riches Polonais, voyagea, habita longtemps Paris, où il se fit remarquer parmi la noblesse élégante de ce pays. De retour en Pologne, il s'attacha à la personne de Stanislas-Auguste.

Cet homme, d'une force prodigieuse d'esprit, d'une facilité étonnante pour s'approprier tous les genres connus, connaissait la littérature latine dans la perfection. Il écrivait bien le français, et il

(1) III, p. 110-111. Voir aussi p. 149.

possédait à fond la littérature slave. Comme poëte, dans la vie, dans le monde, il ne voyait autre chose que des sujets de poëmes. On peut dire qu'il n'a envisagé le monde que comme matière à poëmes. Il admirait beaucoup d'hommes et beaucoup de choses, et n'aima rien.

Il était admirateur de la cour de Louis XV, de la France, de la noblesse de France, de la manière dont on vivait à Paris, et de l'esprlt révolutionnaire qui devait changer tout cela, Il était admirateur passionné de Voltaire et des jésuites ; il a écrit une élégie touchante sur la chute de cet ordre. Il admirait la vieille constitution de Pologne, de même que les projets des réformateurs. Il admirait son roi, dans la personne de qui il croyait voir l'empereur Auguste. Son rêve favori était toujours de trouver quelque Auguste, et de vivre auprès de lui en Horace ou en Virgile. Mais, par-dessus tout, il admirait l'impératrice Catherine. Il était enchanté de retrouver à sa cour l'élégance, la richesse, la puissance, tout ce que possédait Versailles, et en même temps tout ce que pouvaient lui offrir les pays slaves, de poétique, d'original, de fort et même de sauvage. Quelques écrivains ont dit que Trembecki devait compter parmi les écrivains nationaux russes ; en effet il les surpasse tous en esprit et en grâce, lorsqu'il flatte l'impératrice Catherine.

Cet homme bizarre étonne le lecteur, mais il ne l'élève pas ; il le laisse froid.

XXX

L'UNIVERSITÉ POLONAISE AU XVIIIe SIÈCLE (1)

La chute des jésuites coïncide avec le premier démembrement de la Pologne. Les grandes richesses de cet ordre servirent à fonder des écoles dans toute la république. L'*Université*, cette création que l'on admire en France, où elle existe unique dans son genre, ce gouvernement des écoles, fut alors fondé en Pologne (1773). La commission chargée d'organiser l'enseignement publia un statut basé sur des idées très libérales. Dans toute la république, s'ouvrirent des écoles, des collèges, des académies pour toutes les classes ; on donnait l'instruction partout et gratuitement. On accorda de grands privilèges à la jeunesse des écoles ; enfin on chercha tous les moyens de l'encourager.

Mais tout cet édifice universitaire ne reposait

(1) III, p. 112-114.

sur aucune base morale, sur aucun dogme commun. On faisait venir de l'étranger des livres qui devaient servir de guides à la jeunesse. Ces livres, composés par des philosophes encyclopédistes, formaient un singulier contraste avec l'enseignement religieux, que l'on continuait à confier au clergé. Les systèmes de la logique et des sciences exactes qu'on enseignait dans ces écoles étaient conçus sous le point de vue matérialiste ; l'histoire universelle, composée par des républicains, n'était qu'un extrait des livres anciens, un abrégé des historiens étrangers, entremêlé des maximes républicaines qui ne respiraient que la haine de la royauté et de tout pouvoir ; et, à côté de tout cela, on enseignait et on proclamait hautement que le pouvoir royal héréditaire était le seul salut de la république.

Pendant vingt ans, on élevait ainsi une jeunesse qui, plus tard, devait nécessairement arriver dans le monde avec des idées confuses, et qui cependant était destinée à s'emparer du gouvernement et à commencer la réorganisation de la Pologne. C'est de cette jeunesse que se composait en majorité l'assemblée connue sous le nom de la *grande diète.*

On ne parlait à Varsovie que de grands seigneurs qui auraient apporté de leurs voyages des secrets scientifiques propres à sauver les restes de la

Pologne. Ces seigneurs arrivaient avec des ballots de livres de Mably, de Rousseau, de Montesquieu; et ils disaient partout qu'il suffisait d'avoir étudié ces livres pour reconstruire la république ; que la constitution, une fois basée sur des idées profondes et vraies, deviendrait inébranlable et donnerait un jour aux Polonais les moyens de reconquérir la puissance politique et matérielle. Cette opinion s'infiltra peu à peu dans les esprits, et il se forma, vers la fin de cette époque, une croyance commune, que la Pologne ne devait plus s'occuper que de sa reconstruction intérienre ; qu'elle devait tout chercher en elle-même; qu'elle devait creuser dans sa pensée nationale. Les plus grands patriotes de tous les partis finirent par accepter ce plan. Le roi, les Czartoryski, les anciens débris de la Confédération de Bar, tout ce qu'il y avait d'instruit dans le pays, se réunirent dans le but de trouver, dans les idées, ce moyen de salut que l'on avait en vain cherché dans l'action.

XXXI

APRÈS LE DÉMEMBREMENT DU PAYS LA POÉSIE POLONAISE (1)

Le dernier chapitre de l'histoire littéraire de l'époque de Stanislas-Auguste est ce qu'il y a de plus tragique dans l'histoire slave. Tous ces écrivains, dont nous avons parlé, moururent dans le deuil et dans le désespoir : cortège funèbre qui suit la patrie dans le tombeau !

Le plus célèbre et le plus laborieux de tous, Naruszewicz, perdit tout-à-coup et la force et l'énergie, et même cette belle humeur par laquelle il s'était distingué dans la société de Varsovie. Il avait placé tout son espoir dans l'habileté et la sagesse du roi : le roi une fois détrôné, Naruszewicz se sentit frappé dans l'âme. Il quitta la capitale, partit pour son évêché ; et là, on le voyait passer des journées entières dans une immobilité complète. Il évitait même de parler de littérature, ne demandait aucune nouvelle de la politique du jour ; à peine osait-il chercher des consolations dans la religion, dont il avait depuis longtemps

(1) III, p. 148-149.

négligé les pratiques. Il mourut seul et presque oublié de tout le monde, de ses contemporains, de ses protecteurs et de ses amis.

Le poète Kniaznin, écrivain gràcieux, qui avait passé sa vie à la cour somptueuse des princes Czartoryski, au milieu des fêtes brillantes ; après avoir reçu la nouvelle de la bataille de Macieiowice, fut atteint d'aliénation mentale. Il traîna encore trente ans sa pénible existence.

Le plus fier de tous ces écrivains, le plus grand artiste, Trembecki ; cet homme, bien accueilli dans toutes les capitales de l'Europe, réputé à Paris pour ses duels nombreux qui lui avaient valu le titre de *tueur de marquis*, chambellan du roi, homme d'esprit, courtisan, joyeux compagnon ; lui aussi, vers la fin de sa vie, tomba dans une espèce d'idiotisme ; on le voyait parcourir les jardins du comte Potocki, les pieds nus, vêtu d'une simple casaque de paysan. Cependant il paraissait conserver quelque goût pour la poésie ; et, quand on récitait ses vers, il paraissait frappé de la beauté de ces poésies magnifiques, et demandait avec curiosité quel en était l'auteur.

Le poète comique Zablocki entra dans les ordres, et n'écrivit plus rien après la chute de la Pologne.

Niemcewicz, destiné à parcourir encore une longue et douloureuse carrière, gémissait alors dans les fers.

Ces hommes moururent tous victimes de leur amour pour la patrie...

La chute de Varsovie et les flammes de Praga illuminèrent tout d'un coup leur âme, mais en même temps bouleversèrent et obscurcirent pour toujours leur intelligence...

XXXII

UN BOURGEOIS POLONAIS : LE CORDONNIER KILINSKI (1)

C'est un bourgeois, c'est le premier bourgeois homme politique que nous rencontrons dans l'histoire de la Pologne.

Kilinski, cordonnier de Varsovie, à l'époque de la révolution de la Pologne, jouissait d'un grand crédit auprès des bourgeois, et exerçait une puissante influence sur les chefs d'ateliers et sur les ouvriers. L'opinion publique le regardait comme chef de la bourgeoisie ; on le connaissait patriote et dévoué. Cet homme simple, aimant la patrie, ne paraissait avoir aucune opinion politique, aucune théorie : ses contemporains lui repro-

(1) III, p. 154-156.

chaient même de n'avoir voulu entrer dans aucun des partis ; il ne défendait que l'honneur, la grandeur de sa patrie ; il avait un sentiment profond, quoique confus, de l'abaissement de la Pologne, et voulait se sacrifier pour la sauver.

Dans des mémoires qu'il écrivit dans sa vieillesse, on trouve des circonstances très intéressantes de sa vie, et surtout on y voit l'image fidèle de sa belle âme. Pendant les troubles de Varsovie on appela ce cordonnier devant le prince Repnin, ambassadeur russe et gouverneur de la ville. Le prince, devant qui tout le monde tremblait, fut très étonné de voir le cordonnier se présenter devant lui d'un air calme et fier ; croyant que Kilinski ignorait à qui il avait affaire, il lui demanda à plusieurs reprises s'il savait à qui il parlait ; enfin, entr'ouvrant son manteau, il montra au cordonnier ses nombreux cordons et crachats, en lui disant : « Regarde, bourgeois, et tremble ! — Monseigneur, répondit Kilinski, je vois chaque nuit dans le ciel des étoiles innombrables et je ne tremble pas. »

Kilinski se prépara à son entreprise revolutionnaire en homme religieux. Il commença, comme il le dit lui-même, par faire une confession générale, et communia en répandant beaucoup de larmes ; puis il prit congé de ses enfants et de sa femme, l'œil sec et le cœur ferme, et descendit

dans la rue. Dans la bataille il donna des preuves d'une grande valeur. Combattant sans haine ni désir de vengeance, il n'eût voulu que mettre ses ennemis hors de combat ; il eût voulu, comme il le dit lui-même, les effrayer pour les faire fuir, car il lui répugnait de leur faire du mal. De tous les écrivains de mémoires polonais, c'est le seul qui paraît regretter d'avoir tué des ennemis ; il évite même dans son récit d'employer ce mot *tuer*. Dans une attaque contre un corps de garde russe, un officier et quelques soldats russes furent tués; Kilinski dit qu'il fut dans la nécessité *d'apaiser* tel officier ; puis de *tranquilliser* tel cosaque, puis de *mettre en repos* un autre Cosaque.

Après le combat, le cordonnier fut nommé membre du gouvernement provisoire. Dans ce pays si aristocratique, Kilinski siégeait à côté des grands seigneurs sans jalouser leurs richesses et leurs honneurs. Il ne changea rien à ses manières, se conduisit envers eux comme par le passé, et fut estimé par ses collègues et par le peuple. Qu'avait-il besoin de montrer à ces seigneurs des formes fières, puisque dans son âme il se sentait leur égal ? C'est un des plus beaux caractères de la révolution de l'époque de Kosciuszko. Plus tard, il fut condamné aux fers, déporté et enfermé dans les prisons de Saint-Pétersbourg. Il dut sa délivrance à la générosité de l'empereur Paul.

C'est le seul écrivain polonais qui, dans ses mémoires, n'accuse personne de mauvaise volonté ni de trahison.

XXXII

LA TRAHISON EN POLOGNE ET EN FRANCE (1)

Depuis la Confédération de Bar jusqu'à notre époque, les Polonais expliquent presque toujours leurs défaites et leurs revers par la trahison. Le cri de *trahison*, poussé pour la première fois par les Pulawski, n'a cessé de retentir jusqu'à nos jours.

Il est digne de remarque qu'en Europe il n'y a que deux nations qui accusent souvent leurs chefs et leurs concitoyens de trahison : ce sont la France et la Pologne.

Comment expliquer ce fait ? Je crois qu'il provient de la grandeur des missions que ces deux nations, la France et la Pologne, ont reçues de la Providence.

Dans l'antiquité, l'idée que l'on attache main-

(1) III, p. 156-158.

tenant à la trahison n'existait pas. Chez les Romains, trahir, *tradere*, signifiait tout simplement abandonner un poste militaire ou ne pas faire son devoir dans une circonstance donnée. Mais le peuple romain ne comprenait pas qu'on pût le renier. La trahison, la grande trahison, a paru avec le Christianisme : Judas en est le premier type.

En effet, qu'est-ce que trahir? Trahir, c'est abandonner une idée difficile à réaliser, c'est déserter un devoir pénible pour des avantages palpables, visibles et faciles à saisir.

Les Anglais n'ont pas eu de traîtres nationaux; l'histoire russe moderne n'en compte pas un seul. Et en effet, quand on a un but très facile à apercevoir pour l'intelligence la plus vulgaire ; quand on dispose de moyens plus que suffisants pour atteindre ce but, on n'est pas tenté certainement de cesser ses efforts, quelque périlleux qu'ils soient : il suffit souvent d'une certaine chaleur de sang et de nerfs pour supporter les travaux et braver les dangers. Mais si, d'un côté, on vous présente une idée, chose immatérielle, un but que des âmes généreuses seules peuvent entrevoir dans l'avenir ; et si, d'un autre côté, pour vous retenir, on vous offre tous les avantages matériels; si, contre un avenir incertain, on vous montre un présent assuré, alors il y a tentation.

Dans les croisades, par exemple, où l'on entreprenait une guerre pour le *salut de l'âme*; où, tout en combattant l'ennemi, on mourait de fatigue et de faim, il y eut des chevaliers qui abandonnèrent leur camp; quelques uns se firent turcs; le moyen âge les stigmatisa des noms de félons et de traîtres.

La France a, plus d'une fois, combattu pour des intérêts élevés, pour ceux qui, dans le langage du siècle, passent pour ne pas être positifs.

La Pologne n'a cessé de combattre pour cette sorte d'intérêts; on peut même dire que son existence n'est qu'une lutte continuelle contre le présent, afin de conquérir l'avenir.

Il n'y a donc rien d'étonnant que des hommes vulgaires plus d'une fois abandonnèrent une telle cause. Il y a plus, une telle cause ne peut pas être utilement servie par des hommes qui comptent sur le présent, sur les calculs, sur la force des combinaisons humaines. Presque toujours ces hommes portèrent malheur à l'idée qu'ils étaient chargés de défendre.

Si j'ai touché cette question, c'est que, parmi les littératures slaves, celle des Polonais offre une catégorie d'écrivains littéraires connus sous le nom des *traîtres*: ce sont des écrivains qui, reniant la religion et le passé de leur pays, cherchent à défigurer l'histoire de la Pologne, flétrir

le caractère national, pour échapper à la persécution et mériter la grâce des oppresseurs.

Il est très probable que la Pologne est destinée même à produire un jour le type complet d'un traître politique, comme le Christianisme vit jadis sortir de son sein le type d'un renégat religieux.

XXXIV

FRANÇOIS KARPINSKI [1]

Karpinski diffère des poètes classiques du XVIe siècle tels qne Symonowicz et autres, en ce que ces derniers sont plutôt artistes que véritablement poètes. Sans nier ce qu'il y a d'original dans leurs compositions, on sent qu'ils écrivaient pour créer des ouvrages d'art, pour orner ce beau royaume au milieu duquel ils vivaient alors. Enfants d'un siècle grand et heureux, ils n'avaient en vue que de satisfaire leurs goûts personnels et de donner au public un amusement artistique. Karpinski, n'imitant aucun modèle, n'ayant en vue aucun système, chante avec le laisser-aller

(1) III, p. 160-162.

d'un oiseau. Au lieu de tirer sa scène de l'âge d'or, de ce cadre fantastique des poètes idylliques de l'antiquité et des Français modernes, il nous représente, tout bonnement, la vie champêtre telle qu'il la voyait autour de lui. On reconnaît très bien sous les noms classiques de ses personnages, les petits gentilshommes et les fermiers d'une campagne polonaise ; et c'est à la véracité de ses tableaux, dans lesquels la petite noblesse et les fermiers se reconnaissent, que Karpinski doit son immense popularité. Il vivait ignoré des littérateurs proprement dits, des poètes en renom, grands lecteurs et admirateurs des poésies françaises. Cette admiration générale n'était pas sans arriver jusqu'à lui : on le persécutait pour la partager; et on le força, pour ainsi dire, à traduire quelques poètes français, Delille par exemple.

Presque tous les ouvrages de Karpinski, excepté quelques pièces imitées ou traduites du français, ont le caractère élégiaque ; ils sont regardés à juste titre comme classiques. Il y a des chansons qui, par leur délicatesse de sentiment et leur perfection de forme, pourraient être comparées aux plus belles chansons de Goëthe.

« Déjà la lune se couche , les chiens du village s'endorment ; j'entends un claquement de mains dans la forêt. C'est lui ! oui, c'est lui ! il m'attend sous notre chêne favori ; je n'ai plus le temps

d'arranger ma chevelure, je la nouerai tout simplement et je la laisserai flottante, car je crains de tarder ; il m'attend depuis si longtemps ! je prendrai cette corbeille de framboises et cette guirlande de fleurs ; ces framboises, nous les mangerons ensemble ; cette couronne, j'en ornerai sa tête. »

... François Karpinski, seul des écrivains célèbres du siècle de Stanislas-Auguste, est resté fidèle à sa religion ; seul il a trouvé le ton du chant populaire dans la prière : ses chants ont mérité l'insigne honneur d'être acceptés par le peuple. Déjà de son vivant on chantait, dans toutes les églises du village, dans la Pologne catholique, ses prières simples et naïves...

XXXV

NIEMCEWICZ [1]

Niemcewicz n'a jamais été poète artiste ; il n'a jamais composé d'ouvrages pour amuser son public ; l'art n'a jamais été son idole ; il a été

(1) III, p. 178-182.

avant tout Polonais, et seulement Polonais ; il ne s'est servi de ses ouvrages que comme instruments pour combattre les ennemis de la Pologne. Si tout écrit calculé pour produire un effet du moment n'est qu'un *pamphlet*, on pourrait dire que presque tous les ouvrages de Niemcewicz, comme poésie et comme histoire, écrits sous l'inspiration du moment, n'ont été que des pamphlets ; que Niemcewicz n'a été qu'un pamphlétaire, mais le plus grand des pamphlétaires qui aient jamais existé, ayant toujours eu en vue le même intérêt, toujours animé du même amour pour son pays et de la même haine pour ses ennemis politiques, moraux et littéraires...

Si les animaux, dans les fables de Niemcewicz, parlent quelquefois un langage trop politique et trop littéraire, il faut savoir que l'ours de Niemcewicz n'est pas l'ours de La Fontaine. Chez Niemcewicz, l'ours est presque toujours un Russe ou le grand-duc Constantin ; un renard ou un corbeau, c'est tel ou tel censeur d'œuvres littéraires. Il met dans ses fables les anecdotes qui couraient alors la ville, il y représente le caractère et les habitudes des personnages qu'il a en vue. Tout le monde comprenait alors ces allusions ; maintenant ses fables ont beaucoup perdu de leur valeur. Mais chaque coup a porté, chaque ouvrage a produit son effet. La plupart de ces compositions

dureront autant que doit durer la lutte entre la Pologne et ses voisins politiques.

Comme historien, Niemcewicz change également à chaque moment de ton et d'allure. Il est rarement lui-même ; ce n'est que lorsqu'il raconte les triomphes des Polonais, et surtout les désastres de la Russie, qu'il se montre tel qu'il est. Avec quel amour, avec quel délice il décrit, par exemple, dans son histoire de Sigismond III, l'incendie de Moskou, les succès des Polonais ! Dans ces pages, il égale quelquefois le style de Tite-Live, parce qu'il entre alors dans tous les sentiments qui animaient l'historien romain. Il sent l'orgueil, la fierté, le mépris pour tout ce qui est étranger et ennemi. Mais lorsqu'il s'agit de parler des malheurs, des défaites de la Pologne, alors quelquefois il fausse l'histoire pour disculper ses compatriotes, pour défendre une cause malheureose.

Comme orateur, il fit preuve d'un talent incontestable. Elevé à l'école militaire fondée par Stanislas-Auguste, il voyagea, vit la France dans les temps les plus chauds de la Révolution ; ce qui explique et ses théories politiques, et même le genre de son talent oratoire. Il revint en Pologne, tout échauffé encore de ce qu'il avait vu en France. Il défendit la Révolution et ses idées, regardant le système constitutionnel comme la

plus belle formule qui eût jamais été inventée, et l'établissement d'une constitution comme le seul moyen de sauver la Pologne.

Mais son amour immense pour sa nation se ressentait des opinions du siècle : il était trop terrestre et trop matériel. Niemcewicz, affecté des malheurs de son pays, de l'abaissement de son gouvernement, des désordres qui régnaient alors, ne semblait regretter que la grandeur matérielle, les vastes possessions de la Pologne, les trésors de ses rois...

... Il lui manquait un sentiment plus élevé, le sentiment religieux et moral de la cause polonaise. Il ne pouvait démêler, à travers les questions religieuses qui agitaient l'Europe, le véritable intérêt national polonais...

... Dans le combat sanglant de Macieiowice, il fut fait prisonnier à côté de Kosciuszko, et enfermé dans les souterrains de Pétersbourg. A la mort de l'impératrice Catherine, il fut élargi avec Kosciuszko. L'empereur Paul lui offrit d'augmenter ses possessions pour qu'il se fixât dans le pays. Les politiques de cette époque, en Pologne et surtout en Lithuanie, commençaient déjà à accepter le règne de la Russie, ne voyant plus d'autre moyen de conserver les débris de la nationalité polonaise. Niemcewicz refusa toutes ces offres ; il ne partagea aucune des illusions de

ses compatriotes, et il émigra de nouveau en Amérique, où il passa dix années de sa vie...

... Exilé, il mourut à Paris.

XXXVI

LES CZARTORYSKI (1)

Alors surgissent pour la première fois de grands caractères, caractères nouveaux, inouïs dans l'histoire de la Pologne ! des hommes qui ont leurs plans individuels, des familles qui établissent une politique à elle en face de celle de la république et de l'Europe, et qui peu à peu entraînent à leur suite des générations entières ! grands noms marqués d'un sceau fatal, destinés à expier toutes les fautes de la république !

... La famille Czartoryski, que dans les derniers temps en Pologne, on appelait tout simplement la *famille*, la famille par excellence, mériterait une histoire à part. C'est la seule famille particulière de l'Europe qui ait son histoire politique à elle : d'ailleurs, elle résume aussi une histoire

(1) III, p. 27 à 37, 67, 73.

littéraire d'un siècle. Les ouvrages les plus remarquables publiés depuis l'avènement de Stanislas-Auguste jusqu'à la révolution polonaise de 1830, ont été, soit imprimés aux frais des membres de cette famille, soit dédiés à quelqu'un d'entre eux, soit encouragés par eux. Il n'y eut jamais de *Mécène* aussi grandiose.

L'action de la famille Czartoryski commença sous une influence étrangère. Une dame polonaise, la comtesse Morsztyn, élevée à la cour de Louis XIV, arriva en Pologne et épousa un prince Czartoryski. Ce qu'elle avait vu en France, la majesté du roi, la grandeur et la force du royaume, l'habileté de la politique, les forteresses, l'armée, tout se grava dans ses souvenirs ; elle en fit un idéal qu'elle voulut réaliser en Pologne. Elle s'entoura de tout ce qu'il y avait d'hommes d'esprit et d'ambition ; son salon devint le centre d'un mouvement politique. Cette femme supérieure éleva trois enfants, tous destinés à jouer de grands rôles dans la république : le prince Auguste, le prince Michel, et une princesse qui épousa Poniatowski et fut mère du dernier roi de Pologne...

La famille Czartoryski, prit pour règle d'observer la légalité ; méprisant tout ce travail législatif qui ne produit que des articles de loi, ils voulaient s'emparer de tous les postes importants, de toutes les positions légales dans la république, afin

d'infuser peu à peu leur esprit dans les formes constitutionnelles et façonner le pays suivant leur idée, qui était d'établir dans le Nord un empire puissant, semblable à celui de Louis XIV ou à celui de l'Angleterre. Ils attaquèrent en même temps et les hautes régions de la politique et la noblesse. Le prince Auguste dirigeait le cabinet ; il envoyait des émissaires accrédités dans toutes les cours de l'Europe, et jouissait d'une grande influence dans le sénat. Le prince Michel courait les diétines, dirigeait les tribunaux, et enrôlait les partisans. Le but, ou plutôt le moyen des Czartoryski était d'abord d'affermir la famille de Saxe sur le trône de Pologne, afin qu'en ôtant aux puissances étrangères l'occasion de s'immiscer dans les affaires intérieures de ce pays, ils pussent ainsi y détruire l'influence de la Russie...

... Les deux princes, Auguste et Michel Czartoryski, étaient également ingénieux, braves, généreux, probes et honnêtes ; tous les deux instruits, ils apparaissaient comme phénomènes au milieu de cette noblesse ignorante, pleine de préjugés et de violence ; ils étaient peu riches, si on compare leur fortune avec les fortunes colossales des princes Sanguszko, des Potocki et des Radziwill ; généreux, quoique détestant le luxe, ils n'épargnaient pas l'argent pour tout ce qui était utile à leur but ; ils régissaient leurs biens comme

d'habiles ministres des finances administrent le trésor d'un empire. A côté de ces qualités, ils avaient des défauts qui tenaient aux principes mêmes qui les animaient. Leur admiration pour les pays étrangers leur inspirait une espèce d'aversion pour tout ce qu'ils voyaient autour d'eux. Ayant la conscience qu'ils se proposaient un but grand et noble, ils ne pouvaient concevoir l'opposition violente qu'ils rencontraient parmi leurs compatriotes, opposition qui, aigrissant leur caractère, leur inspirait un dégoût, un mépris qu'ils déguisaient difficilement.

Ce mépris prenait des formes différentes. Le prince Auguste affectait l'indifférence calculée ; toutes les fois qu'il apparaissait au sénat, il daignait à peine faire une proposition et l'appuyer d'une parole ; aux longs et violents discours de ses adversaires, il ne répondait qu'en pliant les mains sur sa poitrine et en leur jetant, pour les intimider, un regard plein de mépris et de supériorité, ce qui lui aliénait le cœur des sénateurs.

Le prince Michel, l'homme le plus populaire de la Pologne, qui connaissait par leurs noms et leurs surnoms cent mille gentilshommes, l'histoire de toutes les familles et leurs procès, gagnait tous les cœurs quand il haranguait la diète ; mais il ne manquait jamais d'ajouter quelques traits saillants, quelques bons mots, qui blessaient les amours-

propres et le faisaient détester par la petite noblesse.

L'histoire de Pologne de cette époque est une des plus intéressantes et des plus poétiques : elle a devant elle un immense avenir de poésie. Je ne connais rien de plus tragique et de plus grandiose que ces figures dont je vous ai tracé quelques traits : des individus forts et puissants qui conçoivent de grandes idées et cherchent à les réaliser ; la nation, qui ne se laisse pas façonner ; et enfin l'Europe qui agit sur eux et contre laquelle ils réagissent. Que de douleurs et de mécomptes renfermés dans le cabinet silencieux de la famille Czartoryski-Poniatowski ! Que de passions tragiques cachées sous des formes froides, et qui ne se trahissent que par quelques paroles diplomatiques plus poignantes que les coups de stylet et les dagues de nos tragédies ! Les poètes comprendront un jour ce qu'il y a de réellement tragique dans la société moderne, dans ces luttes intérieures dont l'individu est la scène et le théâtre, luttes entre les systèmes et les passions, entre le devoir et le raisonnement, surtout lorsqu'il s'agit d'individus qui représentent des intérêts de générations et de pays...

... Après cinquante ans de travaux, la famille des princes Czartoryski se vit enfin en possession du pouvoir. Les puissances étrangères qui avaient

l'œil ouvert sur les mouvements extérieurs de la république, ne pouvaient pas encore deviner le profond de toutes ces opérations. L'ambassadeur russe, gagné ou trompé par les Czartoryski, laissait tranquillement voter ces lois et ces réformes. Rulhières s'étonne de voir une famille particulière accomplir, après cinquante ans de travaux, une réforme que des générations entières de rois de France n'ont pu parvenir à introduire dans leur pays, après y avoir travaillé pendant plusieurs siècles...

... L'Europe, dans le XVIIIe siècle, ne peut pas montrer des hommes qui puissent leur être comparés. Seraient-ce les Kaunitz, les Fréderic le Grand, ou tels ministres qui dirigeaient alors l'Europe? les Czartoryski étaient supérieurs à tous ces hommes par l'élévation et la noblesse de leurs sentiments, par le sacrifice qu'ils faisaient de leur existence, de leur vie et même de leur honneur pour sauver l'indépendance de leur pays.

XXXVII

LES LÉGIONS POLONAISES [1]

Leur histoire éclaircit, pour la première fois, la signification de ces mots : *patriotisme, droits du citoyen, égalité...*

... Comment séparer l'intérêt général et l'idée nationale de ce qui est individuel ? Les faits et le mouvement d'une action entière pouvaient seuls apprendre à la Pologne où était le véritable patriotisme. Or les légionnaires en donnaient à la Pologne un exemple vivant. Ceux qui s'enrôlaient dans les légions faisaient le sacrifice de tout ce qui leur était individuel, de tout ce qui les attachait au sol et à la tradition de famille ; ils n'allaient pas combattre pour une opinion, ni reconquérir leurs terres ou leur patriotisme ; ils cherchaient la patrie sans même savoir où elle résidait ; ils couraient vers l'Italie, et en dernier vers la France, ignorant s'ils les retrouveraient républicaines, royalistes ou impérialistes ; car les gouvernements

(1) III, p. 184-187 et I, p. 11. Voir la page suivante sur Dombrowski.

de ces pays changeaient de formes à chaque moment. Il leur fallait donc abandonner complètement toute préoccupation de formes, se séparer de tout ce qui était opinion, afin de trouver une force qui pût un jour aider leur cause ; encore, cette force, fallait-il la chercher à travers mille dangers. Il fallait passer par des pays étrangers et ennemis, au risque d'être emprisonné, jugé criminellement, et quelquefois puni de mort. Or l'homme capable de faire tous ces sacrifices, de se laisser guider par l'instinct national, prouvait qu'il conservait dans son âme tout ce qu'il y a de plus intime dans le patriotisme...

... Aussi, tandis que dans la grande diète les partis se rejetaient les uns aux autres les accusations de trahison, tandis qu'une partie de l'émigration établie à Paris perdait son temps à discuter des théories, à s'accuser mutuellement, tous les légionnaires étaient reconnus et acceptés par la Pologne comme patriotes.

La grande diète chercha à établir l'égalité des droits, soit en élevant les classes inférieures soit en abolissant les privilèges ; mais les légions seules résolurent cette question.

Sur le territoire national, les hommes les plus dévoués, tirés de la classe inférieure, n'auraient pas pu oublier tout d'un coup la position où ils avaient si longtemps vécu ; d'un autre côté le

magnat, dans le nom même de son village, dans le culte que le peuple conservait pour les grands noms, aurait probablement trouvé des appuis pour son orgueil. Il fallait à ces hommes une destinée commune : être rejetés ainsi tout d'un coup au milieu d'un pays étranger, et donner en même temps des preuves de leur patriotisme. Tous, par le fait, se sentirent égaux dans leur âme, parce que tous avaient fait les mêmes sacrifices, parce que tous avaient bravé les mêmes dangers. Jamais dans les légions polonaises on n'entendit débattre les droits et les privilèges de naissance...

Ces faits prouvent que pour avoir un grand droit et pour l'exercer, il faut d'abord remplir un grand devoir ; qu'il ne suffit pas d'être né sur un territoire, d'être membre d'une action pour prétendre exercer ce droit de citoyen, et surtout pour réformer les lois, pour entreprendre l'œuvre de la reconstitution d'un pays ; et que cette grande œuvre exige d'abord de grandes garanties qui ne se donnent que par le dévouement.

Cette histoire nous prouve aussi que l'égalité ne peut se retrouver que parmi les hommes qui travaillent pour le même objet, qui ont donné les preuves du même sentiment ; que l'égalité ne peut pas être constituée par une loi, mais qu'elle s'établit par de grands faits historiques.

*
* *

L'histoire moderne des Slaves est étroitement liée à celle des nations de l'Occident. Dans des temps peu éloignés, on a vu une armée slave (l'armée russe) sur tous les champs de bataille, dans toutes les capitales de l'Europe. Cette armée, partout où elle mettait le pied, était sûre de rencontrer une autre armée slave (les légions polonaises) qui, sortant de dessous terre comme une ombre vengeresse, se dressait devant elle en Italie, la suivait du Niémen à Moscou, puis revenait lui barrer le passage à la Bérésina et sous les murs de Paris. Et après la chute du héros du siècle, quand toute l'Europe fut tranquille, on la vit de nouveau surgir tout à coup, frapper l'armée russe dans ses cantonnements, engager avec elle une lutte terrible, remplir le monde de bruit, ébranler les peuples de sa race ; et les autres, amis ou ennemis, les enflammer d'une brûlante inimitié ou d'une sympathie plus brûlante encore ; disparaître, enfin, en laissant derrière elle un long retentissement de douleur et de gloire. Partout l'aigle de Russie s'est rencontré avec l'aigle de Pologne ; toujours derrière le *hurra* russe s'est fait entendre le cri de guerre des Polonais. Si

nous tournons nos regards vers le passé, qu'entendons-nous encore ? sinon l'écho répété de cette lutte où les deux armées combattent souvent pour une cause en apparence étrangère, où elles ne portent point leurs propres couleurs, où elles se reconnaissent seulement, a dit un poète, à la vigueur des coups ; de cette lutte qu'un Russe, le prince Wiazemski, a appelée « une Thébaïde sans fin. »

XXXVIII

DOMBROWSKI (1)

Le général Dombrowski, avec l'agrément du gouvernement français, forma ces légions en Italie pour y servir comme troupe auxiliaire contre l'Autriche. Il faut remarquer que le général Dombrowski, très facile en arrangements toutes les fois qu'il s'agissait de la solde ou des grades,

(1) III, p. 196-197. Voir non seulement la page précédente sur les Légions Polonaises, mais la page sur Souwarof auquel Mickiewicz oppose Dombrowski ; ils se trouvèrent en présence en Italie avec leurs armées adversaires.

s'attachait surtout à bien définir, vis-à-vis des gouvernements qu'il servait, le caractère moral des légions polonaises. Dans la convention conclue avec le gouvernement lombard, il fut établi que ces légions... seraient traitées en amis, en frères. C'est le premier exemple d'une convention basée sur l'idée de fraternité.

On connaît assez l'histoire des légions polonaises qui, à mesure qu'elles étaient détruites, renaissaient toujours. L'homme que la Providence choisit pour les diriger réunissait dans son caractère deux qualités très rares chez les Polonais, la persévérance et la résignation. Sa vie entière fut une suite d'espérances heureuses et de terribles épreuves.

D'abord repoussé puis accepté par le gouvernement français, il forme ses légions ; et bientôt il les voit décimées dans les combats journaliers de l'Italie. La deuxième légion fut faite prisonnière à Mantoue et livrée aux Autrichiens, qui traitèrent les prisonniers en déserteurs ; une partie de la première légion, sous ses ordres, fut détruite. Presque abandonné par le gouvernement français, il ne se rebute pas ; il court à Paris, présente des notes au gouvernement, et réorganise ses légions, qui prennent part au combat de la Trébia, où elles sont de nouveau presque anéanties. Il réussit à compléter une troisième formation. Après les

victoires de Bonaparte, il rêvait déjà une entrée triomphale en Pologne ; il se préparait à pénétrer en Autriche par la Carinthie, la Hongrie, la Bohême, lorsqu'il reçut la nouvelle de la signature des articles préliminaires de paix et du traité de Lunéville qui pacifiait l'Europe...

XXXIX

ROMANTISME POLONAIS : LE MESSIANISME (1)

Que doit-on comprendre par Messianisme ? Quel droit la Pologne a-t-elle de prétendre à une mission messianique ? Quel sera le caractère de cette mission ? Pour éclaircir ces questions, nous devons faire appel à la philosophie polonaise, que nous avons vue, de même que la poésie, aboutir au Messianisme.

(1) III, p. 349-355 ; IV, p. 85-86. Sur le messianisme lire Tancrède Canonico : *André Towianski* (trad. de l'italien) ; Vincent Bona : *Ecrits de Towianski* ; Gabriel Sarrazin : *Les grands poètes romantiques de la Pologne* (Perrin, éd.). Lire les beaux vers de Sébastien-Charles Leconte sur Slowacki dans le *Bulletin polonais* du 15. XII. 1909 ; Gasztowtt.

En polonais : Marian Zdziechowski : *Messianistes et Slavophiles*, Cracovie, 1888.

Les trois points cardinaux de cette philosophie, dont nous avons trouvé les rudiments dans les poèmes, dans l'histoire et dans les écrits des hommes d'Etat de Pologne, sont ceux-ci : Premièrement, nécessité d'un *sacrifice*. On ne peut commencer non seulement aucune action, mais même aucun travail fécond de la pensée, sans un sacrifice préalable ; secondement, mission chrétienne de la nation polonaise, nécessité de mourir et de renaître ; troisièmement, universalité, tendance humanitaire de ce Messianisme...

... Voici comment les philosophes polonais expliquent la nécessité absolue des sacrifices.

Toutes les querelles entre les hommes et les nations viennent de leur égoïsme. Le *moi* et l'égoïsme de l'un lutte contre le *moi* et l'égoïsme de l'autre. Tout le monde prétend chercher la vérité ; mais comment la trouver sans nier d'abord son propre égoïsme, sa propre individualité ? Il faut donc faire abstraction de sa propre cause, de son individualité, de son *moi*, pour déterminer le juste ou l'injuste d'une affaire. Le peuple exprime cette pensée en disant proverbialement : « Personne ne peut être juge dans sa propre cause, » à moins de s'oublier complètement lui-même. C'est en faisant le sacrifice de tous les intérêts temporels que le Christianisme a été fondé par le Sauveur et les martyrs, dans la grande association

qui s'appelle l'Eglise. Mais le Christianisme n'est pas encore représenté par aucune nationalité.

... M. Buchez, philosophe catholique (méthode logique), attaque la doctrine du salut individuel. Selon lui, le devoir d'un chrétien est de faire le salut de ses prochains ; il a même étendu ce devoir au prochain en général, à toute l'humanité. Mais comme l'esprit humain, en suivant sa marche ordinaire, doit passer par une particularité avant d'arriver à la généralité, la philosophie polonaise a établi en principe l'obligation de sauver ses compatriotes.

Schelling, [1] le plus grand de tous les philosophes allemands, professe maintenant à Berlin une doctrine dont nous trouvons les éléments dans les poètes polonais. Schelling prétend que le Christianisme n'a parcouru que deux phases de sa carrière. La première époque, qu'il appelle l'époque de saint Pierre, époque de foi robuste, implicite, synthétique, a duré jusqu'au VIe ou VIIe siècle. Vint ensuite l'époque de saint Paul, celle des discussions et des doctrines, qui embrasse les derniers temps du moyen âge et le protestantisme. Maintenant, d'après Schelling, nous allons voir arriver l'époque de Saint-Jean, le règne de l'enthousiasme et de l'amour. Il y a quelques mois

(1) Mickiewicz parle longuement des philosophes allemands du XIXe siècle dans le tome IV des *Slaves*.

seulement que cette doctrine a été émise ; mais elle est vieille pour nous : dans les ouvrages polonais du célèbre auteur d'*Iridion*, elle a été développée poétiquement en symboles.

M. Pierre Leroux a entrevu la nécessité d'établir la politique sur des bases religieuses. La France, d'après lui, n'est pas seulement une *nation* dans le sens païen de ce terme, la France est une religion. Longtemps avant M. Pierre Leroux, les poètes et les philosophes polonais ont dit la même chose de leur nation, sans prétendre cependant établir la Pologne comme une religion, mais en soutenant que la question polonaise comprend nécessairement toutes les questions politiques sociales et religieuses...

... Vous rappelez-vous maintenant ce que nous avons dit de l'exaltation ? Vous rappelez-vous que toute l'histoire de la nation polonaise n'est mue que par ce seul ressort, que tous ses grands hommes, dans les grands moments de leurs actions, n'étaient que des hommes exaltés ? Le caractère divin que la philosophie est maintenant obligée à reconnaître dans l'exaltation sanctifie l'histoire de la Pologne.

Mais ce Messianisme, proclamé et accepté comme national par la philosophie et par la littérature slavo-polonaises, de quelle manière se revélera-t-il ? Devons-nous nous attendre à voir

une école philosophique se produire dans les pays polonais ? Croit-on qu'on apportera une doctrine polonaise dans l'Occident ? Ou bien cette nation serait-elle appelée à formuler dans quelques phrases les extraits de ses pensées et de ses sentiments ? Non, telle n'est pas la mission de la nation polonaise.

Dans l'antiquité, la Grèce a formulé et produit des doctrines ; Rome en a accepté quelques-unes et a établi de véritables écoles pratiques. Les Romains étaient plus sincèrement et plus fièrement stoïciens que Zénon lui-même ; parmi les proconsuls et les poètes romains, il y avait des épicuriens mieux développés que ne le fut Epicure. Et cependant ces doctrines et ces écoles n'ont fondé rien de durable.

Le peuple d'Israël ne pouvait pas se produire à Athènes, ni à Rome, avec des doctrines : il n'avait pas mission d'y établir des écoles ; il n'a produit que le *Fils de l'homme.*

Les doctrines ne fondent rien ; ce ne sont que des manières de voir de certains individus. Les écoles ne durent pas longtemps ; elles n'expriment que la manière de voir de certaines associations. Une doctrine, aussitôt qu'elle est formulée, est une chose morte. Ce qui ne peut pas se formuler, ce qui est, ce qui dure, ce qui agit, c'est l'homme lui-même, c'est l'incarnation du Verbe.

... La Pologne poétique et littéraire, qui peut être regardée comme l'organe de la Pologne politique, attend une époque, un avenir, un nouvel état de choses. Cette attente correspond à celle de tous les peuples de l'Europe. La grande divergence d'opinions entre la Pologne et toutes les philosophies de l'Occident, consiste, comme nous l'avons dit dernièrement, en ce que la philosophie européenne croit que le progrès des lumières, que l'établissement de quelque nouvelle doctrine, que la propagation de certaines opinions doit amener un état de choses nouveau et heureux, et que la Pologne, au contraire, croit qu'on ne peut attendre ce résultat que d'un individu, d'une personnalité...

... Il est maintenant permis de juger la lutte des *romantiques* et des *classiques*. Cette longue querelle qui a rempli les journaux de France, de Pologne et même de Bohême, que signifiait-elle ? On voulait déposséder de leur gloire les représentants de l'ancien ordre de choses littéraires. On ne leur refusait pas la science, la connaissance de la théorie : ils étaient possesseurs légitimes du territoire littéraire, ils avaient le droit de l'administrer ; mais on leur demandait de l'inspiration. Il ne suffisait plus de gouverner parce qu'on était né de parents littéraires ou parce qu'on avait fait des études dans les écoles. Le monde demandait

du génie ; on ne voulait plus admirer que ce qui était admirable, que ce qui provenait du génie. On refusait à l'homme le droit de diriger l'intelligence et les sentiments de ses semblables, s'il ne prouvait sa supériorité par le fait qui témoignerait d'une force extraordinaire...

... La littérature nouvelle, ne tire sa puissance que d'elle-même,que de l'abîme de l'âme humaine. Ce qui commence donc la tittérature des derniers temps, c'est cet appel *au génie, à l'inspiration*, ce que nous avons appelé le *Messianisme*. L'ouvrage de l'anonyme qui porte le titre de la *Comédie infernale* appartient déjà à l'époque contemporaine. Le poète y représente le société comme déjà imbue des principes dont nous avons parlé. Cette société, après avoir brisé tous les liens du passé, cherche *le génie*, et le charge de reconstruire l'avenir.

XL

KRASINSKI [1]

La Comédie infernale. [2]

C'est à la gloire du *Galiléen* que le drame est réellement consacré. On a accusé l'auteur des deux côtés : les uns n'ont vu dans son ouvrage que l'expression d'une haine violente pour les idées de progrès : car il a exagéré jusqu'à la caricature le langage des réformateurs modernes, il a agrandi le caractère de leurs antagonistes ; les autres ont blâmé ce qu'il paraît y avoir d'irréligieux dans le spectacle du mal triomphant. Mais la vérité est que ce poème n'est que le cri de

(1) IV, p. 209. Voyez les pages précédentes sur *Le messianisme*, Mickiewicz lui consacre un grand nombre de pages. Lire sur Krasinski : Julien Klaczko ; *La poésie polon. au XIX*e *siècle et le poète anonyme* ; Sarrazin, *op. cit.* Sur les rapports de Mickiewicz avec Slowacki, Krasinski, lire Ladislas Mickiewicz: *Adam Mickiewicz,* passim. Cf. Ed. Chojecki : *La Pologne captive et ses 3 poètes*, Paris 1864.

(2) Appelée par M. Sarrazin : *La comédie non divine.*

désespoir d'un homme de génie qui reconnaît la grandeur, la difficulté des questions sociales, et qui malheureusement ne s'est pas élevé à cette hauteur d'où l'on pourrait en entrevoir la solution...

Ce drame est éminemment national. Krasinski a introduit dans son drame le peuple d'Israël, le peuple slave, c'est-à-dire les paysans, la caste noble, le clergé ; mais il a aussi faussé le caractère de tous ces types nationaux. Il a commis, on peut dire, un délit national en flétrissant le caractère des Israélites, il représente le peuple d'Israël comme épiant seulement le moment de détruire les nobles et les paysans, pour achever la ruine du christianisme ; il a mis dans la bouche des représentants du peuple israélite ce qu'il y a de plus haineux et de plus atroce. Il y a, sans doute, des sectes parmi ce peuple qui poussent la haine du christianisme jusqu'à l'extrême, comme il y a parmi le peuple des individualités qui pourraient tenir le langage de ce club de domestiques et de bouchers introduits dans le poème ; mais on ne peut pas juger ainsi la masse du peuple...

De même, il a méconnu le caractère du peuple, des paysans slaves, en général. Heureusement, tous les auteurs, sans aucune exception, sont d'accord sur ce point, depuis Jornandès et Procope jusqu'à Herder ; tout le monde apprécie le carac-

tère moral du paysan slave. Ce qui le distingue surtout, c'est cette chaleur d'âme, ce sentiment d'amour, que l'on reconnaît si bien dans ses mœurs, dans ses coutumes, dans son goût pour la poésie et les chants, et aussi dans son hospitalité. Ce n'est donc pas au nom d'une théorie meurtrière qu'on pourrait jamais soulever ce peuple et le mettre en action. Ce n'est pas en lui promettant des terres et du sang qu'on pourrait l'armer.

XLI

LA SIBÉRIE DANS LA LITTÉRATURE (1)

Cette Sibérie, dont les littérateurs russes parlent rarement, quoiqu'il y ait quelques odes consacrées à célébrer les triomphes des Russes dans ce pays, cette Sibérie, si éloignée et si étrangère, va maintenant entrer dans la sphère poétique des Polonais, comme une espèce de Tartare antique, ou de cet

(1) III, p. 205-230. A paru en français aux *Editions de la Plume*, la traduction excellente par Madame Rakowska de l'admirable roman *A la lisière de la forêt* de Sieroszewski, un des plus grands romanciers de la Pologne contemporaine qui fut, très jeune, exilé en Sibérie et y resta une vingtaine d'années.

enfer du moyen âge si bien décrit par Dante. Dans chaque ouvrage de la littérature polonaise moderne, on trouve une allusion à la Sibérie ; il y a des poésies consacrées à décrire les souffrances que les Polonais y éprouvaient ; il y a même un ouvrage de Slowacki [1] dont la scène se passe en Sibérie.

... D'après les calculs de quelques Polonais, faits sur les registres officiels, plus de 100.000 nobles polonais ont été déportés en Sibérie depuis le commencement des guerres entre Catherine et Stanislas-Auguste. La prescription frappe surtout la noblesse. On revenait rarement de cet exil ; on était tellement convaincu qu'il était impossible d'en revenir, que ceux qui partaient pour la Sibérie avaient coutume, en faisant leurs adieux à leurs amis, de leur dire : « Puissions-nous ne nous jamais revoir ! » Car, comme on ne pense pas qu'il y ait d'autre espoir de revoir ses amis que de les rencontrer eux-mêmes en Sibérie, on n'a pas de meilleur souhait à leur faire que celui de ne plus les revoir.

... Chez tous les Sibériaques, dans toute cette population européenne, qui est regardée comme appartenant à la Russie, le nom de *malheureux* a presque la même signification que celle d'habitant

(1) *Anheli.*

du pays. Ils disent, par exemple : « Mon père a été malheureux, » pour dire : Mon père a été un criminel, un condamné politique. » Si la Sibérie se détache jamais de la Sibérie, ce qui n'est pas impossible, la *nation malheureuse* serait son nom de peuple, son nom national...

Plusieurs généraux et colonels qu'on chercha pendant longtemps pour les délivrer, ne purent l'être, par l'ignorance complète où l'on fut de leur nom et du lieu de leur séjour. Nous possédons les mémoires très intéressants d'un prisonnier de guerre polonais, du général Kopec, qui a traversé tout ce pays, et a longtemps séjourné au Kamtchatka, sur cette extrême frontière du monde ancien, du côté du nord-est... Kopec a un profond sentiment de la nature. D'ailleurs, ce sentiment se développe à la vue du grand spectacle des contrées du Nord.

« Durant l'automne, la mer est presque toujours agitée ; les orages sont fréquents, et les vagues de l'Océan attaquent le rivage avec une violence telle que la ville de Kamtchatka en tremble jusque dans ses fondements. Les jours sont gris, les nuits noires. Lorsque la tempête se lève et que l'Océan commence à gronder, on entend tout d'un coup 20.000 chiens qui errent sur le rivage de la mer pour s'y nourir de poissons, répondre à la grosse voix de l'Océan par un hurlement

général suivi et accompagné de loin par les longs rugissements d'ours innombrables.

« Cependant les volcans du Kamtchatka ne cessent de tonner et de vomir des torrents de flammes... »

... On a comparé plusieurs fois Kopec à Silvio Pellico. C'est la même foi religieuse et la même résignation ; mais elles n'excluent pas l'activité. Le Polonais accepte son malheur et s'y résigne, sans cesser de lutter et d'espérer.

... La Sibérie a rapproché toutes les classes des Polonais ; elle continue à effacer à jamais les divisions politiques. On y voit le grand seigneur, le gentilhomme, le paysan chasser ou travailler ensemble, obligés à vivre sous le même toit. L'orgueil, le sentiment de sa supériorité sur toute l'humanité, ce crime capital de la noblesse polonaise, a été particulièrement frappé dans les exilés. Le gentilhomme qui, d'après l'opinion de Rey, est l'idéal de la création, perd en Sibérie non seulement tous ses privilèges, mais même jusqu'à son nom ; il devient tout simplement un *numéro*. De retour de son exil, le général Kopec, descendant d'une maison illustre, oubliait parfois son nom de famille.

Les malheurs de l'exil rapprochèrent de même la nation polonaise de la nation russe. Le malheur extrême pouvait seul opérer ce miracle. Que

pouvait-il, en effet, y avoir de commun entre une noblesse indépendante, libre, fière de sa liberté, et une nation malheureuse, opprimée et accoutumée à obéir depuis des siècles à un maître ?

TROISIÈME PARTIE

LES RUSSES

I

LA SAUTERELLE TARTARE. [1]

Des contrées méridionales, un fléau, la sauterelle, se dirigeait vers l'Europe après avoir quitté les plaines de l'Asie et les steppes des Mongols. Il a longtemps ravagé la Pologne et a pénétré souvent jusqu'aux bords de l'Elbe et du Rhin. Cet insecte, autre symbole historique des incursions mongoles, semble par moments avoir disparu du monde ; on n'en entend plus parler durant des siècles ; tout à coup il se lève, il couvre l'horizon et le ciel, il dévore toute végétation. La Pologne est son quartier d'hiver ; de là, en légions rampantes, il s'avance, brûlant partout

(1) I, p. 62-63.

la terre, encombrant les lacs et les rivières, puis, lorsque les ailes lui sont venues, il s'envole et va s'abattre un nuages destructeurs jusqu'au delà d'Elbe et sur les rives du Rhin. Mais la culture en Pologne, de plus en plus active et soignée, le combattant et le gênant sans cesse dans sa reproduction, a fini par l'empêcher de s'établir en France...

... Dans les chants populaires, la sauterelle est toujours l'emblème du Tartare. Sauterelle et Tartare, c'était la même chose pour les Polonais. *Écrasons la sauterelle !* tel est leur cri de guerre.

Le peuple dit qu'il y a sur les ailes de cet insecte un caractère mystérieux qui signifie *fléau de Dieu*. Il est à remarquer que tous les chefs de la race ouralienne, depuis Attila jusqu'à Timour-leng, avouaient et proclamaient hautement ce titre de *fléau de Dieu*. Ils se disaient envoyés pour détruire l'humanité, pour la punir. Un grand poète de l'Occident, lord Byron, qui devinait si bien une nature qu'il n'avait jamais vue, a également comparé un général russe, qui s'est souvent conduit en Mongol, à une sauterelle : « Il « est mort, s'écrie-t-il, et, semblable à la sauterelle, il s'est lui-même enterré dans le sol qu'il « a si longtemps ravagé ! »

II

LA PSYCHOLOGIE DU TARTARE ET LA CIVILISATION DE L'OURAL. (1)

Le cours de la Dvina et du Don trace la limite qui sépare le territoire slave du *continent ouralien*. Celui-ci est habité par une race immense qu'il importe de connaître ; car elle a plus d'une fois bouleversé le monde. Cette race nombreuse, qu'il ne faut confondre avec la race slave, comprend les Finois, les Mongolo-Tartares et les Chinois. Nous laisserons de côté les Finois et les Chinois, dont l'histoire a peu d'importance ici, pour ne nous occuper que des Mongolo-Tartares. Les steppes de l'Asie, qui jusqu'à présent portent encore le nom de Tartarie, surpassent en étendue l'Europe entière ; la population n'en est que de quatre à six millions d'habitants, tous soldats. C'est de cette région que, selon la supposition des savants, est venu le mythe du centaure, figure d'homme à peine dégagée de la nature animale. Le Tartare est encore cet homme brut, ce cen-

(1) I, p, 19-21.

taure ; il est mal formé ; ses jambes sont débiles et n'ont de force que pour étreindre le cheval sur lequel il passe sa vie, et dont il fait pour ainsi dire partie. Sa tête, disgracieusement ronde, ne semble faite que pour maintenir l'équilibre de son corps, machine destinée à courir à cheval. Son regard respire le matérialisme, et le feu qui l'anime est semblable à celui d'un charbon déjà noir prêt à s'éteindre. Le Tartare est très intelligent, mais dépourvu de tout sentiment, de toute idée religieuse ; on ne trouve chez lui aucun vestige de mythologie, aucune trace d'une religion primitive. Les anciens auteurs, qui parlent des Mongols, prétendent qu'ils vénéraient l'épée comme symbole de la force brutale. Les Slaves disent, ainsi que le témoignent leurs chansons populaires, que les Tartares honorent chaque jour une divinité différente. C'est là un mythe significatif, dont le sens est que les Tartares n'ont de culte que pour le fait matériel, le succès du jour. Ces peuples représentent l'idéal de l'obéissance passive ; ils reconnaissent naturellement des supérieurs ; cette maxime que là où il y a deux soldats, il y a un supérieur et un inférieur, leur a été instinctivement révélée. Leurs chefs réunissent toutes les qualités et tous les défauts de leur race. Ils naissent philosophes ; ils ne croient à rien et ne se servent de la religion que suivant les besoins

de leur politique; ils n'ont jamais été fanatiques ! Chacun d'eux est né général, possédant l'art de la stratégie au plus haut degré. On connaît les exploits d'Attila et de Gen-Gis-Khan, qui ne savaient ni lire ni écrire, qui même ignoraient l'histoire de leur race. Assis sous l'étoile polaire, ils envoyaient des ordres à leurs armées, dont les unes saccageaient l'Allemagne, tandis que les autres ravageaient la Chine. Les guerriers mongols ont tous un talent militaire prodigieux : il est arrivé souvent que l'armée, restée sans guides et sans chefs, devinait le plan général et exécutait des mouvements sans en avoir reçu l'ordre. Toute cette race est mue par l'infaillible instinct des bêtes féroces. Les chefs ouraliens n'étaient pas barbares; on pourrait même affirmer qu'ils étaient civilisés; s'il est vrai de dire que la civilisation consiste seulement dans l'habileté à devenir riches et puissants. Ils devancèrent, sous ce rapport, les économistes modernes ; ils protégeaient l'industrie et le commerce. Lorsqu'ils prenaient une ville d'assaut, ils en massacraient tous les habitants, à l'exception des ouvriers, comme n'appartenant à aucune nation. Ils créèrent aussi le service des courriers et des postes : les postes de Gen-Gis-Khan s'étendaient de la Chine à la Pologne. Il voulut établir un système uniforme de mesures et de monnaies ; selon un historien

anglais, il avait déjà eu l'idée des lettres de change et des billets de banque. Tout ce qui a rapport au commerce était très bien compris par lui ; son œuvre fut la réalisation la plus complète du système matérialiste conçu par une haute capacité instinctive et servi par une grande puissance de moyens.

Si maintenant on demande pourquoi et dans quel but les expéditions des Mongols étaient entreprises, il me serait difficile de répondre. Les chefs n'attachaient aucun prix à la richesse tout en la recherchant ; ils n'avaient d'autre but que la destruction. Dans le conseil d'un de ces chefs, il fut un moment question de massacrer tous les Persans et de changer tout leur pays en pâturages libres ; il fallut les plus grands efforts pour empêcher l'exécution de ce projet. Ce chef se croyait destiné à humilier et à détruire le monde; cette terrible croyance, la descendance de Gen-Gis-Kan ne l'a pas encore abandonnée...

III

LA RUSSIE A L'ÉCOLE DES TARTARES. [1]

Les Slaves eurent à lutter pendant des siècles contre la formidable race des Mongols. La Russie, vaincue et écrasée, ne cessa de lui opposer une résistance passive ; tout en reconnaissant la souveraineté des Tartares, elle conserva sa dynastie nationale et sa religion, germes précieux d'une unité future. Le vaincu subissait d'affreux traitements de la part du vainqueur ; il était écorché vif ou jeté dans de l'eau bouillante. Cependant, l'espoir de l'affranchissement n'abandonna jamais la Russie qui cherchait à connaître, à approfondir les secrets de la politique de ses vainqueurs en l'étudiant au milieu de leurs camps...

... Le peuple russe le plus voisin des races ouraliennes, le plus longtemps en lutte avec elles, prépara sa future grandeur en gémissant durant des siècles sous le joug des Mongols avec une patience pleine de courage et de résignation. Sa littérature la plus ancienne, comme déjà frappée

1) I, p. 22-26-30.

d'un pressentiment terrible, porte un cachet de tristesse et de gravité. La religion fut le seul lien entre ces populations subjuguées par les Tartares. Cependant, l'indépendance nationale s'élève et s'accroît ; le pouvoir suprême s'approprie tous les grands mobiles de ces peuples en travail. La littérature russe de ce temps est religieuse, mais encore plus monarchique. Le prince conduit au combat ; tout se passe pour lui, en son nom ; on ne voit pas de héros secondaires ; les individualités s'effacent en vue de l'indépendance, de l'unité futures. La personne du prince, résumant en elle l'expression sociale de l'époque, les qualités ou les défauts du souverain, n'intéresse le poète qu'autant qu'il peut servir la cause et les destinées de la Russie. La poésie, dès lors, a déjà sa route tracée : elle s'avance vers l'épopée. Elle est complètement dépourvue d'éléments dramatiques; car le drame veut la lutte des passions, il exige le jeu de caractères individuels, le frottement d'intérêts particuliers.

Longtemps encore, jusqu'à la renaissance, c'est-à-dire jusque sous Catherine, la littérature russe conserve plusieurs traits de ce caractère primitif. A dater de ce moment, la religion s'en retire, l'intérêt monarchique y domine ; elle se fait tout autocrate. Après la centralisation de toutes les forces dans une seule main, après

l'établissement de l'unité nationale, il fallut en détruire les conséquences. Alors la littérature prend l'initiative ; elle pousse le Pouvoir. Nous voyons ensuite les poètes russes marcher souvent dans les voies tracées par les Français, imiter parfois la poésie anglaise ; mais, qu'ils soient frappés par un événement national, tous ces poètes se retrouvent aussitôt russes : graves, tristes et orgueilleux.



La littérature russe tend à l'unité d'abord, puis adore le pouvoir, et pousse enfin le pouvoir à l'absolutisme. Il est très vrai ce mot d'un poète, prononcé dans une assemblée française : « *La puissance russe est patiente comme le temps et vaste comme l'espace* ». [2] Jamais cette puissance n'a, en effet, désigné de frontières où elle dût s'arrêter.

(1) I, p. 30,
(2) Souligné par Mickiewicz.

IV

L'ESPRIT RUSSE [1]

Le peuple russe serait très scandalisé si son empereur s'avisait d'avouer publiquement qu'il n'est que l'égal d'un empereur ou d'un roi. Ce qui est peu connu, mais cependant incontestable, c'est que les soldats russes ont à un plus haut degré que les soldats romains le sentiment, quoique confus, de leur supériorité sur les autres armées ; ils croient qu'il n'y a de véritables soldats qu'eux seuls ; et regardent toute autre armée du même œil qu'une armée régulière regarderait un corps d'insurgés ou de volontaires. Le gouvernement russe s'est fait plus d'une fois violence pour faire observer à ses soldats les capitulations que l'on concluait avec les généraux ennemis. Les soldats étaient toujours tentés de sévir contre les vaincus, car ils les regardaient toujours comme rebelles, comme traîtres à l'empereur. L'empereur lui-même, dans ses déclarations de guerre aux puissances étrangères, se laisse aller souvent à leur

(1) III, p. 137-139 et II, p. 199.

reprocher leur trahison et à les accuser de rébellion ; tant est inhérent au caractère russe ce sentiment du droit de supériorité vis-à-vis de toutes les autres puissances...

... Ces sentiments proviennent des idées innées de la race ouralienne. A cette occasion, je vous rappelle le caractère de Gengis-Khan. Ce chef obscur d'une horde nomade commença sa carrière diplomatique par cracher au visage d'un ambassadeur chinois qui, comme ambassadeur du plus puissant des empereurs, le traitait en égal ; par cet acte, il lui annonça qu'il allait conquérir l'empire de son maître ; il tint parole. Il envoyait des ambassadeurs à tous les rois de la terre en les sommant de se soumettre à son autorité ; il en envoya même au roi de France. Il ignorait la position géographique de la France, et cependant, s'il eût vécu plus longtemps, il eût fini par l'attaquer. Je vous ai dit qu'un esprit de conquête et de domination s'emparait, de temps à autre, des chefs des hordes asiatiques, et les poussait à des envahissements qui ne s'arrêtaient qu'à la mort du chef inspiré. En Russie, cet esprit s'est incarné dans les institutions ; il a formé une hiérarchie ; il ne cesse d'exister, de vivre, d'agir.

Comme nous avons déjà tant de fois parlé des Mongols et de la race finnoise, je n'ajouterai ici qu'un mot qui expliquera, je l'espère, certains

mystères de l'histoire de ce peuple, et qui complètera la description physionomique que je vous ai faite de cette race. Le crâne ouralien paraît avoir une conformation telle, que l'âme n'y a pas le libre exercice des organes de l'intelligence ; ces organes sont excessivement déprimés. Les Chinois, qui sont les plus civilisés de la race dont je parle, montrent, dans leurs travanx intellectuels, beaucoup d'adresse, beaucoup de finesse, mais pas de sentiment ; l'âme ne paraît point y présider. Ce sont des travaux exécutés, pour ainsi dire, avec une main d'automate...

*
* *

« Ni les supplices ni le déshonneur, dit un historien, ne peuvent affaiblir le dévouement de ces hommes à leur souverain. Ivan fit torturer un de ses boyards de distinction sous un prétexte très futile. Cet infortuné vécut vingt-quatre heures empalé en s'entretenant avec sa femme et ses enfants, et en répétant sans cesse : « Grand Dieu ! protégez le czar ! »

Ces détails expliquent l'histoire russe. La terreur a passé dans le sang des générations; elle fait partie de leur âme. Le pouvoir a été constitué

pour des siècles, sur une base inébranlable ; le grand duc a détruit, jusqu'aux germes, toute espèce de résistance. Les crimes qui, dans tous les pays, provoquent la révolte comme, par exemple, le déshonneur public des femmes, le meurtre public des enfants, n'excitaient parmi les Moskowites rien autre chose que de l'étonnement.

V

LES SECTES RUSSES [1]

Je vous ai déjà parlé de l'influence que l'Eglise orientale grecque a eue sur l'état actuel de la Russie ; elle a donné sa forme au Christianisme et la maintient jusqu'à présent. Je vous ai dit que pour empêcher cette Eglise de se dissoudre, pour étouffer les schismes dont elle porte le germe, on a été obligé d'arrêter toute espèce de discussion et de restreindre la prédication ; de sorte que, dans l'Eglise russe, il n'y a plus d'enseignement vivant ; or, toutes les fois qu'on refuse au peuple l'enseignement vivant, il se jette sur la lettre ; et,

(1) III, p. 167-169.

partout où il n'y a pas assez de vie dans l'Eglise, le peuple cherche à la tirer des livres saints. La Bible a été répandue à un grand nombre d'exemplaires en Russie ; elle a été lue avidement par les marchands des grandes villes et même par le peuple. De cette lecture qui n'a pu être contrôlée par personne, il est sorti et il sort continuellement une foule de sectes dont on ignore l'existence et l'accroissement silencieux. Il est assez remarquable que les sectes qui s'en sont formées présentent les mêmes opinions et les mêmes caractères que les sectes anciennement connues dans l'histoire des Eglises d'Orient et d'Occident. Il y a, par exemple, des Manichéens, des Gnostiques, des Pélagiens, etc., quoique sous des noms différents. Une secte est tombée dans le fatal égarement d'Origène, et a pris un verset de l'Evangile si mal compris par ce docteur, pour le dogme fondamental de sa communion. Cette secte, quoique persécutée cruellement par le gouvernement russe et privée, plus que toute autre, des moyens de se propager, se recrute cependant parmi le peuple et parmi les militaires russes. Il y a une secte pélagienne qui a abouti à réaliser une société panthéistique et à organiser une communauté telle que les Phalanstériens modernes n'en ont jamais pu rêver de semblable.

Ces différentes sectes sont nées, se sont consti-

tuées et continuent à exister en Russie, fortes de la sanction religieuse. Malgré le système de terreur du gouvernement russe, elles ont trouvé le secret de se produire et de se maintenir. Il en est de même dans quelques parties de l'Orient ; le gouvernement turc, tout despotique qu'il soit, ne peut parvenir à y étouffer les sectes religieuses. La vénalité des administrateurs russes, les intérêts de la noblesse offrent une garantie pour ces sectes : les seigneurs, dans la crainte de voir leurs paysans déportés en Sibérie, si on les dénonçait comme sectaires, cachent ce qui se passe dans les conciliabules ; d'ailleurs, ils attachent une médiocre importance à cette sorte de questions : ils en parlent, comme le préteur Félix parlait du Christianisme naissant : espèce de superstition, disait-il, ayant rapport à quelques vagues questions religieuses.

Cependant tout le sol de la vieille Russie est miné par ces sectes. Quels que soient la forme et le dogme de chacune en particulier, elles forment ensemble une formidable opposition à l'Eglise officielle russe qui continue à rester muette et inerte en face de ce danger, et, comme l'Eglise anglicane, faute de principe, ne se maintient que par la puissance temporelle. Le moment où l'on mettrait en discussion, dans le sein du gouvernement et des classes civilisées, la question reli-

gieuse, serait terrible pour ce pays si elle évoquait, sur la scène d'action, ces esprits jusqu'à présent comprimés par la force de l'Eglise et du gouvernement.

VI

NESTOR [1]

Le plus ancien des chroniqueurs slaves est précisément un de ces moines ; il se nomme Nestor. Né dans le pays situé entre le Bug et le Borysthène, contrée qui porte le nom de *terre russienne*, et qui est contestée entre les Russes et les Polonais, Nestor ne connaissait aucune littérature occidentale ; il ne savait pas le latin, il avait pour guide unique les historiens de Byzance ; il était imbu de leur style, de leur esprit. Etranger lui-même à toutes les affaires politiques, éloigné de tout champ de bataille, il notait dans sa cellule les traditions anciennes et les nouvelles du jour racontées par les autres moines... L'absence de tout enthou-

(1) I, p. 150-151. 151. Cf. sur Nestor l'édition de sa chronique par Louis Léger, Paris, 1880.

siasme, de toute idée générale, de tout point de vue élevé dans le récit de Nestor, a séduit les écrivains du XVIIIe siècle, qui en ont fait le modèle des philosophes. Cependant son livre n'est autre chose qu'un reflet de la littérature byzantine : or les écrivains du bas-empire sont loin d'être des modèles de force et d'esprit dans leurs ouvrages historiques. Ce sont les œuvres d'un peuple que la vie abandonne, qui s'éteint. Nestor a seulement rafraîchi, par le charme de sa naïveté slave, l'aridité des Byzantins.

... Nestor, ce moine retiré dans sa cellule, raconte les événements sans avoir aucune idée générale, aucune tendance politique, aucun plan, aucun but arrêté. Il a intitulé son livre : *Les Récits des temps anciens*. Il cherche seulement à conserver des traditions qui allaient s'éteindre. Dans sa forme même, il n'y a rien d'achevé, rien de précis, rien de fini : ce sont des versets, pour ainsi dire, des phrases qui se suivent sans aucune liaison...

VII

IWAN LE TERRIBLE. (1)

L'histoire, qui explique avec tant de facilité les mouvements d'une époque ordinaire, s'arrête devant les événements semblables à ceux du règne d'Iwan, comme la science est interdite à la vue d'un spectacle terrible de la nature. Les écrivains russes de ce temps se contentent de dire que ce fut une tempête épouvantable vomie par la destinée sur la Russie ; ils n'osent pas en approfondir les causes et les suites. Cependant la progression des temps nous explique en partie l'histoire mystérieuse d'Iwan IV. Elle est très importante pour l'art, pour l'histoire littéraire, parce que la vieille Russie, la Russie de Rurik, des princes normands, la Russie chrétienne, fit

(1) II, p. 81-220. Sur Iwan l'histoire de la Russie de Karamzine a été traduite en français par St-Thomas et Jauffret. 11 vol. 1819-1826. Rambaud : *ouv. dir.* : Waliszewski : *Iwan le terrible*, Plon, 1904 : en russe, outre les Histoires, le prince Kourbski : *Récits* : éditions diverses, Iwan le Terrible : *Correspondance avec Kourbski* : Kostomarof, *Monographies et recherches*, t. XII.

entendre sous ce monarque, pour la dernière fois, ses gémissements et ses cris : la Russie a parlé ; elle a prononcé quelques paroles graves et magnifiques...

... Déjà Wasili, à sa mort, avait laissé l'empire maître de grandes provinces, bien organisé à l'intérieur, disposant de grandes forces militaires. Sans parler d'à peu près 300.000 boyards ou fils de boyards, c'est-à-dire de la noblesse et de tous ceux qu'elle pouvait armer, la Russie avait 70.000 hommes de troupes, de paysans. Nulle part en Europe on n'avait essayé d'armer les paysans. La Russie devait cette institution aux Mongols. Les Mongols, dans leurs conquêtes, ramassaient les peuples ; ils formaient ce qu'on nommait des troupes de réquisition. Les Russes avaient conservé cette habidude, et même, comme les Mongols, ils ne payaient pas leurs troupes. Les grands ducs, ayant de gros revenus, ne dépensaient absolument rien. C'était un système tout à fait original. On donnait en récompense aux magistrats des terres et des revenus, mais ils étaient obligés de donner des présents au grand duc, au lieu d'être payés par lui. L'armée aussi, d'après le système mongol, était obligée d'enrichir son souverain ; l'idée de la solder est bien étrangère au système mongol et au système russe. Les étrangers, qui ne peuvent pas comprendre ce système, s'expliquent difficile-

ment quelquefois la création de cette armée dans le Nord et la possibilité de la faire marcher, malgré la pauvreté excessive des finances. Le pouvoir du grand-duc les étonnait aussi excessivement ; ils le regardaient déjà comme quelque chose d'étrange, et qui confondait les idées d'un observateur né dans les pays de l'Occident. Le baron Herberstein, qui, à cette époque, a visité la Russie, qui a vu la cour de Wasili, parle ainsi de son pouvoir : « Il dit et tout s'exécute. La vie, la fortune des laïques et du clergé, des seigneurs et des citoyens, dépendent de sa volonté. Il ne sait pas ce que c'est que d'être contredit, et chacun de ses ordres est réputé juste, comme s'il venait de Dieu ; car les Russes sont convaincus que le grand-duc est l'exécuteur des décrets éternels ».

... La chronique raconte qu'Iwan vint au monde au moment où une épouvantable tempête ébranlait Moskou, et que l'annonce de sa naissance fut accompagnée de coups de foudre et d'éclairs. Cet enfant appartenait à la race mongole par sa mère, la princesse Hélène...

... Pendant la jeunesse du prince Iwan, les partis luttaient continuellement, se renversaient l'un l'autre et revenaient au pouvoir souvent par des révolutions de palais. Ces révolutions finissaient par des exécutions. Souvent ce prince enfant voyait ses favoris arrachés d'entre ses mains

et conduits sur la place des exécutions, malgré ses cris et ses larmes. Souvent on le réveillait la nuit, et, tout en tremblant, il assistait aux discussions orageuses de boyards. Il passa ainsi plusieurs années au milieu de terreurs continuelles, rempli déjà de haine pour tout ce qui l'entourait. Sa mère périt empoisonnée...

... Le prince Ivan était âgé de treize ans, d'un caractère violent et d'une grande sagacité, lorsqu'un parti parvint à s'emparer de son esprit, en lui disant qu'il était déjà de l'âge requis par la loi pour gouverner le pays...

... Ce jeune enfant, était déjà assez dissimulé pour cacher son ressentiment. Il appelle tous les boyards, tous les seigneurs à une grande fête, les invite à sa table, il leur fait des présents. Tout à coup un bruit éclate dans la rue ; ce prince enfant tombe dans une rêverie sinistre : il se réveille en disant : C'est probablement ce pauvre peuple qui se plaint d'être mal gouverné. Le temps est venu de punir les traîtres qui m'entourent : — et il désigne le prince Chouyski et les boyards les plus puissants qui administraient l'Etat, devant lesquels tout le monde tremblait. A l'instant, les autres boyards les saisissent, les précipitent dans la rue, le prince ordonne de les jeter aux chiens. On lance une meute, qui à l'instant les met en pièces.

Depuis ce moment, tout le monde tremble

devant cet enfant, même le parti qui l'avait servi dans sa vengeance.

Quelques années plus tard, des ambassadeurs de Novogorod arrivent pour lui faire quelques remontrances. Le prince, furieux de cette remontrance, fait saisir les députés, ordonne de verser de l'esprit de vin sur leur tête et sur leur barbe, et y met le feu de sa propre main...

... Le Kremlin se remplit de bouffons, de baladins. Le grand-duc donne des fêtes brillantes, en même temps qu'il fait le procès à son ancien confesseur et à son ancien favori. Le grand-duc ne veut plus les faire juger par les tribunaux, suivant l'ancienne coutume russe ; il les juge lui-même.

Il fait d'abord saisir le frère de son favori Adacheff, et non seulement il le punit, mais il fait massacrer toute sa famille. Une femme, célèbre par ses vertus et sa beauté, Marie Adacheff, est aussi emprisonnée avec ses enfants. Il fait d'abord décapiter ses enfants et la fait périr ensuite elle-même dans les tourments. Un grand nombre de boyards, alliés à la famille Adacheff, leurs femmes et leurs enfants, sont également exécutés. Le prince Obolenski est poignardé par le grand-duc lui-même. Le vieux prince Repnin, qui ne voulait pas danser dans une fête de la cour, qui regardait comme un grand péché de porter

un masque, est aussi massacré par ordre du duc. Un autre seigneur respecté qui, ne pouvant beaucoup boire, refusait la coupe que le duc lui offrait, est saisi, jeté dans une cave où on lui verse de l'hydromel jusqu'à l'étouffer. Le prince Wolkonski, qui présidait le conseil des boyards, est dépouillé de ses biens et mis à la question. Le grand-duc lui rendit la liberté, mais il ordonna de le faire mourir de faim.

Toutes les grandes familles de boyards étaient alors enveloppées dans cette immense proscription. Plusieurs princes fuyaient et cherchaient un asile dans la république de Pologne...

... Tout à coup il conçoit le projet étrange d'abandonner Moskou, de résigner son gouvernement et de s'enfuir. Il fait emballer ses effets, donne ordre à tous ses courtisans, à tous ses généraux d'accourir à Moskou ; lui, il quitte la ville. Il se dirige vers un endroit solitaire, au milieu de grandes forêts où il établit sa résidence. Alors, il envoie une lettre au métropolitain et aux boyards, il leur annonce que, trahi par ses sujets, détesté de tout le monde, il ne veut plus gouverner : qu'il hait tous ses sujets, qu'il laisse son gouvernement aux boyards et les donne eux-mêmes au diable.

Effrayés de cette mission, les boyards, le métropolitain et le peuple pleurent et sanglotent : tout

le monde crie qu'on est perdu : Moskou ne peut plus exister, parce qu'il n'a plus de maître ; qu'il faut prier le grand-duc de vouloir bien revenir se charger du fardeau du gouvernement, et surtout défendre l'Eglise contre les infidèles. Les boyards et le métropolitain se rendent, en grande cérémonie, auprès du grand-duc. Ils se jettent à ses pieds, ils pleurent, ils le conjurent de daigner les punir, les châtier, mais de ne pas les abandonner...

... Ce dévouement singulier ne repose sur aucune idée morale ; il a été inspiré aux Russes par les Mongols. La race mongole avait pour ses chefs le même instinct qui dirige les chevaux sauvages. On sait que les troupes de chevaux sauvages suivent aveuglément l'étalon qui est le père de la tribu, qu'il suffit de tuer ce patriarche pour disperser la troupe. Ce sentiment est tout à fait en dehors de la nature européenne. On trouve de ces exemples dans l'histoire mongole et même dans l'histoire du royaume de Kasan.

Ainsi, sous le règne d'Iwan, cinq mille Mongols de Kasan, assiégés dans leur capitale, voyant déjà la ville prise d'assaut, n'ayant aucun espoir de se sauver, envoyèrent un parlementaire au grand-duc avec des propositions singulières. Ces Mongols ne stipulent rien pour eux-mêmes ; mais ils veulent assurer l'existence et le sort de leur maître ; ils disent au chef russe : « Nous avons combattu

pour notre Khan, pour notre seigneur ; nous avons conservé notre Khan, notre roi en bonne santé, nous l'avons préservé de toute blessure et de toute insulte ; maintenant que son royaume est renversé, nous vous prions de le prendre sous votre protection. Quant à nous, nous descendrons dans la plaine pour boire la coupe de la mort. » Et en effet, ayant remis leur souverain entre les mains de l'ambassadeur russe, ils livrèrent bataille et moururent tous.

Ce sentiment mongol avait pénétré dans le cœur des Russes, et il leur inspira le même dévouement pour leur seigneur. D'ailleurs, le peuple, durant la longue domination des Mongols, privé de toute participation aux affaires publiques, avait perdu l'habitude de penser ; il ne pouvait pas concevoir qu'on pût gouverner un état sans souverain.

Le grand-duc, fléchi par les prières, par les larmes du clergé et des boyards, se décide enfin à retourner à Moskou ; mais d'abord il leur fait des conditions, conditions fort extraordinaires. Il dit qu'il veut avoir le droit de punir, de disposer de la vie et de la fortune de ses sujets sans être obligé d'écouter les remontrances du clergé et des boyards. Le clergé et les boyards accordent tout. Ainsi le despotisme est légalement constitué...

Iwan, retiré au milieu des forêts, dans un repaire

d'Alexandrowsk, proclame des lois, établit une légion de fidèles. Il confisque les propriétés, et les donne à ses légionnaires. Il dépouille de leurs biens douze mille propriétaires, seigneurs et habitants de Moskou, les fait pourchasser dans les provinces, où ils meurent de froid et de faim, et les légionnaires s'emparent de leurs propriétés. Il donne pour signe distinctif à ses fidèles une tête de chien et un balai, parce qu'ils doivent, leur dit-il, mordre ses ennemis et balayer les Moskowites.

Moskou est complètement dévastée, entourée de déserts.

Iwan pousse encore plus loin la folie. Tout à coup, il lui vient l'idée de faire pénitence de ses péchés. Alors il forme un couvent, il prend le titre d'abbé ; il dit qu'il sera maintenant un humble abbé, un moine, et ses compagnons seront ses frères moines. Il choisit trois cents de ses sicaires les plus farouches, auxquels il donne des soutanes et des calottes.

Voici comment il passait son temps. A trois heures, disent les chroniqueurs, de cette époque, le grand-duc se levait, ainsi que ses enfants et ses courtisans, et courait aux cloches pour sonner les matines. Il mettait une heure à cet exercice, puis on commençait les offices. Le grand-duc entonnait les chants, et tous ses frères les moines étaient

obligés de chanter avec lui, pendant trois ou quatre heures. C'était un exercice pénible pour cette soldatesque qui tombait de sommeil.

Le grand-duc, debout à table, prononçait de longs discours sur la fragilité de la vie humaine, sur la nullité des plaisirs, sur les douceurs de l'abstinence, après quoi l'on mangeait et l'on buvait bien. Quelquefois le grand-duc quittait tout à coup le repas, se rendait aux prisons, où il assistait à la torture des prisonniers. Les chroniques disent que, surtout lorsqu'il se sentait faible ou qu'il n'avait pas d'appétit, il aimait à assister à la torture, cela remuait sa bile, excitait son appétit.

Il rôdait autour de Moskou, tombait sur les villes, les villages, massacrant les habitants, jusqu'aux chevaux et aux chats, comme le rapportent les Allemands qui l'accompagnaient dans ses épouvantables expéditions. Un jour, il envoie un détachement à Moskou, avec ordre d'enlever les femmes des bourgeois et des seigneurs, célèbres par leur beauté et de les amener dans son camp. Il en choisit quelques-unes et abandonne le reste à ses serviteurs ; puis il les fait reconduire à Moskou : presque toutes en moururent de honte et de douleur.

... Jusqu'à présent le duc qui ne tuait que des individus, ne détruisait que des familles : mainte-

nant il va commencer à détruire les populations entières.

Depuis longtemps cet homme farouche laissait voir qu'il détestait les Novogorodiens.

Un misérable vint accuser les Novogorodiens de conspirer contre lui, de vouloir rendre leur ville au roi de Pologne... On lui dit qu'il y avait à Novogorod une lettre écrite du roi de Pologne, cachée derrière un autel.

Sur cette absurde accusation, le duc marche contre Novogorod. Il tombe d'abord sur la ville de Klin, qui n'avait rien de commun avec Novogorod; il l'attaque, fait massacrer et noyer les habitants et brûler les maisons. De là il se dirige vers la ville de Twer. Les habitants, effrayés, se cachent dans leurs maisons. On les accuse de se défier de leur souverain, et la ville est pillée et saccagée. Quand on demande pourquoi on tue ainsi des sujets fidèles et soumis, on répond que l'expédition doit se faire en secret et qu'il faut détruire tous ceux qui pourraient le trahir. C'est encore là une habitude mongole. L'histoire raconte qu'à la mort de Gengis-Khan, lorsqu'on transportait son corps du fond de la Chine en Mongolie, traversant ainsi un quart du globe, les Mongols détruisaient, tuaient tout ce qu'ils rencontraient sur leur chemin, parce que cette expédition devait se faire en secret..

Arrivé près de la ville, le grand-duc la fait entourer de barricades pour ne laisser échapper personne... Chaque jour, disent les chroniqueurs, on condamnait quatre à cinq cents Novogorodiens ; on les faisait jeter dans l'eau, et les soldats, se promenant dans les barques, à coups de fourches et de pieux, noyaient et massacraient ceux qui cherchaient à se sauver.

Pendant les cinq semaines que durèrent ces massacres, on détruisit cent mille Novogorodiens... Ce qui restait des habitants tomba dans une espèce de folie, de maladie particulière, qui a été décrite par des auteurs allemands qui visitaient ce pays. Ces malheureux passaient leur vie à creuser des trous dans la terre, à chercher des cadavres ; ils ne parlaient que de cadavres, de meurtres, couraient presque nus dans les rues et mouraient de froid et de misère.

Sur une place publique, entourée de maisons de marchands que l'on fit détruire, on éleva un grand édifice, un palais pour le grand-duc.

Ayant ainsi détruit Novogorod, Iwan marche contre Pskof. Il s'arrête sur une hauteur, et de là il regarde la ville, comme disent les contemporains, en agitant ses mâchoires, comme s'il dévorait déjà les habitants, et en les menaçant de la voix et du geste. La ville de Pskof était dans la terreur ; les habitants se préparaient à la mort, et

l'évêque ordonna de faire sonner toutes les cloches et de célébrer dans toutes les églises, la dernière messe des morts...

Iwan retourna à Moskou. Il commença à détruire les familles entières de Bobrynski, Plechtcheieff, Worontzoff, Boutourlin, Mechtcherski. Enfin, il frappa son neveu, Wladimir : amené en sa présence, il est condamné à s'empoisonner lui-même. Il hésitait, lorsque sa femme lui dit qu'il vaut mieux périr que d'attendre pendant longtemps la mort ; que ce n'est pas un suicide, mais un martyre, et, la première, elle vide, la coupe fatale, la donne à ses filles, à ses fils et à son mari. Toute cette famille princière mourut en présence du duc, qui observa leur agonie, tâtant leur pouls, et examinant leurs faces ; après quoi, il fit venir la suite du prince et lui fit enterrer les cadavres. On dit que les malheureuses femmes de la suite s'emportèrent contre le duc et le menacèrent. Quelques-unes furent fusillées et les autres livrées aux ours et aux chiens...

... Aidé d'un Allemand et d'un Livonien, ses conseillers, il s'occupe à imaginer des moyens de tortures, des poisons et des supplices nouveaux. Ils construisent des poêles. On y faisait cuire, de préférence, les moines et les favoris du duc qui tombaient en disgrâce.

« Il est impossible, dit l'historiographe officiel

de l'empire russe, de lire sans frémir, dans les mémoires contemporains, les détails des infernales inventions de la tyrannie, les descriptions de tous les moyens imaginés par le duc pour tourmenter ses victimes. »

... Iwan le terrible se trouvait dans la nécessité, pour détruire tant de milliers d'hommes, d'avoir une armée entière de bourreaux attachée à sa personne. Le grand-duc raffinait sur les supplices: il ordonnait au fils d'un de ses grands seigneurs, son favori, de tuer son propre père, et, peu après, il faisait égorger ce fils dénaturé. Il couronna ses cruautés par le supplice d'un guerrier célèbre, vainqueur des Tartares. Il le fit étendre par terre, le fit brûler à petit feu, et rapprochait lui-même avec son bâton les tisons et les charbons, en lui demandant ce qu'il avait fait de ses trésors...

... Un jour, le grand-duc s'inquiétait de ce qu'un de ses boyards n'avait pas paru à la cour depuis longtemps. Comme on lui répondit que ce seigneur venait d'épouser une belle femme, le grand-duc pénètre chez lui avec ses satellites, fait déshonorer la femme sous les yeux du mari, la fait pendre, et ordonne au mari de faire sentinelle auprès du cadavre et d'empêcher qu'on coupe la corde.

Ses amusements mêmes étaient atroces. Il avait des ours qu'il dressait à la chasse des hommes. Il

se mettait en embuscade derrière une des portes du Kremlin, et lorsqu'il voyait des groupes d'hommes se promenant, surtout lorsqu'il rencontrait des groupes de paysans ou de bourgeois joyeux, ivres et riant, il lançait des ours sur eux, et riait aux éclats de la surprise de ces hommes! Quelquefois il arrivait cependant qu'un de ces malheureux échappait à la mort ; le duc l'épargnait alors et lui donnait quelques pièces d'or.

Souvent, par ses ordres, on cousait des hommes dans des peaux d'ours, et, sous ses yeux, on les faisait dévorer par les chiens ; il jeta ainsi aux chiens un archevêque. Il faisait noyer, presque toujours, les femmes et les familles entières des hommes exécutés par ses ordres. Une fois, il fit torturer une jeune femme de dix-huit ans dont le mari venait d'être exécuté ; puis, tout d'un coup changeant d'avis, il la donna pour concubine à son fils ; quelques jours plus tard, il l'enferma dans un couvent, où bientôt elle mourut de douleur...

... Le grand-duc, déjà atteint d'une maladie mortelle, donnait des ordres sanguinaires, et il passait ses journées à contempler ses joyaux et ses bijoux. Quelques heures avant sa mort, sa belle-fille, s'étant approchée de son lit pour lui prodiguer des consolations, s'enfuit épouvantée de ses discours obscènes. Cet homme, en mourant, ne montra de retour à aucune bonne pensée.

L'historien russe fait observer, à ce sujet, qu'Iwan, ayant franchi la dernière limite du crime, ne pouvait plus rétrograder ; que sa conversion aurait scandalisé le monde, aurait ébranlé la foi dans la providence ; il était trop entré dans l'enfer pour pouvoir en ressortir...

... Qu'on explique maintenant, si l'on peut, la popularité d'Iwan le Terrible ! le fait est qu'il fut regretté par tout le monde ! Le peuple, ayant appris sa mort, courait par la ville en pleurant et en hurlant de désespoir. Les familles mêmes des hommes suppliciés par Iwan se lamentaient aussi, se vêtaient de deuil, et paraissaient inconsolables...

... Le grand-duc Iwan le Terrible est, sans contredit, le tyran le plus complet, le plus achevé que l'on connaisse dans l'histoire ; il réunissait en lui tous les caractères, ou plutôt il avait un talent, une facilité singulière à se transformer et à prendre tous les caractères de tyrannie. Tantôt il apparaissait léger et débauché, comme Néron ; tantôt, stupide et féroce comme Caligula ; quelquefois profondément dissimulé, comme Tibère ou Louis XI. Il y a dans ses lettres des expressions empruntées à Tibère, le bavardage cafard de Cromwel et quelquefois aussi ce style pédantesque et mielleux de Robespierre déclamant contre la peine de mort et plaidant les droits de l'humanité.

VIII

CORRESPONDANCE ROYALE. (1)

A cette époque, les communications déplomatiques n'avaient pas encore pris cette forme vague qu'elles ont maintenant ; on n'employait pas les formules conçues d'avance et des généralités. Les rois, dans le Nord, s'adressaient, en vrais héros d'Homère, des discours et de petits poëmes. Ainsi le czar Iwan le Terrible qui aimait beaucoup à parler et à écrire, envoyait au roi de Pologne des lettres prolixes, remplies de défis, de menaces et d'ironies. Le roi Etienne lui répondait sur le même ton.

Ce drame, dont les principaux acteurs s'adressaient la parole par dessus les villes enflammées est sans contredit d'un haut intérêt, et les lettres et les discours de ces princes sont des monuments précieux pour les Slaves.

Iwan, parlant toujours avec une humilité et une douceur toutes monacales, faisait observer au roi de Pologne qu'il répandait le sang des chrétiens ;

(1) II, p. 212-213.

il se scandalisait de ce que les soldats polonais se souciaient peu des cadavres moskowites et ne les ensevelissaient pas ; il s'étonnait de ce que le roi Etienne osât lui demander des frais de guerre, parce que, disait-il, c'était indigne d'un chevalier et d'un roi chrétien de demander de l'argent. C'est par pitié, disait-il, que je vous laisse faire ; je ne veux pas détruire des chrétiens ; je n'ai qu'à me montrer avec ma bannière, et tous mes ennemis seront broyés.

Éienne lui répondait :

«Mais où êtes-vous donc, Dieu des Moskowites, ainsi que vous voulez vous faire appeler par vos vils esclaves ? Nous n'avons encore aperçu ni votre personne ni votre bannière dont vous parlez sans cesse. Votre bannière n'effraie que les Moskowites et non pas vos ennemis. S'il est vrai que vous voulez épargner le sang des chrétiens, ô doux prince Ivan ! brave chevalier ! je vous offre un combat singulier. Désignez vous-même le temps et le lieu ; paraissez à cheval, et nous combattrons seuls ! »

IX

PIERRE LE GRAND [1]

(*comparé à la Convention Française*).

La cruauté habituelle des czars prend maintenant un caractère tout nouveau. Pierre n'est pas un fou enragé comme Iwan IV ; il est philosophe. En exécutant des ennemis, il apprend à couper lui-même les têtes. Le premier jour, il en coupa cinq ; puis, en faisant des progrès, il parvint à en abattre vingt-cinq dans l'espace de quelques heures. Les grands, les seigneurs de sa cour et même les étrangers étaient obligés de lui servir d'aides dans ses opérations. Les Français et même les Allemands, montraient quelque répugnance à faire le métier de bourreau ; mais les Anglais s'y prenaient avec beaucoup de sang-froid. Le prince Mienchtchikow, qui devint plus tard prince de

(1) II. p. 389-390, I. p. 16, II, p. 413-416. Sur Pierre le Grand, cf. en français, outre les histoires, R. Mintzlof : *Pierre le Grand dans la litt. étrangere*, 1872 (Pétersbourg, en fr.). Galitzine *La Russie au XVIIIe siècle* Paris, 1863 ; — Voltaire. *Hist. de Russie*.

l'empire apostolique romain, un des plus grands personnages de l'Europe, excellait dans l'art d'abattre des têtes. Il tournait la roue ; il coupait les jambes.

Pierre, en faisant éventrer devant lui les malheureux boyards et paysans, appelait les médecins, et se faisait expliquer l'anatomie, dont il était grand admirateur ; il étudiait la structure des intestins et la circulation du sang. Il fit périr ainsi des centaines d'hommes dans des tourments épouvantables. Ce prince cependant était reçu dans les cours de tous les souverains de l'Europe; aucun monarque n'a refusé de toucher cette main de bourreau. Pierre était membre de l'Académie des sciences de Paris : pour employer les expressions de cette époque, *il fit l'honneur à l'Académie* de permettre qu'elle inscrivît son nom sur le registre de ses membres...

Si on se donnait la peine de comparer les théories de l'Occident, si avidement saisies par les Slaves, avec la vie pratique de ces peuples si inconnue à l'Occident, on épargnerait à l'humanité nombre d'expériences vaines et douloureuses. Pierre le Grand, par la hardiesse de ses conceptions et l'énergie des moyens, ne le cède en rien aux conventionnels français ; il est à lui seul toute une Convention : il concevait et exécutait lui-même. Même plus heureux que les réforma-

teurs français, il parvint à réaliser un système qui existe encore aujourd'hui ; qui, après s'être développé, porte des fruits. Ce système politique individuel, imposé à toute une nation par la volonté d'un homme de génie, il faudrait l'examiner. De cet examen pourraient sortir des éclaircissements touchant les rapports qui existent entre l'école politique dogmatique et l'école historique...

La réforme russe et la révolution terroriste de la France s'expliquent mutuellement : c'est le dix-huitième siècle qui se fait législateur. Les deux systèmes partent d'un même principe. On suppose que l'individu est le juge de l'humanité, qu'il n'a à consulter d'autres archives que ses propres désirs individuels ; qu'avec son intelligence il peut mesurer la marche historique de toutes les nations, et qu'il peut juger du degré de leur bonheur d'après ses affections personnelles. C'est la plus haute personnification de l'orgueil des individus. De là vient cette farouche énergie qui détruit tout, qui ne tient aucun compte du passé, de l'histoire ; de là vient cette haine instinctive pour tout ce qui est moral, religieux, pour tout ce qui porte l'empreinte de la vie humanitaire.

Avant Pierre le Grand, les ducs de Moskou pratiquèrent déjà cette politique ; ils détruisirent

Novogorod, Pskof, et tant d'autres villes, comme la Convention voulait détruire Lyon et Toulon. Pierre le Grand sacrifia son fils à ses idées, comme plusieurs Conventionnels y sacrifièrent leurs pères, leurs fils, leurs frères. Sacrifier son prochain à son idée, c'est le système du dix-huitième siècle.

On peut regarder le duché de Moskou, et plus tard l'empire de Pierre le Grand, comme une Convention en permanence. Les Français qui suivent la tradition des Conventionnels se récrient contre cette comparaison en disant que la Convention travaillait pour la liberté et la Russie pour le despotisme. Les Russes répondent que Pierre le Grand organisait, tandis que la Convention ne faisait que détuire...

... La personnalité physique et morale de Pierre le Grand offre des énigmes à expliquer. Il est évidemment un homme de la Grande-Russie. De haute taille et très robuste, il avait une figure assez régulière, mais d'une expression sinistre ; son regard surtout, ses yeux gris tachetés de sang qui caractérisent la famille régnante chez les Mongols (les Bourtchoukines), nous font voir en lui, comme je l'ai déjà dit, un homme de la Grande-Russie mongolisé. On remarquait dans sa figure et dans ses mouvements une agitation nerveuse, une singulière inquiétude ; il ne

pouvait jamais rester tranquille, et même lorsqu'il était assis, il donnait à son corps un certain mouvement qui inspirait de la terreur. On a remarqué, dans plusieurs des Conventionnels, et surtout des Montagnards, qui survécurent aux carnages de la révolution, la même mobilité inquiète ; on les distinguait dans la foule de leurs collègues à ces contractions nerveuses de la figure et à ces mouvements désordonnés, ressemblant à ceux des animaux carnassiers enfermés dans une cage.

Que l'on demande aux philosophes d'expliquer cette science innée de Pierre le Grand, cette profondeur de vues, cette combinaison qui présidaient à toutes ses démarches ! Cet homme né au millieu d'un peuple barbare, dont l'éducation avait été négligée, et même calculée de manière à détruire en lui tout germe de sciences et d'idées morales, cet homme trompa les meilleurs diplomates ; il créa une flotte et forma une armée. Voltaire a raison de dire que quiconque se serait mêlé de prédire, pendant l'enfance de Pierre le Grand, tout ce que ce prince a fait pendant son règne, n'aurait passé que pour un visionnaire.

X

LOMONOSOF ET J. B. ROUSSEAU (1)

Lomonosof, fils d'un paysan d'Archangel, de la Russie du Nord, intelligent comme tous ses compatriotes, avait du sentiment et de l'imagination, ce qui est moins commun dans cette race ; il quitta la maison paternelle et alla à Moskou apprendre à lire et à écrire ; puis il étudia à Pétersbourg les sciences physiques et mathématiques. Il est à regretter que les écrivains russes, en examinant les ouvrages de Lomonosof, se bornent à répéter tous la même chose, en l'appelant le Pierre le Grand de la littérature, le créateur de la langue, le réformateur de sa nation, sans entrer dans d'autres détails, et surtout sans apprécier l'influence que Lomonosof subit en Allemagne. Je pense que le grand bruit que faisait alors la philosophie wolfienne excita la curiosité de Lomonosof, et peut-être lui inspira l'idée de tenter en Russie la réforme que Christian Wolf introduisait en Allemagne. Quant à la forme poétique, Lomo-

(1) II, p. 127-438.

nosof ne doit aux Allemands que le rhythme qu'il chercha à s'approprier ; d'ailleurs il suit partout la méthode française ; dans ses odes, il est imitateur de Jean-Baptiste Rousseau, ainsi que nous le verrons plus tard...

... Mais le vrai réformateur de la langue russe, celui qui en fixa les formes, fut Lomonosof. La littérature russe suivit jusqu'à Karamzin, c'est-à-dire jusqu'au règne d'Alexandre Ier, la marche de Lomonosof et porta l'empreinte de son caractère...

... Pour vous faire connaître la poésie lyrique de Lomonosof, celle des Russes et même celle des Polonais, jusqu'à la fin du règne de Stanislas-Auguste, je vous parlerai de leur modèle, de Jean-Baptiste Rousseau : d'après l'original vous jugerez de la copie...

... Un critique célèbre, M. Sainte-Beuve, dit que J.-B. Rousseau est le moins lyrique de tous les poëtes qui représentent un siècle le moins lyrique de tous les siècles.

En effet, l'enthousiasme religieux de J.-B. Rousseau n'est qu'un de ses procédés d'artiste. On trouve le secret de tous ses procédés dans les préfaces de ses œuvres. J.-B. Rousseau n'est pas plus chrétien qu'Horace n'a été polythéiste ou Lomonosof catholique grec. J.-B. Rousseau est rhéteur: il a étudié les systèmes et les théories de la poésie lyrique ; il sait comment on fait des odes. Il

choisit quelques psaumes de David, et peu soucieux d'en pénétrer les profonds mystères, incapable de s'élever assez haut pour comprendre l'ensemble de la poésie hébraïque, il en arrache quelques lambeaux, et les arrange d'après la méthode d'Horace, et cela dans le but, il le dit lui-même, de donner à la poésie hébraïque quelque *variété*...

... Le roi David avait l'idée de l'unité de Dieu et, de toute la hauteur de cette idée juive, dominait le monde païen. Les païens tremblaient devant les phénomènes de la nature ; le roi David n'y voyait que des manifestations de la pensée éternelle. Or J.-B. Rousseau conçoit Dieu toujours d'après les idées juives. Pour lui, la plus grande merveille de la création est toujours le soleil ; Dieu parle toujours par la voix des tempêtes et des vents, se mire dans l'immensité de l'Océan ; et enfin c'est la nature qui est, pour lui, la plus grande preuve de l'existence et de la puissance de la Divinité. Or, le XVIIIe siècle analysait déjà le phénomène de la foudre, et il ne s'effrayait pas de l'immensité de l'Océan. Il y avait plus d'idée poétique dans la physique et dans les discours philosophiques du XVIIIe siècle, que dans les strophes de J.-B. Rousseau.

Lomonosof et tous les poëtes russes, jusqu'à Karamsin, et presque tous les poëtes polonais, se

mirent à chanter Dieu parce qu'on l'a chanté en France, parce que le premier lyrique de l'époque eut l'idée de composer des poésies religieuses.

Cependant le lyrique français, dans les dernières années de sa vie, eut quelques inspirations vraiment poétiques. Il a été poëte, lorsque, dans la misère et dans l'exil, cherchant à approfondir le secret de sa destinée, il pardonnait à ses détracteurs et remerciait même la calomnie de l'avoir puni dans son amour-propre, lorsque dans ses malheurs. il reconnaissait une suite nécessaire de ses égarements. Ses épîtres, d'ailleurs très prosaïques, et ayant quelque ressemblance avec la poésie intime des temps modernes, sont certainement plus religieuses et plus chrétiennes que ne le sont ses strophes bibliques. Il est poète et presque prophète quand il prévoit la marche du XVIIIe siècle, lorsqu'il montre de loin ces foudres que la philosophie tenait déjà préparées, lorsqu'il décrit ces monceaux de systèmes et d'arguments entassés les uns sur les autres, dont les philosophes devaient bientôt se servir pour escalader le ciel. Mais cette dernière partie de la vie de J.-B. Rousseau, cette poésie véritable manque à ses imitateurs slaves. Lomonosof et ses successeurs n'ont pas éprouvé de malheurs ; au contraire, ils trouvèrent dans la poésie une source de richesses et de jouissances ; la poésie leur ouvrait les palais des

grands ; presque tous ils obtinrent des grades et des décorations ; presque tous ils moururent heureux et honorés. Dès le moment où le gouvernement les fit entrer dans la hiérarchie, ils se trouvèrent forcés à suivre la marche de ce gouvernement, à se pénétrer de l'idée qui l'animait, et à employer leur talent à son service. Ces poëtes ressemblent à ces torrents des montagnes, dont parle le poëte Goëthe, que l'industrie humaine fait tomber dans des canaux et dirige vers les moulins et les usines pour ne plus être employés qu'à mettre en mouvement les mécaniques.

XI

CATHERINE [1]

Catherine n'était pas Mongole par sa race, mais elle était réellement Mongole par la nature de son esprit, de son éducation, de ses principes de XVIII[e] siècle ; elle réalisa l'idéal de ce siècle de la manière peut-être la plus accomplie. Dans cette femme se consommait le mariage mystérieux entre le philosophisme et le système des grands-

(1) III, p. 44-46.

ducs de Moskou représentés par Iwan le Cruel et par ses successeurs. C'était la civilisation froide et toute intellectuelle entée sur une âme slave...

... Stanislas-Auguste, roi de Pologne et favori de Catherine, était d'un caractère opposé : âme belle et généreuse, cœur bon, mais gâté et corrompu. Quoique élevé parmi les encyclopédistes français, il avait conservé une certaine naïveté d'esprit, une chaleur d'âme, qui lui valaient le cœur des Polonais ; mais il n'avait pas assez de force morale pour résister à l'ascendant de Catherine, dont il devint sincèrement amoureux. Pendant que la famille des princes Czartoryski s'efforçait de l'intéresser dans ses plans de politique rationnelle, profonde et laborieuse, le roi passait ses nuits à écrire des lettres d'amour à l'impératrice Catherine. Il existe de ce malheureux roi des mémoires écrits en français. On y voit qu'il a formé son caractère d'après les idées romanesques du siècle : il voulait être un héros de roman à la façon de J.-J. Rousseau, et complété par quelques idées de Voltaire. Nécessairement un tel homme devait être vaincu par l'habileté de l'impératrice Catherine, qui, jeune qu'elle était, sembla déjà plus vieille que ses vieux ministres, plus vieille que le XVIII[e] siècle. On a des lettres d'elle écrites en français ; elles sont reconnues par les littérateurs comme des modèles de style. Catherine

possédait au plus haut degré cette finesse, cette méchanceté d'un esprit vif et pénétrant qui caractérise la correspondance de Voltaire devenu vieux. Catherine écrivait ces lettres à l'âge de trente ans.

XII

DIERZAWIN [1]

Dierzawin, né dans le gouvernement de Kasan, était fils d'un colonel d'origine mongole, il tirait même une sorte de vanité de sa généalogie tartare. Dierzawin, longtemps soldat, parlait une espèce de dialecte finno-russe...

Dierzawin était doué d'une forte intelligence : l'intelligence prédomine dans ses écrits. Il concevait parfaitement, dans chacun de ses poëmes, le côté philosophique de la question qu'il devait traiter. Sa forme, sa vigueur poétique, est cette chaleur de sang, chaleur de rhéteur, que l'on confond souvent avec l'enthousiasme poétique ; il a la vivacité d'un orateur public, l'habileté d'un journaliste ; s'il s'élève quelquefois dans les

(1) III, p. 48-59 et 150-153.

régions de la haute poésie, c'est malgré lui et à son insu. Sa forme, vous la connaissez déjà par ce que je vous ai dit de Lomonosof : c'est toujours la forme prosaïque empruntée aux écrivains français, la strophe de Malherbe un peu modifiée. Il est supérieur à Lomonosof par la vigueur. Lomonosof ressemble à Malherbe ; Dierzawin peut être comparé à Lebrun, qu'il surpasse, je crois, en véracité en vigueur. Il écrivit un grand nombre de pièces qu'il appelle des odes et qui forment plusieurs volumes : il a épuisé ce genre. Pour nous servir des expressions scholastiques, nous dirons qu'il a composé des odes religieuses, des odes politiques ou patriotiques, et enfin des poésies légères...

... Son ode à Dieu et toutes les poésies du XVIIIe siècle ne prouvent que l'incrédulité de ce temps. Le moyen âge n'a pas fait, que je sache, d'ode à Dieu, mais dans chaque page des écrits religieux de cette époque, on sent je ne sais quel parfum de la Divinité : on voit qu'on écrivait, sinon complètemeut sous l'inspiration divine, du moins sous les yeux de Dieu. Le XVIIIe siècle, au contraire, ne voulait plus mêler Dieu à ses affaires de chaque jour; il professait une très haute estime pour Dieu, et désirant, pour employer une expression vulgaire, l'éconduire poliment de la vie, il le reléguait dans la sphère des abstractions.

Dierzawin n'aurait donc pu trouver dans l'histoire, dans les sentiments de son peuple, rien de plus palpable, de plus sensible, pour prouver l'existence de Dieu, que les idées abstraites ! Il n'est pas ici le poëte de sa nation ; car, certes, le peuple slave a une idée plus intime de Dieu. Pour ce peuple, toute la création est animée ; tout lui parle, les arbres, les roches et les éléments ; tout pour lui est doué d'une âme immortelle et lui paraît lié à la Divinité : et notre poëte se demande dans plusieurs passages s'il existe un Dieu ! il semble rétrograder ainsi vers l'incrédulité du philosophisme grec. Il cherche Dieu dans des raisonnements et non dans l'histoire de son peuple et dans l'étude intime de lui-même...

... Dans ses pièces adressées *à Félicie* le poëte célébrait l'impératrice Catherine...

... Dierzawin, le premier poëte russe, bien accueilli par sa souveraine, conçut pour elle un enthousiasme réel et sincère. Comme elle aimait à lire les auteurs français, il cherche à lui plaire par des plaisanteries qu'il croît être dans le goût français. Cependant il parle déjà à sa souveraine comme à un être humain, et non plus comme à une divinité : il commence à avoir un vague sentiment de sa dignité personnelle. Les Slaves, comme je l'ai déjà dit, doivent le réveil de ce sentiment à l'influence des étrangers. L'impéra-

trice lisait les auteurs étrangers, correspondait avec eux, et prit l'habitude de regarder les auteurs russes comme des hommes avec lesquels on pouvait avoir des rapports.

Dierzawin est le fidèle représentant de l'idée des conquêtes. Il encourage les Russes ; il applaudit à leurs triomphes ; il maudit et insulte leurs ennemis. Une de ses odes célèbres est celle où il chante la chute de Varsovie. Il commence par une description d'orage, en y comparant la marche de Souwarof ; suit l'attaque de Varsovie. Dans un plan supérieur de son tableau, il place Pierre le Grand et des héros russes célébrant une espèce de fête à l'instar des divinités païennes ; le poëte Lomonosof y chante les victoires de Souwarof. Voici comment le poète parle de la ville de Varsovie :

« Elle gît, la traîtresse, en baissant ses regards,
« bouleversée de remords pour avoir offensé l'âme
« tendre de Catherine. L'aigle s'acharne sur sa
« proie. Venez, ô lions ! essayez de la lui ravir ! »

Ce défi porté aux lions s'adresse à l'Europe, et plus particulièrement à la France, parce que, chez les Slaves, la cause de ces deux nations est indissolublement liée dans les idées populaires. Il est remarquable que le poëte Pouchkine, qui a aussi écrit des vers sur la prise de Varsovie, adresse le même défi à la France, et crie à « *ces*

écoliers bavards » de venir disputer à la Russie sa proie.

Vous savez déjà pourquoi les Russes appellent les Polonais rebelles et traîtres. Vous ne vous étonnerez donc pas que, d'après les mêmes idées, la France révolutionnaire apparaisse à la Russie comme une nation rebelle et traîtresse. L'aurore de la révolution française fut saluée, comme on sait, par un enthousiasme unanime. Les poëtes de toutes les nations, Monti, Klopstock, Goëthe, écrivirent des hymnes en son honneur, annonçant que l'Europe entrait dans une ère nouvelle ; Niemcewicz traduisit les idées révolutionnaires françaises sur la scène de Varsovie. Les poëtes russes seuls conçurent une haine violente contre la France, dont ils devinaient d'instinct les tendances. Il y eut même, depuis la Révolution, un changement dans la manière poétique de Dierzawin. Jusqu'alors il était tout simplement rhéteur, maintenant il se fâche sincèrement, et laisse même quelquefois apercevoir sa terreur, particulièrement dans l'ode qu'il consacre à la mémoire de Louis XVI, et dans celle où il vomit les malédictions contre l'empereur Napoléon.

Dans l'ode sur la chute de Varsovie, on voit clairement l'idée prétentieuse de l'Empire Russe de se dresser en face de l'Univers entier avec son omnipotence. Dierzawin dit positivement : «Nous

n'avons pas besoin d'alliés. A quoi bon des alliances ? Fais un pas, ô Russe, un pas encore, et l'univers est à toi ! »

XIII

SOUWAROF [1]

Nous avons appelé Souwarof le dernier général d'armée de Pierre le Grand. Cet homme a idéalisé en sa personne le caractère d'un chef russe. Il était Finnois d'origine, mais *slavisé* ; petit et maigre, mais d'une âme grande et ferme. Il se distingua d'abord dans la guerre de Sept-Ans, puis dans la guerre contre les Turcs ; ensuite il prit Praga, faubourg de Varsovie, y fit un carnage épouvantable, et porta le dernier coup à la révolution polonaise.

Ce n'est pas par hasard, ni seulement par la force matérielle, que Souwarof a vaincu les Polonais. A vrai dire, Souwarof se montra supérieur aux chefs polonais ; il avait toute la simpli-

(1) III, p. 193-196. Voir plus haut les pages sur Les legions Polonaises et sur Dombrowski.

cité de Kosciuszko, et avec elle une certaine rusticité que le paysan comprend et aime, qui enthousiasme le soldat en lui inspirant l'amour et la confiance. Il avait un sentiment religieux plus profond et plus fort que celui qui animait le général Kosciuszko. De là venait sa force et sa foi dans le succès.

Souwarof a été jugé sévèrement par les étrangers : il leur paraissait ridicule, bizarre et sauvage. Il avait reçu cependant une éducation soignée ; il connaissait bien les langues étrangères, quoiqu'il dédaignât de les parler ; il détestait tout ce qui était étiquette, usages, convenances. Il se comprenait avec ses soldats, il employait leur langage ; quelquefois il leur parlait en vers. Plusieurs de ses proclamations et de ses rapports en vers rimés ou en assonances, que l'on pourrait trouver très ridicules, ont fait dans le temps beaucoup d'effet sur ses troupes. Il avait toujours un seul but devant les yeux, et il marchait vers ce but en ligne droite : il cherchait la victoire dans l'enthousiasme de ses soldats.

Une fois, au siège d'Ismaïlow, il fit appeler ses soldats et son état-major ; et, au lieu de leur lire un ordre du jour éloquent, il leur adressa seulement ces paroles :

« Soldats, à minuit vous me verrez me lever, vous ferez de même ; puis je ferai ma prière et

vous férez de même ; puis je me laverai, et vous ne le ferez pas, parce que vous n'en aurez pas le temps ; puis vous me verrez m'asseoir par terre et chanter comme un coq, (ici même il imita le chant du coq), ce sera le signal de l'assaut. »

Il prit Ismaïlow...

... Comme homme sincèrement religieux, Souwarof détestait la Révolution française ; il lisait l'Evangile aux soldats, et faisait souvent dans le camp les fonctions de prédicateur. Quand on faisait prisonniers des généraux français, avant que de les admettre en sa présence, il leur faisait subir des fumigations pour les désinfecter de l'esprit révolutionnaire. Il adorait la personne de l'empereur et s'inclinait devant le prétendant français en faisant le signe de la croix comme devant le représentant de Dieu et de la légitimité, et baisait le pan de son habit. Ce que Paul méditait au point de vue philosophique et religieux, Souwarof, d'instinct, voulait l'accomplir par la force matérielle.

XIV

ALEXANDRE I [1]

Ce monarque réunissait, pour ainsi dire, en sa personne, les deux éléments de la famille régnante de Russie : la bonhomie, et l'amour de la justice qui perçait dans Alexis, dans Pierre III, dans Paul Ier et en même temps la perspicacité et cette prudence poussée jusqu'à la dissimulation, qui caractérisait Pierre le Grand et Catherine II. Mais la force d'action lui manquait. C'était un Slave plein de sympathie pour tout ce qui était élevé, religieux et moral. Au physique, sa personne avait les caractères distinctifs des Slaves : la taille haute, la figure ouverte, les yeux bleu de ciel.

L'empereur Alexandre avait été élevé dans les idées françaises du XVIIIe siècle. Ses maîtres, le citoyen Laharpe et Storch (les ouvrages de ce dernier sont connus en France et ont été commentés par Sacy), l'avaient initié à toutes les théories du XVIIIe siècle. Il était libéral à la manière de cette époque, libéral en pensée et en discours ;

(1) III, p. 236.

mais, comme souverain, il laissait les affaires aller comme par le passé, sans se soucier beaucoup d'imprimer à son gouvernement un nouvel essor ni même d'en contrarier la marche.

Cette duplicité morale de l'empereur Alexandre lui a valu des succès politiques. Le temps était aux entreprises hasardées : l'empereur, hardi dans ses idées, poussait ses alliés à des démarches aventureuses ; mais toujours circonspect, il s'arrêtait à temps, et presque toujours il recueillait seul les fruits des travaux communs...

XV

KARAMZIN [1]

Karamzin fut créé pour ainsi dire par le martinisme. Sans être entré complètement dans les opinions religieuses du martinisme, il lui doit cependant tout ce qu'il a de grave, d'honnête, de religieux...

... Les ouvrages de Karamzin exercèrent une grande influence sur le public russe. Admirés

(1) III, p. 268-270.

d'abord pour le mérite du style concis, clair et simple, ils remuèrent pour la première fois le côté sensible du cœur humain. Karamzin est le premier écrivain romanesque, sensible aux beautés de la nature, susceptible d'attendrissement ; la vie de famille, la vie littéraire, avaient toutes ses affections. Il doit particulièrement sa renommée à son histoire de Russie...

... Karamzin, pour le style, est sans contredit l'égal de Gibbon et de Hume. Sous d'autres rapports il leur est supérieur ; il a plus d'âme ; il est plus vrai. Gibbon, toujours froid, ne s'anime que quand il attaque le dogme chrétien : à cet égard, il a été dépassé par les écrivains actuels. Hume est déjà peu lu, même en Angleterre. Karamzin au contraire est resté classique ; son histoire sera toujours lue, surtout la partie où est raconté le règne d'Iwan le Cruel... Souvent il s'est élevé jusqu'au sublime.

XVI

POUCHKINE [1]

Puchkin sortait du lycée impérial dirigé par des Français. Son éducation classique avait été un peu négligée, mais il avait beaucoup lu, surtout les livres français. Il étudiait aussi les ouvrages de Zukowski, dans le genre de la vieille poésie slave ; mais par dessus tout il admirait Byron...

... Après avoir imité lord Byron, Puchkin imita aussi, à son insu, Walter Scott. On parlait alors généralement du coloris local, des connaissances historiques, du besoin de reproduire l'histoire dans la poésie.

Le plus original de ses poèmes, *Onéghine* nous rappelle le *Don Juan* de lord Byron. Puchkin n'est pas aussi fécond, aussi riche, ne s'élève pas aussi haut que Byron dans ses aspirations, il ne s'enfonce pas aussi profondément dans le cœur humain ; mais il est plus régulier, mieux soigné dans sa forme. La donnée d'*Onéghine* est extrê-

(1) III, p. 285-288. Cf. en français Courrière : *Hist. de la litt. russe* (Fasquelle, éd. ; Waliszewki id. (Colin, éd.)

mement simple : c'est l'histoire de deux jeunes gens amoureux de deux jeunes filles. L'un de ces jeunes gens périt dans un duel ; l'autre se retire de la scène et ne reparaît que vers la fin du roman. Cette donnée était bien modeste pour un long poème ; mais, dans les scènes de la vie domestique, dans les paysages de la nature russe, Puchkin a su trouver une infinité de motifs tantôt comiques, tantôt tragiques et romanesques. Son style est une admirable prose qui change à chaque moment, sans qu'on s'en aperçoive, de forme et de couleur. Du ton de l'ode on descend à celui de l'épigramme, et au milieu de cela, on trouve des scènes d'une grandeur presque épique.

Ce poème est empreint d'une tristesse plus profonde que celle qui règne dans les poésies de Byron. Puchkin, nourri de romans, après avoir partagé les sentiments de ses amis, jeunes et fougueux libéraux, éprouva de cruelles déceptions : de là son désenchantement de tout ce qui est grand, de tout ce qui est beau sur la terre.

Son héroïne, Olga, est une fille russe, jeune et belle, élevée à la campagne. Un officier l'aimait avec toute la passion et toute la simplicité d'un poète ; il périt d'une manière tragique, tué dans un duel. L'héroïne épouse un autre officier, et reste fort heureuse et fort tranquille.

L'autre femme, d'un cœur ardent, qui n'a lu

que des romans, qui a vécu dans les sphères imaginaires, qui a des rêves, des pressentiments, est amoureuse d'un *dandy*, d'une espèce de *byroniste*, passant sa vie à jouer aux cartes, à s'ennuyer et à ennuyer tout le monde ; elle trouve en lui son idéal. Le dandy la quitte et la dédaigne. Elle épouse un gros général. Le Childe Harold russe la retrouve ensuite dans les salons de Saint-Pétersbourg, heureuse et admirée. Il devient alors amoureux de cette même femme qu'il avait jadis méprisée ; à son tour, elle le repousse avec la froideur et le dédain d'une femme du grand monde...

... Dans son *Onéghine*, Puchkin, en dépeignant le byroniste, fait son propre portrait : « C'était un homme enclin à la rêverie, original sans affectation, ayant l'esprit froid et tranchant. » Un autre personnage du roman, un jeune Russe, élevé dans les pays allemands, portant une longue chevelure, admirateur de Kant et de Schiller, enthousiaste et rêveur, représente une certaine époque de la vie de Puchkin...

... Le sentiment dominant de ce poème est la haine contre ce qu'on appelle la mode, le ton de société. On y voit les deux amis s'aimant sincèrement et obligés de se battre, l'un influencé par l'opinion de son valet de chambre français, l'autre dominé par un gros fonctionnaire russe qui s'en-

nuyait à la campagne et voulait trouver une distraction dans un duel dont il serait le second. Les femmes n'y paraissent souvent avoir d'autres principes que l'opinion des salons.

XVII

LA SLAVIE AU XIXe SIÈCLE [1]

En quoi, à l'époque où nous sommes arrivés, ce territoire a-t-il changé d'aspect ? Les forêts ont beaucoup diminué : elles ont disparu de plusieurs provinces ; pour le reste, l'aspect de la terre est le même : l'homme n'y a apporté que peu de changements. Les espèces de blé qui étaient cultivées au temps d'Hérodote le sont encore aujourd'hui, et de la même manière que l'histoire ancienne nous l'a dépeint. Des villages, moins nombreux qu'ils n'étaient autrefois, s'élèvent, toujours construits dans le même genre antique. On a jeté, par-ci par-là, quelques villes et quelques palais qui, réunis ensemble, ne formeraient pas l'équivalent des villes d'une province italienne.

(1) III, p. 142-146.

Voilà donc ce qu'on y trouve de nouveau : quatre ou cinq villes peuplées en partie d'étrangers : joignez-y quelques grands chemins destinés à la transformation des objets de luxe, mais qui ne contribuent en rien à changer la vie des paysans, et vous aurez le résumé de tout ce que les pays slaves doivent à la civilisation. Après les deux ans de luttes dont nous avons raconté l'histoire, le peuple, la grande masse de la population n'a rien gagné ; il est même maintenant beaucoup plus malheureux qu'il ne l'était au VIe siècle et au moyen âge, si nous en croyons les descriptions que nous en ont laissées Jornandès, Procope et Saxo le grammairien ; il est plus malheureux, parce qu'il n'a plus les bois où il trouvait sa nourriture et les matériaux nécessaires pour se faire des maisons, ainsi que leur modeste ameublement ; enfin parce qu'il est opprimé, plus que jamais, par ses seigneurs actuels. C'est lui qui construit ces villes, ces palais et ces chemins dont il ne profite pas. La Providence lui a réservé, pour nos jours, les dernières, mais les plus cruelles épreuves. La race slave souffre dans son moral, dans son sentiment religieux.

Les Mongols, les Normands, les Suédois, athées, idolâtres, hérétiques, passaient par le pays et ne s'y arrêtaient pas. Aujourd'hui, les seigneurs, ennemis de toute religion, restent au milieu des

paysans ; après avoir mis la main sur tous leurs biens temporels, ils veulent leur ravir l'espoir qu'ils ont d'une meilleure existence dans l'autre vie. Le paysan les voit, chaque jour, passer la tête haute et quelquefois l'ironie sur les lèvres, devant la croix plantée sur le chemin ou les limites du village ; sa foi s'en ébranle ; il se sent blessé dans le fond de son âme, découragé : son seigneur défie impunément son Dieu.

Si le peuple n'a en rien profité des améliorations qu'on a introduites dans la confection de quelques objets servant au luxe; s'il a même perdu de son bonheur matériel ; d'un autre côté, du côté moral, il a beaucoup gagné. La bonté de son âme, ses sympathies, se sont développées et élargies ; son désir d'un meilleur avenir est devenu plus ardent...

... Nul peuple n'aime Dieu d'un amour aussi vif ; nulle part des cœurs aussi chauds ; nulle part une aussi ardente attente de l'avenir ! On peut dire avec raison que cette population, malgré sa misère et sa pauvreté, est l'instrument le plus puissant que Dieu ait réservé pour opérer, dans l'avenir, le bien sur la terre.

Je terminerai en vous citant une parabole slave. Quelques-uns de mes auditeurs connaissent la source d'où je l'ai tirée.

Il y avait, dit cette parabole, un vaisseau, un

navire à vapeur, qui courait vers un point éloigné du globe. Durant le trajet, l'équipage s'aperçut qu'en détournant une partie de la vapeur, on pouvait l'employer à faire la cuisine ; plus tard, au moyen d'un autre conduit, on s'en servit pour laver le pont et blanchir le linge ; on parvint enfin à substituer la vapeur à tout ce qui se faisait par la main-d'œuvre ; et le vaisseau, propre et bien tenu, s'avançait, et l'équipage jouissait de la douceur et de la sérénité du ciel. Mais tout d'un coup la vapeur ayant faibli, le vaisseau s'arrêta au milieu de la mer ; il n'y avait plus de force suffisante pour le faire mouvoir ; l'équipage souffrait, se révoltait ; et cependant personne ne voulait se priver des conduits qui distribuaient la vapeur nécessaire à ses travaux particuliers.

Or, ce qu'il y a de divin dans l'âme constitue cette force motrice, qui peut être comparée à la vapeur : elle fait tout dans l'humanité. En la dirigeant dans différents sens, on est libre de l'employer à construire des merveilles d'architecture ou d'industrie ou d'imagination ; les Egyptiens nous ont laissé les pyramides ; d'autres peuples employèrent la même force à des ouvrages d'intelligence, et nous ont laissé des pyramides de livres. Il y en a qui ont dépensé cette force tout entière à faire des meubles et de petits instruments qui servent à la commodité de la vie.

Un peuple existe qui a l'heureux privilège de l'avoir, jusqu'à présent, conservé dans toute sa tension.

XVIII

PANSLAVISME [1]

Avant l'histoire politique, aucun lien général ne reliait les Slaves entre eux ; cette histoire elle-même n'a constamment travaillé qu'à détruire des caractères communs dont il n'existe presque plus de traces aujourd'hui. Le Polonais voit dans le Russe un homme d'origine étrangère ; les Serbes et les Bohêmes ne se regardent pas comme issus de la même souche que les peuples slaves du nord. L'idée du Panslavisme, ou unité slave, n'a commencé à poindre que dans le siècle dernier ; elle est le fruit de travaux scientifiques et littéraires ; mais, pour arriver à réaliser un jour

(1) I, 117-118. Sur le panslavisme, cf. Roman Dmowski : *La question polonaise*, trad. V. Gasztowtt ; Courrière : *Hist. de la littér. contemporaine. Chez les Slaves* (Fasquelle, éd.), Colin, éd. 1909, M.-A. Leblond : *La Pologne vivante*, Perrin, éd. 1910.

cette unité, je ne crois pas qu'on ait pris les moyens les plus propres, les voies les plus droites. Les savants invoquent toujours la communauté de race, oubliant que ce sont les institutions religieuses et politiques qui ont créé les séparations qu'ils voudraient anéantir, et qu'il est impossible de détruire tout le passé historique d'une nation pour la ramener à son origine physique.

... Quel gouvernement a jamais eu assez de force pour réunir et relier ensemble des nationalités différentes ? L'empire romain, qui, certes, fut l'idéal de la puissance matérielle, a imposé sa forme politique à plusieurs peuples de l'Occident; mais cette forme morte, ce lien sans vie, il a suffi pour le briser, du premier coup porté par l'invasion des Barbares. On doit donc renoncer à l'espoir de grouper les peuples slaves autour de telle ou telle forme gouvernementale, autour d'une idée purement physique de sang et de race ; ce qu'il faut, c'est une idée commune, vaste, immense ; une idée qui renferme en elle tout le passé et aussi tout l'avenir de ces peuples.

QUATRIÈME PARTIE

LES TCHÈQUES, SERBES ET AUTRES PEUPLES SLAVES

I

LA BOHÊME AINÉE DES NATIONS SLAVES [1]

De toutes parts environnée de montagnes, la Bohême se présente sous la forme d'un carré presque régulier. C'est un plateau ou plutôt une vallée d'à peu près deux mille lieues de superficie, habitée par une population d'environ quatre millions d'hommes. L'accès difficile de la Bohême l'a protégée contre les migrations des peuples nomades. Les Barbares qui marchaient vers le midi de l'Europe ne faisaient presque toujours que la côtoyer ; et, grâce à une heureuse position, il lui a été possible de donner de bonne heure quelque développement à sa littérature et à sa

(1) I, p. 42-43.

politique. Dès le XIe siècle l'hérédité du trône y fut établie, et l'indivisibilité du royaume garantie par les lois : deux pas immenses dans la carrière politique. La Bohème est le premier des pays slaves qui ait accepté la religion chrétienne comme base sociale ; c'est de là que le christianisme se répandit en Pologne, en Moravie et dans les Etats Prussiens. La langue bohême a été aussi cultivée avant les autres dialectes slaves, elle possède des monuments littéraires du Xe siècle, elle comptait déjà un grand nombre d'ouvrages ; elle a même influé sur la formation et la culture de la langue polonaise.

II

L'IMPRIMERIE EN BOHÊME (1)

Les pays slaves, la Pologne et même l'Europe, doivent beaucoup aux Bohêmes. S'ils ne sont pas inventeurs de l'imprimerie, ce qui est encore à décider, il est sûr qu'ils ont le plus fait pour intéresser les esprits, pour les tourner vers cette

(1) II, p. 53-55.

découverte ; car on ne la doit pas, comme bien d'autres, à l'appât de l'argent. Elle a une origine morale : c'est le désir de lire la Bible, de la répandre partout, de la copier ; et ce désir se fit sentir après les luttes religieuses suscitées par Huss. La Bible était déjà traduite plusieurs fois en slave, en polonais, en ancien slavon et en bohême ; elle était lue par le clergé, par les hommes instruits ; mais on n'en connaissait que des parties différentes. Lorsqu'on eut mis en question le pouvoir législatif de l'Eglise, tout le monde en appela à la charte de l'Eglise, c'est-à-dire aux Ecritures ; tout le monde voulut les connaître et les discuter, les sectateurs aussi bien que les catholiques ; ce travail occupait surtout les Bohêmes. Enéas Piccolomini, pape plus tard sous le nom de Pie II, s'étonnait de cette activité des Bohêmes, il les donnait en exemple aux chrétiens de l'Occident ; il montrait partout la noblesse et la bourgeoisie de ce pays occupées à écrire et à lire, alors que plusieurs seigneurs, en Italie et en France, lisaient difficilement et ne pouvaient pas quelquefois signer leur nom.

Les troubles qui suivirent le schisme de Huss firent sentir le besoin de répandre partout les saintes Ecritures.

Un jésuite du siècle passé, Korzynka, dans un ouvrage où il traite de l'invention de l'imprimerie,

prétend que cet honneur appartient aux Bohêmes ; que le célèbre Guttemberg était né en Bohême, à Kutna-Hora, qu'on appelle en allemand Guttemberg. Ce jésuite qui n'était pas ami des Hussites, a réuni un grand nombre d'arguments spécieux pour appuyer son opinion.

[En tout cas] les Polonais et les Bohêmes, à cette époque, commençaient partout les entreprises typographiques et y présidaient. Ainsi, un certain Adam, polonais, établit la première imprimerie à Naples ; un autre polonais, Stanislas, à Séville ; c'est encore un polonais, Hencki, qui fonda la première imprimerie à Vienne. Il est difficile d'expliquer tous ces mouvements si on n'en cherche pas l'origine en Bohême, d'où ils agitaient les provinces limitrophes en Pologne.

III

LA SCIENCE TCHÈQUE [1]

Les savants bohêmes ne ressemblent pas aux antiquaires des autres pays ; ils sont, pour ainsi

(1) I, p. 47-48.

dire, les apôtres de la nationalité; ils travaillent comme les moines de Saint-Benoît, de Saint-Maur, et se résignent souvent aux mêmes privations, aux mêmes misères. Il y a de la poésie dans leurs recherches, dans leurs voyages. Un esprit à la fois curieux et poétique anime leur entreprise. L'homme qui ouvre cette carrière de la science slave, Dobrowski, parcourut, comme Hérodote, tous les pays dont il avait à parler, Pétersbourg, Moscou, Varsovie; il prolongea ses investigations jusqu'à travers les colonies slaves qui vivent de l'autre côté des Alpes.

Ses successeurs et ses imitateurs ont agi avec la même force, dans la même direction. Ils se servent de tous les moyens pour atteindre leur but: ils écrivent toutes les langues, le latin, l'allemand, le polonais, le français quelquefois. Profitant de leur position centrale au sein des peuples slaves, ils s'efforcent de les rapprocher, de les faire connaître les uns aux autres. Ils traduisent la poésie polonaise pour les Serviens, ils traduisent les monuments serviens pour l'Allemagne; en même temps, ils cherchent à recueillir ces monuments et à les publier en latin pour l'Europe civilisée.

L'écrivain russe se défie de l'écrivain polonais; de son côté, le littérateur polonais se méfie du littérateur russe, mais tous deux s'approchent

avec une égale confiance du laborieux et consciencieux savant bohême : car ce qui le distingue surtout, c'est sa haute et calme impartialité. Il tient pour son devoir le plus sacré d'élever la science au-dessus de toutes les questions du jour, de creuser le terrain historique au-delà de sa surface politique actuelle. En rappelant aux nations de même race leur commune origine, leur Eglise et leurs apôtres primitifs, il les convie continuellement à l'unité. Il parle avec la même vénération des saint Hyacinthe, des saint Jean de Cracovie, comme de saint Cyrille et Méthode ; il voudrait réconcilier les neveux de Kosciuszko avec les descendants de son vainqueur; enfin, il aspire à noyer dans une seule et glorieuse lumière les souvenirs des luttes qui les divisent encore.

Les Bohêmes seront toujours regardés comme les patriarches de la science slave : ils ont produit des savants populaires et ont pourrait presque dire qu'ils ont fait de la Bohême une nation de savants et de philologues.

IV

SUR LA LITTÉRATURE TCHÈQUE [1]

Après l'extinction de la dynastie nationale, la maison de Luxembourg, qui régnait en Bohême, protégea les sciences et les arts ; plus tard la maison d'Autriche chercha aussi à développer chez elle les arts et la littérature ; mais, malgré tant d'avantages réunis, malgré une position heureuse, une longue tranquillité, une protection constante, les lettres bohêmes offrent je ne sais quoi de morne et de froid. On dirait qu'un germe de malaise, de faiblesse mortelle, a été déposé au fond de cette société politique, qui n'a jamais pu arriver à avoir conscience d'elle-même et de sa mission au milieu des peuples chrétiens.

Peut-être est-ce cette tranquillité même qui fut la cause de ses malheurs. Tandis que la Russie, sous la terrible pression de l'atmosphère mongole, tendait en elle toutes ses forces et développait tous ses principes ; tandis que la Pologne était continuellement électrisée par les orages qui lui

1), p. 43-44.

venaient de la Turquie, la Bohême, abritée des Turcs par les Hongrois et les Polonais, communiquait par l'Autriche avec l'Europe civilisée. Elle voulut s'approprier la civilisation de l'Europe ; elle l'accepta dans les formes extérieures ; mais, au fond, elle ne trouva point en elle-même de quoi la nourrir, la faire fructifier.

Le nombre des ouvrages que les Bohêmes ont produits est immense. Certainement ils ont plus écrit que les Polonais, les Russes, les Serviens, que tous les peuples slaves ensemble. Cependant leur littérature est dépourvue de force réelle ; elle n'a aucune originalité ; elle n'a pas produit une seule individualité puissante, poétique ou littéraire ; elle s'est continuellement traînée dans l'imitation. Peu à peu les lecteurs en vinrent à préférer les modèles étrangers à l'imitation nationale, l'original à la copie, et la langue allemande a insensiblement gagné du terrain sur la langue maternelle.

V

KOLLAR [1]

C'est un type nouveau de la littérature moderne. Il nous présente le type intermédiaire entre le caractère de savant et celui de poëte. Il n'a pas de patrie : il a été accepté par les Bohêmes, mais il est Slovaque par sa naissance...

Il a parcouru tous les pays slaves situés de l'autre côté des monts Karpathes. Il a déposé le souvenir de ses voyages dans un ouvrage intitulé *Slavicera*, *fille de la gloire*, *fille slave* (ces mots signifient la même chose). La forme de cet ouvrage est extraordinaire : c'est une suite de sonnets. Kollar, dans tous ses sonnets (il y en a, je crois, sept à huit cents), a chanté les héros slaves ; il a raconté tout ce qu'il y avait de poétique dans les souvenirs attachés à certains endroits de la Bohême, de la Pologne ; et il a formé ainsi de ces sonnets un tout poétique, possédant même une grande valeur scientifique. Ces sonnets respirent je ne sais quel parfum de Pétrarque ; ils nous

(1) V, p. 52-55.

rappellent souvent le poëte italien. Mais l'amante de Kollar peu à peu s'idéalise, et devient une figure, un souvenir. Kollar est amoureux d'une idée, d'une nationalité. La Slavie est son amante, la Laure qu'il cherche partout, qu'il pleure et qu'il chante. Mais ce n'est ni un jeu ni une fiction poétique ; Kollar se dévoue sérieusement à cette idée ; il entreprend des voyages pour visiter les monuments ; il cherche à connaître les savants, les littérateurs, chez les Serbiens, chez les Slovaques, pour leur rappeler la patrie commune, pour ranimer le courage de ces populations opprimées par les Turcs, par les Hongrois, par les Allemands. C'est un ouvrage véritablement patriotique qu'il a composé. Dans un de ses sonnets, il dit : « Je jeûne et verse des larmes pendant les jours néfastes de l'histoire slave : je m'enferme, et je fais abstinence le jour de la bataille de *Kossovo*, de cette bataille qui détruisit l'indépendance des Sirbiens ; le jour de la bataille de *Weissemberg*, où fut tuée la vieille Bohême; le jour où Kosciuszko tomba sur le champ de *Macieiowice* » Et tout cela est vrai. Kollar ne parle réellement que les larmes aux yeux lorsqu'il raconte les désastres des Bohêmes, des Polonais, des Serbiens ; il porte dans son cœur tous ces peuples, il les aime d'un égal amour. Il a le désintéressement des savants bohêmes ; partout il cherche, partout il suit

l'histoire de la race slave. Sur le Danube, cette race lui apparaît comme un fleuve bienfaisant qui tourne la montagne et s'en va portant partout la fertilité, tandis que les peuples turcs et tudesques, ayant fait beaucoup de bruit, n'ont laissé sur leur passage que cadavres et ruines...

VI

LA POÉSIE DES MONTAGNES CHEZ LES SERBIENS [1]

Le territoire slave, qui sépare la réalité de la fable, l'histoire de la tradition, s'étend entre le Danube inférieur, la Grèce du Nord et les monts Karpathes ; il touche à l'Adriatique ; c'est le seul qui fût connu des anciens...

Il n'est plus douteux aujourd'hui que cette contrée n'ait été de temps immémorial habitée par les Slaves...

... C'est donc ici qu'est le berceau du Slave moderne et que commence son histoire ; c'est même ici qu'un dialecte slave a été pour la première fois élevé à la dignité de langue ; c'est ici

(1) I, p. 37-39.

qu'on a commencé à écrire ce dialecte, qu'on en a créé les lettres, ou, au moins, qu'on les a appliquées à exprimer les sons slaves. Acceptée par les autres peuples, cette langue est devenue le dialecte sacré, celui de l'Ecriture sainte et de la Liturgie.

Cependant, ces pays qui semblaient destinés à devenir le centre de la civilisation et de la culture slaves, se sont laissé devancer par les autres contrées ; ils sont même retombés plus profondément dans la barbarie. Placés sur le grand chemin des peuples qui descendaient du Nord, ils ont rencontré dans les migrations des tribus nomades de continuels obstacles à s'unir, à se concentrer. La population des plaines, sans cesse balayée, parfois menacée d'une destruction complète, se réfugia dans les montagnes ; là elle sut résister aux étrangers, elle conserva le dépôt de la langue et de la tradition. De nos jours encore, dans ces contrées, les montagnards sont les uniques représentants de l'ancien monde slave. Mais s'il est vrai que dans les montagnes quelque poésie, quelques genres de littérature purent se propager et fleurir, il n'est pas moins vrai aussi que ces poétiques fleurs des sommets, quoique belles et d'une rare fraîcheur, ne purent jamais être riches ni variées. Il est des natures de littérature qui demandent à être cultivées au

milieu de populations assises et laborieuses, et dont les besoins physiques sont assurés. Ainsi, dans ces solitudes sauvages, on réussit à créer une poésie lyrique, des chants, des épisodes héroïques ; mais tout ce qui est science et haute littérature ne peut y prendre racine et se développer...

VII

LE MONTÉNÉGRO ET LA POÉSIE SERBE (1)

Le pays de Monténégro est situé entre Raguse et la Bosnie, qui le sépare des provinces turques. C'est une contrée de montagnes ; elle touche presque à la mer, et n'en est séparée que par une langue de pays, l'Albanie autrichienne. C'est un sol aride et montagneux. Les Monténégrins racontent que Dieu, créant le monde, ayant apporté des pierres dans un sac pour former des montagnes, parcourait la terre ; le sac s'étant détaché lorsqu'il arriva à Monténégro, toutes les pierres y tombèrent...

(1) I, p. 263-276.

Ce petit pays a toujours maintenu son indépendance, grâce à la localité et à la valeur de ses habitants. Son histoire est d'un grand intérêt pour les Slaves ; le tableau de son état social est la représentation la plus parfaite de la société slave. Ce pays offre l'image du règne absolu de la liberté ; de la liberté et de l'égalité.

Les Monténégrins ne reconnaissent en général aucune supériorité sociale, ni de naissance, ni de richesses ; ils n'acceptent même pas la supériorité hiérarchique ; c'est une nation sans aucune espèce de gouvernement ..

Quelquefois on trouve un prêtre comme maître d'auberge, qui vend du vin et qui chante des poésies sur la guzla. Ce prêtre ne diffère en rien ni dans ses mœurs, ni dans ses habitudes, ni même dans son costume, d'un paysan de Monténégro. Les Monténégrins sont armés de fusils, de sabres : ils portent des moustaches, ont la tête rasée...

... La poésie décrit les cérémonies de la vie domestique, c'est-à-dire les fêtes et surtout les noces. Celle-ci est la cérémonie la plus importante de la vie des Serbiens, celle qui est la plus souvent décrite dans toutes les chansons, dont nous lirons plus tard quelques extraits. La femme chez les Serbiens, ne jouit d'aucune espèce d'indépendance. Elle est obligée de travailler non seulement

dans la maison, mais encore dans les champs, l'homme s'occupe plus particulièrement des choses de la guerre. Les jeunes gens qui se marient ne choisissent pas leurs épouses, ce soin appartient au chef de la famille. Il arrange le mariage quelquefois une vingtaine d'années avant sa célébration. Dès que le mariage est conclu, le nouveau marié est obligé d'appeler tous ses amis, tous ses parents, pour en former un cortège splendide, afin d'en imposer à la population. Le souvenir de ces mariages se conserve des siècles, et on les chante comme des événements extraordinaires. Le parent le plus proche conduit la fiancée. Elle lui est confiée comme un dépôt sacré, il doit la remettre à son mari. Il y a encore d'autres personnes officielles employées dans cette cérémonie; elles portent des titres et des costumes différents. Il y a entre autres un bouffon de noce, dont le devoir est de chanter des parodies et de jouer des farces. Enfin les cérémonies ressemblent à une cérémonie militaire : tous les hommes sont armés. Les Monténégrins, soit lorsqu'ils travaillent, soit même lorsqu'ils restent à la maison, ne quittent jamais leur fusil ni leur sabre...

Le caractère de gravité, de calme, propre à la poésie slave, vient aussi du caractère du peuple. Le voyageur observe que les Serbiens, et surtout les montagnards indépendants, dans leurs conseils,

conservent cette impossibilité, cette gravité qui distingue les héros sauvages de Cooper. Les orateurs ont beau en appeler aux passions de l'auditoire, ils défient quelquefois leurs adversaires à prouver le contraire de leurs assertions ; ils leur disent même des injures ; mais pesronne ne les interrompt. Quelquefois seulement, d'après la masse de fumée que les auditeurs lancent en fumant leur pipe, on peut juger de leurs sentiments pour l'orateur ; mais ils écoutent toujours jusqu'à la fin.

VIII

L'UKRAINE, LES COSAQUES ET LEUR POÉSIE LYRIQUE [1]

L'Ukraine, — mot qui veut dire : *pays de frontières*,— n'est qu'une steppe vaste et déserte, mais riche en végétation, et servait de paturage aux chevaux des peuples barbares. Il est la grande artère qui rattacha l'Europe au plateau de l'Asie

(1), I, p. 31-34. — Sur l'Ukraine, cf en français Beauplan : *Description de l'Ukraine* ; trad. de Gogol : *Tarass Boulba* ; trad. du *Par le fer et par le feu* de Sienkiewicz, Fasquelle, édit.

centrale. C'est par cette voie que la vie asiatique entrait en Europe ; c'est là que les deux parties du monde se heurtaient l'une contre l'autre. Les oiseaux voyageurs, les sauterelles, les tribus nomades, la peste, prenaient ce chemin pour passer dans l'Occident. Les peuples qui voulaient arrêter l'invasiou des Barbares, ou vider leurs querelles par le combat, descendaient dans ces steppes, pays neutres, champs de bataille par excellence. Là, toutes les armées du monde se donnèrent rendez-vous, et les armées de Darius, et les armées de Cyrus, et celles de la Russie, et celles de la Pologne. Là, naquit un peuple connu sous le nom de Cosaques, mélange de Slaves, de Tartares, de Turcs. Ils parlent une langue intermédiaire entre le polonais et le russe. Il passèrent tour à tour sous la domination de la Pologne et de la Russie. Leur littérature changeait d'idées, de formes, de tendances, suivant l'influence prédominante de la Russie ou de la Pologne. On y chantait les exploits des chefs cosaques, leurs amours, leurs expéditions aventureuses, tantôt contre, tantôt pour les Polonais et les Russes.

Les plaines de l'Ukraine sont le pays de la poésie lyrique.

Un Cosaque, assis près de sa hutte de terre ou de roseaux, regarde son cheval brouter l'herbe épaisse des steppes : il promène son regard sur les

plaines verdoyantes ; en rêvant aux batailles du passé, aux victoires, aux défaites qui ont ensanglanté cette terre. Un chant s'échappe alors de sa poitrine, expression d'un sentiment populaire, ce chant est partout saisi au vol avec enthousiasme ; il passe de génération en génération à la postérité.

Le Danube, le fleuve sacré des Slaves, joue un grand rôle dans leur poëmes. C'est lui qui traverse ces steppes mystérieuses, ces pays sévères aux destinées insaisissables. Pour le poëte, il est souvent la limite du monde, comme l'Océan d'Hésiode ; parfois il est le Scamandre d'Homère, teint du sang des armées, roulant dans ses ondes les armures, les cadavres des héros, les trésors des rois. Mais quelque riche que soit la poésie primitive de ces pays, elle n'est rien en comparaison des accents qu'ils ont inspirés de nos jours. Le poëte russe moderne, surtout le poëte polonais, a peuplé de monuments poétiques ces solitudes désertes où la tradition n'a pas une pierre où se reposer, n'a pas un arbre où s'abriter. « Là, dit le poëte Zaleski, la poésie, étendue sur les herbes et enlacée de fleurs, résonne tristement, prisonnière comme l'inspiration dans un jeune cœur. Seulement la brise lui ravit parfois des lambeaux de chants et les disperse en légers nuages à travers les *limanes*, les îles Borysthène,

les hauts gazons du désert où se promènent les esprits de nos aïeux. »

Selon les paroles d'un antique poëte : « Sur cette terre labourée par les pieds des chevaux, engraissée de cadavres humains, parsemée d'ossements blanchis, arrosée d'une chaude pluie de sang, croissent les moissons de la tristesse. »

La mélancolie est le caractère distinctif de la poésie de ces contrées.

CINQUIÈME PARTIE

ORIENTAUX

I

ISRAEL [1]

Chaque homme, et par conséquent chaque race, a des organes particuliers prédominants qui peuvent ainsi attirer et absorber, pour ainsi dire, toute l'âme de l'individu. Le peuple d'Israël, par exemple, n'a jamais agi dans les arts, dans la poésie et dans la politique, que par le génie, par les efforts de cet homme intérieur tout entier, sans le disiper dans des organes particuliers. Israël n'a pas composé d'ouvrages d'intelligence, ni d'ouvrages d'imagination, calculés et créés pour la vie terrestre. Il n'a pas succombé à la tentaton des facultés basses, des facultés purement terre s

(1) III, p. 108, 173, 365 et IV, p. 249-250.

tres, c'est-à-dire de l'intelligence et de l'imagination.

... Chaque société, pour exister, a besoin d'être basée sur un dogme : la société juive, avant son entrée dans la Terre Promise, était basée sur le dogme d'un Dieu unique ; ce dogme suffisait pour la séparer des nations païennes, et la rendait nécessairement errante au milieu des autres peuples ; ce dogme abolissait toute idée de caste, parce que, d'après lui, tous les hommes étaient frères.

... Le Messianisme peut seul résoudre la plus ancienne et la plus grave des questions : celle du peuple d'Israël. Ce n'est pas sans raison que ce peuple a choisi la Pologne comme sa patrie. Peuple le plus spiritualiste de la terre, capable de comprendre ce qu'il y a de plus sublime dans l'humanité, mais arrêté dans son développement, impuissant à accomplir sa destinée, peuple dégradé, il n'a cependant cessé d'espérer son Messie : cette attente n'a pas été probablement sans influence sur le caractère du Messianisme polonais...

... L'esprit de la révélation hébraïque est bien supérieur à celui des Indous. Nous parlons ici le langage de la philosophie profane, car nous répondons aux philosophes, qui n'accepteraient pas la discussion sur un autre terrain. Or Nork lui-même avoue que les chefs spirituels des

Hébreux avaient pour mission d'élever vers la connaissance de l'unité et de l'universalité de Dieu, non pas une seule caste, mais une nation entière.

L'histoire de la nation élue n'est autre chose que l'histoire d'une lutte continuelle entre les *voyants*, c'est-à-dire les prophètes, les révélateurs et le peuple : le peuple résiste aux appels de Dieu, il retombe à chaque moment dans les erreurs anciennes, embrasse les cultes moins parfaits, devient brahmane, persan, s'adresse au soleil, à la lune, cherche des inspirations sur des montagnes ou dans les bois sacrés ; au contraire, les prophètes et les rois fidèles ne cessent de rappeler au peuple l'idée d'un Dieu fort, puissant et universel, afin que ce peuple trouve en lui-même le secret de communiquer avec la Divinité, sans compter sur des recours extérieurs et physiques. Peut-on comparer un brahmane, qui sait d'avance, à chaque jour de l'année, ce qu'il doit faire le matin et le soir ; qui, tranquille lui-même, au lieu de chercher son frère égaré pour le ramener à la vérité, le délaisse ou l'évite dédaigneusement : peut-on, disons-nous, le comparer avec un prophète qui doit toujours se tenir prêt à recevoir l'ordre du Seigneur, ne sachant ni le jour ni l'heure où il sera appelé au service, et où il faudra se jeter dans la foule, s'exposer à être

maltraité, à souffrir le martyre et la mort, pour dire au peuple une parole? Ainsi, et sans aborder ici la question de l'origine des révélations, nous constatons ce fait des sacrifices volontaires pour le bien d'autrui, imposés aux fidèles par la religion hébraïque; fait qui démontre clairement à tout homme impartial la supériorité de l'esprit hébraïque sur celui des Indous.

II

SPINOZA (1)

D'où vient le système de Spinoza ?

Spinoza était juif. S'il avait vécu dans le temps où l'on brûlait, où l'on torturait les juifs, il se serait probablement adressé à ce vieux Jéhovat qui protégeait ses ancêtres : il aurait eu besoin d'implorer l'assistance d'un Dieu fort, personnel, qui agit et qui pût sauver un misérable d'entre les mains de ses ennemis ; mais, dans l'époque du doute et de la tiédeur générales, Spinoza n'avait plus besoin de Dieu. Cependant les difficultés

(1) IV, p. 335.

de situation qui pesaient sur le peuple juif le forçaient à s'expliquer à lui-même son existence dans le monde et ce qu'il devait y faire, Or, ne pouvant ni servir dans les armées. ni entrer comme membre dans la communauté civile des chrétiens, il devait absolument inventer un système qui le plaçât tranquillement en dehors de tout. Il s'est créé un dieu dans lequel il a habité; et il croyait avoir raison ainsi contre les chrétiens et contre l'histoire, parce que ce dieu ne lui imposait aucun devoir, parce que ce dieu ne l'obligeait ni à prier, ni à combattre, ni à travailler; et ce brave homme, en croyant résoudre toutes les questions philosophiques, n'a tout au plus résolu que le problème de sa propre existence.

III

LE TURC [1]

De tous les peuples d'origine ouralienne, les tribus turques sont celles qui se rapprochent le plus de la souche connue sous le nom d'Indo-Germanique. Mêlés aux belles races des pays

(1) I, p. 26-28.

conquis, les Turcs perdirent bientôt leur laideur primitive. Leurs manières sont empreintes de noblesse et de majesté. Doués d'une énergie prodigieuse, bien qu'un peu mous de corps, ils n'offrent sous le rapport moral, aucune ressemblance avec les Mongols. Tandis que ceux-ci sont privés de tout sentiment religieux, les Turcs, eux, se distinguent par un tempéramment ardent et prompt au fanatisme. L'esprit des Mongols est froid : le leur est doué d'une imagination vive. Plutôt passive qu'active, cette imagination n'enfante pas d'œuvres originales, mais elle s'approprie, elle imite volontiers les produits de la poésie et de l'art étranger. Les Mongols ne comptent pas un poëte, pas un artiste ; en fait d'arts, il n'ont créé qu'un seul genre d'architecture : je parle de ces tours construites de chaux et d'hommes vivants ou de têtes coupées. Les Turcs ne se sont jamais montrés si cruels ; ils ne combattaient ordinairement que dans un esprit de prosélytisme religieux ; ils mettaient leur bonheur dans la domination et les jouissances, mais jamais dans la destruction. On demandait un jour, dans le Conseil des sages Mongols, en quoi consistait la félicité terrestre, le monarque répondit que c'était à vaincre son ennemi, à déshonorer sa femme, à égorger ses enfants. Et le Conseil applaudit, car c'était là une idée nationale.

Le Turc chérit le repos ; il aime à s'enfoncer dans une douce rêverie. Il exprime cet état où il se complaît par des mots intraduisibles, qui ressemblent au *far niente* des peuples méridionaux. Le Turc est avide de conquêtes, de richesses, de pillage ; mais il ne s'est jamais montré aussi habile que le Mongol à tirer parti des inventions de la civilisation qu'il trouvait chez les peuples vaincus. Il déteste l'étranger, et cette haine lui fait dédaigner ce qu'il y a d'utile chez les autres nations. Les Mongols savaient, au contraire, profiter des avantages que ceatains peuples avaient sur eux ; c'est ainsi qu'ils se servirent, par exemple, des artilleurs chinois pour leurs canons. Les Turcs ne répandaient pas une terreur aussi grande que les Tartares, mais ils étaient peut-être plus dangereux pour l'indépendance des peuples. M. Lenormand a dit qu'il ne s'est pas rencontré un seul monarque chez les Mongols qui ait eu le génie de l'organisation. En réalité ils ne surent organiser que la destruction. Les Turcs, au contraire, étaient organisateurs, persévérants ; une fois établis quelque part, it n'était pas facile de les en déloger. Un chroniqueur, surnommé *le Janissaire polonais*, a comparé les Turcs à une mer qui absorbe les eaux, et qui ne les rend pas. Les inondations tartares, au contraire, disparaissaient de suite.

SIXIÈME PARTIE

DES OCCIDENTAUX

I

LES ALLEMANDS A LA COUR D'IWAN [1]

Il avait quelques favoris parmi les Allemands. C'est à cette époque que, pour la première fois, les Allemands paraissent comme influents à la cour. Les Russes s'étaient emparés de plusieurs villes allemandes dans la Livonie. On égorgeait alors les habitants d'une ville prise d'assaut ; mais quelques-unes de ces villes avaient capitulé. Plus tard, les Russes, d'après leur politique habituelle, trouvaient quelque prétexte pour enlever ces populations et les disperser en Russie. Cependant les Allemands ne paraissaient pas avoir beaucoup souffert de cet éloignement de leur

(1) *II*, p. 105.

pays. Ils aimaient le grand-duc et discutaient avec lui sur la théologie. Il leur communiquait ses projets, leur disait dans l'intimité qu'il avait en vue la réorganisation de la Russie ; qu'il voulait commencer par détruire tous les boyards, au nombre de quatre cent mille, tous les bourgeois, et enfin une partie des habitants, et qu'avec le reste il ferait ce qu'il voudrait. Les Allemands, au lieu de le dissuader, n'ayant aucun intérêt à protéger les Russes, flattaient ses instincts féroces.

Nous devons à ces étrangers tous les détails intérieurs de la vie du duc. On peut bien se fier à leur véracité, parce qu'ils n'étaient guidés par aucun sentiment de haine contre ce souverain qui les accablait de présents et qui enrichissait plusieurs d'entre eux, devenus ses favoris.

II

GŒTHE COMPARÉ A BYRON [1]

Gœthe naquit de parent n'ayant aucune signification politique dans une Ville Libre dont les habitants, favorables tour à tour aux Français et aux Prussiens, n'avaient aucuns sentiments patriotiques qui leur fussent propres. Ses premières années s'écoulèrent au sein d'une famille opulente et heureuse ; il avait des passions vives mais non violentes, du moins il se gara des sociétés et des relations qui auraient trop excité sa sensibilité, et il n'éprouva ni de grands malheurs, ni de pertes terribles. Il reçut une éducation soignée, il aima tôt la poésie ; il entendait sans cesse, chez lui et dans son cercle habituel, des conversations sur l'art ; il connut, encore enfant, Klopstock et vit les

(1) Extrait abrégé de *Gœthe et Byron*, étude écrite sans doute vers 1824 au lendemain de la mort de Byron et publié en 1872 par M.Ladislas Mickiewicz dans les *Mélanges posthumes* lib. du Luxembourg), avec notes très importantes. Adam Mickiewicz avait été l'hôte de Gœthe en Allemagne, en même temps que David d'Angers : voir le livre *Adam Mickiewicz* par Ladislas Mickiewicz.

hommages qu'on lui rendait ; il fréquenta le théâtre et médita de bonne heure sur les règles de l'art et sur Shakespeare. Il est facile de s'imaginer combien un jeune homme d'un grand génie, vivant dans un pareil milieu, pouvait chercher de renommée et de plaisir dans la poésie ; et n'ayant rien qui l'émût violemment et l'attirât sur la scène de la vie, ou qui lui fît chercher un mobile dans les passions contemporaines, et il se tourna vers le passé et y puisa ses inspirations. Le résultat de cette disposition d'esprit et de cette tendance fut le premier ouvrage hors ligne de Gœthe, *Gœtz von Berlichingen*, dans lequel le poëte, en dépeignant fidèlement le Moyen-Age, devina le besoin de notre temps, le besoin d'une histoire et devança Walter Scott.

En Angleterre, depuis Charles II, la poésie avait cessé de chanter des souvenirs ou des sentiments nationaux, mais la puissance et les lumières de l'Angleterre s'étendaient et la faisaient se mêler à tous les événements politiques. La révolution américaine, une guerre opiniâtre contre la France, des partis qui divisaient l'opinion... c'était une énorme quantité de matériaux incendiaires souterrains, cherchant dans les montagnes environnantes un cratère nouveau. Lord Byron naquit d'une illustre famille qui sentait vivement son abaissement. Elevé dans la solitude, il dut

partager de bonne heure les sentiments de tristesse de sa famille ; et, en errant dans les montagnes d'Ecosse, il eut le temps de méditer sur tout ce qui l'entourait et sur lui-même. A l'école, tourmenté des circonstances présentes, il ne pouvait lire avec enthousiasme le récit d'un évènement ancien. Bientôt il s'attacha aux hommes avec une ardeur juvénile. Il parcourut l'Europe et vit de près une guerre meurtrière, il se rendit en Orient, dans la contrée des méditations, et s'y montra poëte pour la première fois en exprimant... les sentiments d'un jeune homme vivant au XIXe siècle, les pensées d'un philosophe et les raisonnements d'un Anglais. De même qu'au moyen âge les troubadours, en chantant des strophes inspirées de l'esprit de ce temps, étaient compris de leurs contemporains, de même les accents de Byron parlèrent au grand nombre en Europe et créèrent des imitateurs. [1] C'est ainsi que la vibration d'une corde éveille le son d'autres cordes muettes jusqne là mais montées au même diapason.

... On disait que Gœthe a considéré les passions comme des inspirations destinées à vivifier ses œuvres d'art ; les passions de Byron, comme le *fatum* antique, gouvernaient tout son être physi-

(1) Voir plus loin les pages sur Byron et notes.

que et moral ; pour Gœthe, c'étaient les coupes de vin de Falerne dont Horace aimait à se réconforter ; la muse de Byron s'en enivrait, comme la pythonisse de la fumée du sacrifice .. L'amour de Gœthe est une lueur lumineuse au front du génie ; l'amour de Byron est le feu de la robe du centaure ; le poëte, comme Hercule, monta sur le bûcher et s'y consuma... Gœthe aurait sans doute voulu que les statues de ses amantes fussent sculptées d'une manière idéale, mais sans conserver de traits particuliers trop individuels comme Canova représentait les personnes vivantes. Byron aurait préféré un portrait de son amante moins beau mais fidèle, même en respectant les défauts de sa physionomie, comme St-Preux voulait avoir le portrait de Julie.

III

ARNDT (1)

Le protestantisme, vers le xviie siècle, n'était plus qu'une formule aride et froide ; la théologie,

(1) III, p. 267.

qui d'abord avait commencé par combattre les formules scolastiques, avait fini par tomber elle-même dans le scolasticisme : la seule vie du protestantisme ne résidait plus que dans sa haine contre le catholicisme. On peut dire que la théologie vivait non par le cœur, mais par la bile.

Arndt, né vers la fin du XVIe siècle et mort vers le commencement du XVIIe, commença la réaction contre la réforme en cherchant à ranimer la vie religieuse. Il ne cessa de proclamer ces grandes vérités, que pour convertir les autres il faut se convertir soi-même ; qu'un théologien n'a de valeur qu'autant qu'il s'est lui-même sanctifié ; que les livres ne sont que d'une importance secondaire dans le Christianisme ; que la vie, les actes en constituent l'essence. Arndt, attirait l'attention sur les prophètes de l'Ancien Testament ; il prédisait une ère nouvelle, un progrès nouveau du Christianisme, la réunion prochaine du peuple d'Israël avec l'Eglise chrétienne...

IV

HEGEL ET LE DESPOTISME (1)

Suivant Hégel, Dieu, comme esprit et comme force, comme existence et comme non-existence, de Dieu de tout l'univers se réalise dans l'homme. Ce Dieu qui croît comme plante, comme être organique, comme animal, comme enfant, comme homme, parvient enfin, dans l'intelligence de l'homme, à se comprendre. Pour exprimer cette idée plus clairement, il n'y a d'audre Dieu individuel que l'homme. La pensée se réalise dans l'homme, elle y acquiert la conscience de sa propre existence. Mais Dieu historique, Dieu collectif, non content d'exister dans les individus qui comprennent, comme philosophes, le mieux son idée, Dieu historique s'est incarné dans les nations. Suivant Hégel, il était incarné autrefois dans la personne du roi Nissus, par exemple. Plus tard, il préféra la Grèce, où il s'occupa surtout des arts, où il produisit une brillante époque artistique ; il passa ensuite à Rome, où il apparut

(1) p. 290-292.

comme Dieu politique. Enfin il subit une nouvelle métamorphose en prenant la forme de la race germanique.

Hégel ne s'explique pas sur le royaume où Dieu réside maintenant ; mais, d'après son système politique, il est facile de deviner qu'il réside maintenant en Prusse. Dieu politique s'est fait Prussien.

Je suis très éloigné de vouloir faire une caricature de ce système ; si je m'exprime mal, c'est que j'ai une extrême difficulté de rendre la pensée d'Hégel dans un langage populaire ; mais je ne prétends pas du tout donner une forme ridicule à à ces abstractions. Dans la langue allemande, où on emploie des termes très ambigus et très vagues, il est facile d'exprimer ces idées qui vous paraissent burlesques, en se servant d'expressions scientifiques qui offrent une certaine gravité ; mais le fait est que, d'après les idées d'Hégel, l'état le plus parfait sous lequel la Divinité puisse se produire est celui du royaume de Prusse, avec son roi, ses états-généraux et une législation presque telle qu'elle existe aujourd'hui.

Les sectateurs d'Hégel expliquent son système de plusieurs manières. Il y en a même qui cherchent à le fondre avec les idées catholiques, tandis que d'autres tombent dans le matérialisme le plus grossier. Je vous ai fait connaître la doctrine

d'Hégel telle qu'elle paraît avoir été exprimée dans ses livres.

L'hégellisme s'aperçoit que cette divinité qui, dans ses continuelles migrations, visite les peuples les plus puissants, pourrait bien aller aussi établir sa capitale au milieu du peuple slave. Il y a des hégellistes qui croient que la Russie offre à l'incarnation de cette divinité un corps bien plus puissant et bien plus complet que le royaume de Prusse. La philosophie prussienne est violemment entraînée dans ce mouvement. Cette philosophie excuse tout le passé de l'empire russe ; elle y admire tout, même les cruautés d'Iwan. Or, si nous admettons que Dieu s'incarne ainsi dans un peuple pour faire paraître sa force politique, ce Dieu aura le droit de détruire ses ennemis ; et les nations contraires à la Russie, qui autrefois eussent été accusées d'avoir manqué de prévoyance politique, courent maintenant le risque d'être frappées d'anathème pour avoir résisté à la Divinité.

IV

D'OU VIENT KANT [1]

Dans les pays protestants, les princes s'étant emparés de tout pouvoir, il n'y avait plus d'assemblée, ni de discussion politique. La lutte entre les théologiens, d'abord acharnée, avait fini peu à peu par fatiguer les intelligences ; tout le monde fuyait la théologie ; de sorte que la classe aisée, qui lisait et raisonnait, n'avait pas de but d'existence. Un grand nombre de pasteurs, qui ne croyaient plus ni en Luther, ni en Calvin, ni en Jésus-Christ ; qui ne pouvaient pas passer leurs journées en prières, et qui, d'un autre côté, n'avaient pas de conseil où ils discutâssent les affaires, s'étaient jetés dans les abstractions philosophiques. On échappait ainsi de tous les côtés au travail pratique, parce que certainement il était plus difficile de montrer comment et de quelle manière on devait pratiquer la religion, sans cesser d'être chrétien, que d'inventer un système qui nous dispensât complètement de nos

(1) IV, p. 336-337.

devoirs religieux. Kant, établi, grâce à ses ancêtres allemands, dans un pays slave qui le nourissait et qui payait de ses impôts sa place ; Kant, élevé dans une école fondée jadis par les travaux d'un évêque catholique, ayant appris à lire dans des livres rassemblés par les soins de pasteurs protestants, jouissant du repos sous la protection du roi de Prusse, qui, pour lui, faisait la guerre, et grâce aux soldats qui défendaient la ville de Kœnigsberg ; Kant, qui devait donc tout au passé, croit tout d'un coup être tombé de je ne sais où sur la terre. Il se demande pourquoi il existe, comme s'il n'avait contracté aucun devoir envers son passé, envers sa ville, sans parler de son Dieu ; et il part de ce principe faux pour expliquer Dieu et la création. Kant ressemble, dans le sphère de la pensée, aux derniers grands maîtres de l'ordre Teutonique, de cet ordre fondé par le zèle religieux, enrichi par le pape, défendu par les empereurs, et qui, devenu riche et puissant, s'est adressé une fois cette question : Pourquoi il existait ? et alors il a rompu avec le pape, avec l'empereur, avec le roi de Pologne ; il a voulu commencer une existence pour lui-même, ce qui commence l'histoire moderne de la Prusse.

V

WALTER SCOTT (1)

Walter Scott, dans son orgueil poétique, qui est peut-être plus grand que celui de Byron, prétendait connaître jusqu'au fond de l'âme tous les personnages qu'il introduisait dans ses romans ; il croyait en avoir pénétré le caractère, mesuré toute la carrière spirituelle et temporelle ; il traite toujours ses héros avec un ton de supériorité et une espèce de bonhomie insultante. Walter Scott écrivait pour amuser ses lecteurs, qui formaient l'élite d'un public désœuvré.

(1) III, p. 101-102.

VI

BYRON (1)

Lord Byron commence l'ère de la poésie nouvelle ; lui, le premier, a fait sentir aux hommes tout le sérieux de la poésie ; on a vu qu'il fallait vivre d'après ce qu'on écrit ; que le désir, que la parole, ne suffisent pas ; on a vu ce poète riche et élevé dans un pays aristocratique quitter le parlement et sa patrie pour servir la cause des Grecs. Ce besoin profondément senti de rendre la vie poétique, de rapprocher ainsi l'idée du réel, constitue tout le mérite poétique de Byron. Or, tous les grands poètes slaves ont passé par là. Byron, c'est l'anneau mystérieux qui attache la grande littérature slave à celle de l'Occident. On peut même dire que plusieurs peuples de l'Occident n'ont pas de traditions poétiques, tandis que le type créé par Byron se perfectionne et s'élève

(1) IV, p. 43-50 et V, 83-84. Touchant l'influence considérable de Byron sur la poésie polonaise, cf. Krasinski. *Correspondance avec Reeve*, 2 vol. trad. chez Delagrave.

Marian Zdziechowski : *Byron et son siècle* (en pol.) 2 vol. Cracovie 1897.

de plus en plus dans les compositions slaves. Plusieurs de ces poètes, et nous le verrons plus tard, n'ont pas même vu les compositions du poète anglais ; mais ils en ont saisi quelques sons, quelques strophes, et cela leur a suffi. La force de cet homme était si grande qu'elle se faisait sentir même dans quelques paroles, et que ces paroles suffisaient pour remuer les âmes et leur faire découvrir le secret de leur propre existence.

Avec lord Byron commence l'époque nouvelle de la littérature, de la poésie. Cette littérature et cette poésie se rapprochent d'un côté de la philosophie, et d'un autre côté de la vie réelle. Personne n'a mieux que lui représenté les tourments de ces existences anormales qui ont marqué le passage entre le XVIIIe et le XIXe siècle, ce voyage sans but, cette recherche des aventures extraordinaires, ces élans vers un avenir dont on n'avait encore aucune idée. Tout cela remplissait les âmes des jeunes gens de notre génération ; tout cela a été représenté par lord Byron avec une grande fidélité. Sous ce point de vue, c'est un poète de réalité. On connaît aussi la hauteur et la sûreté de son coup d'œil lorsqu'il jugeait les questions politiques, et son désir incessant de sonder et de connaître les mystères de l'existence. Ce sentiment se retrouve également chez les poètes slaves...

... Lord Byron a été une création de Napoléon,

Il est prouvé pour moi que le rayon qui alluma le feu du poète anglais partit de l'âme de Napoléon.

Comment expliquer autrement l'existence de cet homme au milieu de la littérature décrépite, et pour ainsi dire morte, du siècle passé, qui avait fini par Thompson et son école? Comment expliquer ce phénomène qui s'est montré pour ne pas même avoir d'imitateurs ? Car les contemporains de lord Byron, malgré l'exemple et l'influence de ce génie, n'ont rien produit de comparable, et, après la mort du poète, la littérature anglaise est retombée presque au niveau du siècle passé. Il suffit de comparer les premières compositions de ce poète, « *The hours of Idleness*, » avec les grandes compositions qu'il avait ébauchées pendant son voyage en Espagne et en Orient, pour se convaincre de cette vérité, que l'action de la France et l'action de Napoléon l'avaient arraché à ses occupations scolastiques. Qu'on lise les lettres qu'il a écrites d'Espagne, on y verra que la figure de Napoléon est sa préoccupation constante. C'est le seul des écrivains anglais qui ait compris quelque chose à Napoléon. Il est vrai qu'il l'a réduit aux proportions d'un corsaire. Il comprenait seulement la force que Napoléon exerçait sur ses semblables, force toute morale : il sentait aussi où elle résidait : Napoléon a dominé, parce que son âme était toujours en travail ; son

sentiment ne pouvait dormir. *I suoi pensieri in lui dormir non ponno*, c'est la devise qu'a choisie lord Byron. Cette âme en travail développait la force qui lui donnait le pouvoir sur ses semblables.

Lord Byron a admirablement décrit l'individualité de Napoléon.

... Napoléon créa lord Byron ; l'action de lord Byron, le bruit même de sa gloire, réveillèrent Puszkin ; et, en même temps que ce poète, les écoles que nous avons appelées provinciales de la Pologne entrent, les unes après les autres, dans le même chemin, se rapprochent de plus en plus de la réalité de la vie, et semblent ainsi avoir été créées par Byron : car évidemment il y a des signes de parenté entre toutes ces créations, malgré l'indépendance et l'originalité des créateurs.

Cependant je ne prétends pas que la poésie et la littérature doivent toujours consister dans l'action ; je ne demande pas, d'après l'expression du poète anonyme, que la parole soit toujours une trahison, une perte pour l'âme, et qu'il faille employer tout le feu créateur qu'on possède pour produire un effet. Ce n'est pas une règle générale : l'art existera toujours ; l'art est un des liens qui rattachent l'humanité au monde invisible. Il y a même des époques où les âmes les plus généreuses, où les hommes les plus forts se vouent de préférence à l'art : c'est lorsque les questions capitales de

l'humanité sont résolues ; et ces questions sont presque toujours emportées de haute lutte quand le monde entre dans le chemin d'un progrès lent: alors l'art fleurit et embellit les existences. Mais il y a aussi des époques qui ont besoin de tous les efforts des hommes, des époques où les individus sont appelés à concentrer toute leur action sur quelques points principaux, sur quelques questions vitales qui intéressent toute l'humanité. Il y a des époques artistiques où la force créatrice se produit surtout en tableaux, en paroles. Il y a aussi des époques de lutte où cette force qui domine les hommes est appelée à ébranler les masses...

Byron a été conquis par Napoléon. Lors de la dernière lutte entre la France et l'Angleterre, et avant la bataille de Waterloo, Byron, dans ses lettres, trahit un secret désir de voir ses compatriotes vaincus par Napoléon ; c'est là un des arcanes qu'on pourrait appeler les arcanes des empires, et que peut-être un jour on cherchera à approfondir. On voit l'homme le plus orgueilleux des Anglais conquis par l'admiration. Si Napoléon avait suivi l'étoile qui l'avait guidé en Italie et en Egypte, s'il avait donné à son génie tout l'essor dont il était capable, il est plus que probable qu'il aurait vaincu de la même manière les chefs des flottes et des armées anglaises ; il les eût forcés à

l'admirer, et ce sentiment involontaire d'admiration aurait troublé leur intelligence, aurait désarmé l'orgueil britannique.

*
* *

Avez-vous visité, vous qui visitez les chapelles anciennes, avez-vous visité le champ de Waterloo, ce Golgotha de l'Europe moderne ?

Byron, l'Anglais, l'ennemi de la France, en visitant ce champ, frappé subitement de l'aspect du lieu, et touché par l'esprit qui y plane, dit dans un moment d'intuition : « Ce champ de bataille a été préparé de toute éternité pour être le théâtre d'un grand événement. » Mot sublime ! Byron a répété sans le savoir ce que les mystiques ont dit de Golgotha. « C'est là, dit le même Byron, que l'aigle glorieux est tombé percé des flèches des monarques. » Et c'est là qu'est tombée, avec la gloire de la France, l'espérance de l'Italie et de la Pologne. Et vous vous étonnez qu'on regarde ce champ comme le Golgotha moderne, comme l'endroit le plus chargé des esprits du siècle !

VII

EMERSON [1]

D'après le système psychologique des philosophes polonais, l'intelligence est rangée parmi les facultés inférieures de l'âme. Un philosophe américain, lui aussi, assigne à l'intelligence une place inférieure. M. Emerson croit ainsi que le germe, le centre de toute action, est l'âme. Cette âme agit soit par l'*intelligence,* soit par le *sentiment* : elle crée une *philosophie*, une *poésie*. Mais, dans son action inférieure, elle apparaît d'abord comme *prudence* ; elle s'élève à peine au-dessus de la brute ; elle devient plus tard *philosophie* : elle s'élève peu à peu vers la *poésie*, qu'Emerson place au-dessus de la philosophie ; et, enfin, elle devient *sagesse*. Ainsi, dans l'échelle de l'humanité, les hommes *prudents* occupent la dernière place ; viennent ensuite les hommes *intelligents* ou intellectuels ; puis les *poètes* ; et, enfin, les *vrais sages*. Emerson croit que, comme dans la nature, les forces, les fluides,

(1) IV, p. 178-179 et 217.

que nous appelons impondérables, tels que le magnétisme, la lumière et l'électricité, ne sont que des forces matérielles plus subtiles et mieux dégagées ; ainsi l'intelligence de l'homme n'est autre chose qu'une force matérielle de ce genre, élevée à une troisième ou quatrième puissance. L'âme de l'homme peut s'emparer de la terre, de la vapeur, de l'électricité, de l'intelligence, l'employer à ses fins ; mais elle doit s'élever vers ce qu'il appelle l'âme universelle, c'est-à-dire vers Dieu...

Emerson n'est pas partisan des écoles philosophiques de l'occident ; il les combat, et il les tourne même en ridicule. Il ne paraît appartenir à aucune des sectes de l'église établie : c'est un philosophe pratique, une espèce de Socrate américain.

VIII

LES CELTES [1]

Les peuples celtiques, au contraire du peupl

(1) III, p. 108-109.

d'Israël, ont l'intelligence très développée. Les Romains ont remarqué l'extrême facilité avec laquelle les Gaulois celtes appréciaient et saisissaient le côté saillant de chaque chose, le côté pratique, et la promptitude avec laquelle ils en tiraient toutes les conséquences. Cette intelligence, trop développée, agit sur l'imagination, la refroidit et l'arrête. Aussi, chez les peuples celtiques, à côté des créations réellement poétiques et inspirées, voit-on ces poésies mixtes, où l'intelligence lutte avec l'imagination, comme c'est le cas dans le genre didactique. La satire, (1) la véritable satire, est une création celtique. Elle a pris naissance à Rome, mais pas chez les praticiens, qui descendaient, comme on le prétend, des Grecs, mais dans le peuple italique, descendant des Celtes.

Durant tout le Moyen-Age, pendant que la haute poésie florissait chez les Francs, la satire et la poésie sarcastique continuaient d'être cultivées par la bourgeoisie et par le bas-peuple d'origine celtique.

(1) Voir p.

SEPTIÈME PARTIE

LA FRANCE

I

SON ROLE DANS L'OCCIDENT : OCCIDENT ET ORIENT. (1)

Une analogie prodigieuse existe entre les deux parties de l'Europe séparées par cette longue ligne qui s'étend de Hambourg à la mer Adriatique. La lutte de la chrétienté orientale et de la chrétienté occidentale contre la barbarie offre des points de comparaison aussi curieux qu'instructifs. Ainsi l'Espagne, retranchée dans ses montagnes, a opposé aux Musulmans une barrière infranchissable ; la France, au contraire, s'est élancée vers les entreprises lointaines. L'Espagne défendait chez elle son existence, la France allait à la recherche de l'ennemi. La race germanique, peu

(1) I, p. 49-50.

à peu entraînée dans le mouvement commun, a insensiblement tourné à son seul profit les succès remportés sur les Barbares. Le margraviat d'Autriche, autrefois établi pour la défense de l'empire Franc contre les Infidèles et les Slaves, est parvenu à se faire l'unique héritier de toutes les conquêtes des armes chrétiennes sur cette même terre slave.

Les contrées montagneuses de l'Illyrie et de la Servie ressemblent, sous beaucoup de rapports, à l'Asturie et à la Catalogne. Leurs luttes guerrières et leur littérature offrent également plusieurs caractères semblables. Ce sont les pays aux entreprises aventureuses, aux joûtes chevaleresques ; il n'y est question que de princesses enlevées, de couronnes conquises à coups de lance. On se croirait transporté en Espagne, lorsqu'on lit les monuments littéraires des Serviens.

Pendant longtemps aussi, le sort de la Pologne fut celui de la France. L'une et l'autre n'ont rien gardé de leurs conquêtes sur les Infidèles ; il ne leur en est resté que de grands souvenirs et la sympathie des nations. Les peuples se sont accoutumés à voir en elles les représentants d'une haute et généreuse pensée, les champions de l'avenir, combattant pour l'intérêt commun du monde.

Enfin les Bohêmes et les Russes offrent plus d'un point de ressemblance qui les rapproche de la race germanique.

Nul doute que si l'on poussait trop loin la comparaison, si l'on voulait l'appliquer dans tous ses détails, nul doute qu'elle ne finît par devenir fausse ; mais le Bohême, que les Allemands ont surnommé *le bœuf*, le Bohême honnête, laborieux et lent, enclin comme l'Allemand aux idées abstraites, représente assez bien l'esprit germanique au milieu des Slaves. D'un autre côté, le Russe me semble en tout rappeler l'Anglais, l'allemand normalisé ; tous deux ont la même persévérance tenace dans le but, la même force dans l'exécution. L'activité, la célérité qui les distinguent de la pesanteur de l'Allemand, ils les doivent peut-être à l'esprit normand qui s'est également acclimaté en Angleterre et en Russie.

II

LA LANGUE FRANÇAISE

En France, les dialectes méridionaux, de beaucoup les plus riches en expressions, les plus sonores, les plus gracieux, sont tombés au rang de patois de campagne. C'est qu'ils n'ont pas absorbé la civilisation antique, qu'ils ont repoussé

l'influence du latin, croyant conserver ainsi leurs traditions locales, qu'ils se sont éloignés de tout mouvement historique et se sont ainsi condamnés à périr dans leur isolement. Au contraire, le dialecte du nord de la France, élaboré par la philosophie scholastique, achevé par l'initiation des modèles de l'antiquité, représente, non-seulement la civilisation française, mais encore tout ce qui pouvait pénétrer de la civilisation latine.

III

COMMINES (1)

Commines nous donne une idée encore moins avantageuse de la noblesse française, à cette époque, que Longinus ne nous en fournit une sur celle de la Pologne,

Commines, d'abord serviteur des ducs de Bourgogne, entré plus tard au service du roi de France, ressent quelque sympathie pour l'ancien ordre féodal. Il a besoin d'avoir un suzerain, mais on chercherait vainement dans son attache-

(1) II, p. 14, 18.

ment la sincérité et la naïveté d'un Joinville et d'un Villehardouin. Il ne croit pas au féodalisme: il croit peu à la tradition ecclésiastique ; il sépare déjà la politique de la morale. Ses prédécesseurs expliquaient tous les événements par l'action immédiate de la Providence ; lui, il voit la raison de chaque événement et la cause définitive dans les passions et les intérêts des individus. Il admire surtout l'habileté. Il s'attache à la personne de Louis XI, à cause de son habileté. On a dit de lui qu'il produisit des hérétiques en politique, Il commence réellement une grande hérésie dont le signal est la séparation de la politique et de la morale...

... Le seigneur de Commines, qui avait employé sa vie au service des intérêts du moment, qui ne voyait rien au-dessus du pouvoir royal dans la sphère morale et rien au-dessus de l'habileté dans la sphère politique, mourut dans la disgrâce. Disgracié, il jugeait avec aigreur le présent, lui qui avait été toute sa vie le serviteur des intérêts du jour.

IV

MONTAIGNE [1]

Montaigne, ce seigneur français, assistait à la lutte entre le protestantisme et le catholicisme. En France, depuis longtemps, chaque lutte prenait un caractère politique ; une question religieuse devenait une question d'Etat. En Italie, c'était une question de politique étrangère. En France, c'était une question d'intérieur, et les esprits étaient divisés en partis qui se livraient des combats d'armes et de plume. Les huguenots et les catholiques se rattachaient, comme on sait, les uns au roi de Navarre, les autres à la Ligue : mais quelques esprits supérieurs et indépendants observaient la marche des affaires, sans se vouer entièrement à l'intérêt des partis. Montaigne représentait cette classe d'hommes qui voyaient le passé disparaître sans pouvoir encore découvrir et définir l'avenir. Il servait sous la bannière de Henri IV, quoi qu'il fût catholique ; il avait des

(1) II, p. 140-142.

sympathies pour les protestants, bien qu'il eût défendu la religion catholique dans ses écrits.

Les esprits, ébranlés dans leur croyance, se repliaient sur eux-mêmes, et Montaigne, désespérant de résoudre la question religieuse ou politique, d'après l'ancienne philosophie et d'après la tradition, cherchait en lui-même la clef de l'énigme, et il commença la longue série de la littérature intime.

Il s'examine, il raconte ses défauts, il parle de ses qualités, et finit par s'enfoncer complètement en lui-même. Quoique protestant de son humilité et ne voulant pas se donner pour modèle de la perfection, il arrange cependant l'humanité entière sur son type. Il croit que la manière dont il a passé son enfance, au milieu des paysans, est la meilleure qu'on puisse conseiller aux pères de famille. Il pense que ses idées sur le mariage sont les plus justes ; que la manière de servir son roi et son pays est celle qui convient le mieux aux gentilshommes de France.

Montaigne est toujours politique et sage. Il se défie du protestantisme, parce qu'il le croit menaçant pour la France ; il défend le catholicisme, parce que c'est une institution sage et éprouvée par les siècles. On ne trouve en lui aucun germe de ce mysticisme profond qui caractérise les sectaires de l'Allemagne. Pour le dogme, il est

toujours orthodoxe, mais dans les questions secondaires, il se permet des critiques ou plutôt des bavardages sans fin. Il traite tout ce qui lui passe par la tête, et ses ouvrages forment ainsi un chaos où tous les esprits cherchent des armes, où toutes les opinions trouvent un appui.

Montaigne a écrit à différentes époques de sa vie, et il a plus d'une fois changé d'avis sur des questions secondaires. Son caractère distinctif est une croyance ferme dans le dogme, une liberté extrême et désordonnée dans l'explication des questions secondaires, et enfin un désir immense de communiquer à l'humanité tout ce qui se passe dans son intérieur...

Son ouvrage est une mosaïque admirable de petites histoires, d'anecdotes enchâssées dans un récit très vif ; c'est la facilité, la nonchalance d'un bavard qui a beaucoup d'esprit.

V

RONSARD [1]

La pléiade de Ronsard héritait de toutes les richesses de la poésie chevaleresque ; elle avait devant elle les nombreux ouvrages de ses prédécesseurs, forts d'invention, riches en motifs épiques et lyriques. Il s'agissait seulement de les dégager et de les développer. Aussi l'école espagnole, qui fit ce travail avec un grand succès, créa-t-elle une littérature nationale.

Ronsard, esprit médiocre et passionné, préfèra repousser le passé avec violence, et réagir contre lui. Il ne pouvait comprendre la haute et profonde poésie du moyen âge qui a produit le Dante et le théâtre espagnol, frappé qu'il était du défaut de la forme et du style. Ces poëtes, qui créaient des ouvrages immenses, ne se préoccupaient nullement du style ; il était facile de remarquer leurs fautes de grammaire, mais impossible de refaire leurs expressions fines, profondes et pittoresques. Ronsard mettait toujours la forme de Virgile et

(1) II, p. 170-171.

d'Horace en avant, et il faisait remarquer le contraste qui existait entre la correction, la netteté classique et la barbarie du moyen âge. La société dans laquelle il vivait sympathisait avec cette manière de voir. Les philologues admiraient, dans Ronsard et ses imitateurs, la connaissance du grec et l'imitation du latin. Les esprits, profondément remués par la réforme religieuse, sentaient le besoin de s'expliquer clairement, de trouver toujours une forme simple et précise. Aussi préférait-on la dialectique rhétoricienne de Ronsard, son style correct et sentencieux, à ces formes du moyen âge, si vagues, si difficiles à saisir, à ces formes qu'il fallait compléter par ses propres sentiments.

Ronsard, aidé du mouvement de son siècle, a décidé de l'avenir du style français : il a introduit cette forme moderne, française par excellence, précise, fine, claire et nette, qui reproduit le raisonnement et la passion, mais qui exclut à jamais plusieurs genres de poésie, comme le burin exclut le coloris. Ronsard était reconnu, non seulemeut par tous ses compatriotes, mais encore par l'Europe entière, comme le premier poëte de France, comme le premier poëte du monde, et le Tasse lui-même, étourdi par cette clameur publique, vint consulter cet esprit positif, borné, sur le fruit de ses sublimes rêveries.

Ronsard ne pouvait rien comprendre à ces hautes inspirations du poëte italien: mais il sympathisait avec l'Italie par ses défauts. Il imitait et croyait surpasser Pétrarque, parce qu'il employait ces *concetti*, ces raffinements épigrammatiques et de mauvais goût qu'on trouve quelquefois dans Pétrarque, et qui déparent aussi les ouvrages du Tasse. Sous ce rapport, Ronsard était plus fort que le Tasse. Il n'a jamais pu comprendre son myticisme ni le platonisme de Pétrarque.

VI

DESCARTES (1)

La philosophie se développe et entre dans l'existence après le traité de Westphalie, lorsque la grande vie religieuse s'arrête partout. Jusqu'alors la chrétienté avait marché comme un seul homme. Je ne parle pas ici de quelques individualités, de quelques sectes, mais de mouvements, tels que les croisades, la création de l'art du moyen-âge en France, en Italie, partant les confréries et les

(1) IV, p. 333-334.

couvents. Toutes ces créations paraissent sortir d'un même individu. Mais, depuis la Réforme, la chrétienté s'arrête. Du côté du catholicisme (pour répéter une expression hardie de Baader), commence la *pétrification*, et, du côté du protestantisme, la *putréfaction*. L'âme de la chrétienté, et les âmes des nations, ne savent plus de quel côté aller. Elles tendent aux lumières nouvelles. Alors commence pour les génies les plus forts, les plus robustes, un travail douloureux. Descartes crée son système, non pas d'après les livres d'Aristote, ni d'après ceux de Platon et d'Anaximène ; mais Descartes, ayant vu la guerre religieuse du catholicisme et du protestantisme, ayant servi dans les armées, ayant vu le sang couler des deux côtés, et n'ayant pu parvenir à se fixer sur la justice de ces partis, se détourne des questions théologiques, et ne trouve plus d'autre refuge qu'en lui-même. C'est alors qu'il se dit : *Je pense, j'existe ;* il faut que je cherche à me tracer un chemin à travers le monde. Descartes caractérise aussi dès le commencement la tendance du génie français. C'est la nécessité de se fixer sur le principe des certitudes morales. Descartes était un homme d'action : il avait mis son épée au service des causes religieuses, quoiqu'il parlât rarement lui-même de la religion ; quoiqu'il fût surtout mathématicien, cependant on découvre

le principe vital de sa philosophie dans le besoin qu'il éprouve de savoir ce qu'il doit croire sur Dieu et sur l'humanité. Et depuis Descartes jusqu'à Buchez, Pierre Leroux et Lamennais, vous verrez le même besoin se révéler ; il a été même dernièrement formulé par Buchez, lequel a exagéré le système de Descartes ; à savoir, que le principe des certitudes morales détermine toutes les certitudes, la certitude intellectuelle même. Ainsi le génie français voulait s'éclairer pour pouvoir agir.

VII

RULHIÈRES (1)

Rulhières, diplomate français envoyé en Russie, encyclopédiste, philosophe et faiseur de couplets, fut frappé de ce qu'il observa à la cour de Russie. La force épouvantable, les principes qui gouvernaient cet empire, dont on voyait presque à l'œil nu l'influence indéfinissable, cette force qui renversait toutes les combinaisons politiques, qui mettait en défaut la sagacité des diplomates, étonna

(1) III, p. 35-36.

Rulhières et lui fit faire de profondes réflexions sur la marche des choses humaines. Le premier, il se douta que l'empire russe pouvait bien être basé sur une idée nouvelle et tout à fait étrangère a l'ancienne politique des Etats européens. Il s'attacha à approfondir l'histoire de Pologne. Ce qu'il avait lu dans des romans, il le rencontrait en Pologne dans la réalité ; il y voyait des individus d'une force et d'une audace qu'il ne pouvait pas s'expliquer. La singulière position politique de ce pays, ses lois, son gouvernement intérieur, devinrent pour lui un sujet de graves réflexions. Rulhières, le premier, dit ces mots profonds pour le siècle où il écrivait : « Ce ne sont pas les lois qui gouvernent ce pays, c'est l'esprit. »

Mieux que les Polonais, Rulhières comprit l'importance de leur révolution : il écrivit que celle de 1773 est l'événement le plus important de l'histoire du continent.

On dit que l'empereur Napoléon, à l'époque où son cœur était encore ouvert à tout ce qui était noble et généreux, lut Rulhières, et que les Polonais doivent à cet historien les premiers sentiments de la sympathie que Napoléon montra plus tard pour la Pologne. Nous devons même à Napoléon la publication de cette histoire. Un littérateur gagné par un cabinet étranger s'était emparé du manuscrit, l'avait défiguré complète

ment en lui donnant une tendance contraire à celle dans laquelle Rulhières l'avait écrit, et avait déjà commencé la publication de l'ouvrage, ainsi revu, lorsque Napoléon, en ayant eu connaissance, ordonna de suspendre le tirage, de détruire ce qui en était déjà paru, et de publier cette histoire d'après le texte original : l'auteur l'avait laissée en manuscrit.

VIII

JOSEPH DE MAISTRE [1]

Le système connu sous le nom d'opinions légitimistes doit beaucoup à la Russie : il lui doit son point d'appui. Jamais il n'aurait pu se formuler, devenir un symbole complet, et surtout agir, sans avoir trouvé de base...

Les opinions légitimistes commencèrent à être émises au moment même où s'écroulait l'édifice ancien de la société française; ces opinions furent plus tard formulées nettement par le comte Joseph de Maistre. Ses ouvrages les plus importants furent écrits à Pétersbourg.

1 III, p. 191-198.

La Révolution française dut naturellement frapper les intelligences. On ne tarda pas à reconnaître que ses tendances n'étaient pas exclusivement politiques ; en effet, elle attaquait déjà la société religieuse, c'est-à-dire l'Eglise. Comme les classes privilégiées se voyaient enveloppées dans la persécution qui frappait l'Eglise, elles furent amenées à lier leur cause à celle de la religion. Les représentants du vieux monde, victimes des abus de l'aristocratie, se donnèrent pour martyrs de la foi. La Révolution, que l'on n'avait jusqu'alors accusée que de violences contre l'ordre politique et contre la hiérarchie sociale, c'est-à-dire la noblesse, est maintenant anathématisée comme ennemie de l'Eglise, comme négation des vérités divines révélées par le Christianisme.

Le comte de Maistre, saisissant la question à ce point de vue, la développe dans son ouvrage, et cherche à l'expliquer philosophiquement.

Selon lui, le genre humain est destiné à expier sur la terre le péché originel. Les hommes sont, par leur nature, méchants et incapables de se corriger eux-mêmes. C'est pour cela que la Providence leur a offert dans la révélation un secours surnaturel, et qu'elle a choisi pour gardiens de l'ordre et de la discipline, certaines familles, certains individus doués d'un talent inné de gou-

verner et de se faire obéir. C'est donc pêcher contre Dieu que de vouloir contrôler en quoi que ce soit les droits des familles ou des individus qui ont le pouvoir. Mais comme il arrive souvent que ces familles ou ces individus ont des manières très différentes de concevoir et d'appliquer la vérité ; comme il arrive souvent des querelles et des guerres entre ces hommes, le comte de Maistre ne trouve d'autre moyen d'accorder les monarques qu'en faisant appel au pape. Selon lui, le pape gouverne toujours avec intelligence, et pour cette cause, doit être le seul modérateur du pouvoir royal ; c'est là le point essentiel de son système.

Les ouvrages du comte de Maistre n'étaient pas publiés que déjà plusieurs émigrés répandaient ses opinions en Russie. L'empereur Paul, préparé par sa vie solitaire et méditative à comprendre les hautes questions, embrassa avec ardeur ces opinions : il se crut représentant du pouvoir divin en Russie. A la mort de l'impératrice Catherine, quoique jusqu'alors il ne fût entré en rien dans la direction du gouvernement, il prit tranquillement possession du trône, et, semblable à Sixte-Quint, il parut rajeuni tout d'un coup, et même plus haut de taille. Jamais un monarque n'a affecté une telle fierté, un tel orgueil, même dans sa démarche et dans ses gestes, il voulait

appliquer et justifier en sa personne le principe du comte de Maistre.

IX

NAPOLÉON (1)

Napoléon exerça une immense influence morale sur les pays slaves, une influence plus grande que celle qui pouvait résulter de son action militaire et politique...

... Napoléon, par sa personnalité, par son individu, a réagi contre le siècle précédent. Il réalisait en lui-même tout ce qu'il y avait de fort, de grand, de progressif dans la tendance du XVIIIe siècle, et en même temps il détruisait ce qu'il y avait de faux et de hasardé dans ses principes.

Le défaut principal de ce siècle était une légèreté excessive à vouloir tout raisonner, tout expliquer. Réellement, pour les gens du XVIIIe siècle, il n'y avait plus de mystères. En vue de chaque phénomène, on arrivait avec un système tout prêt pour l'expliquer. Le terrorisme même n'a jamais pu

(1) III. p. 202, 257-261. V. p. 107-109.

réussir à effrayer les intelligences en France et en Pologne. Chacun s'est consolé par cette pensée que, le terrorisme une fois renversé, on reprendrait de nouveau toute liberté de raisonner et de faire des systèmes.

Mais la providence produisit un homme inexplicable, devant lequel les intelligences s'arrêtèrent interdites, en se demandant d'où il venait, où il tendait, et quelle était sa mission? Or c'était rendre un immense service aux hommes de ce temps que de les obliger à se recueillir et à méditer sur un phénomène inexplicable.

Napoléon, par ses victoires, par sa législation, par ses talents, réveilla dans l'humanité ce sentiment d'admiration qui commençait à s'y éteindre. Il apprit à la classe civilisée de Pologne, qui peut-être avait exagéré, s'il est possible, le défaut français d'expliquer tout, de raisonner sur tout, il lui apprit à fixer pendant de longues années un seul phénomène, qui, par les craintes et les espérances qu'il inspirait, occupait les esprits, et excitait en eux un sentiment de vénération presque religieuse. Sous ce rapport, nous devons assigner à Napoléon une grande place dans l'histoire des peuples slaves.

... C'est le fond inexplicable et mystérieux du caractère de Napoléon qui l'a rendu la terreur des Russes. Le peuple et les soldats russes le regar-

daient comme sorcier ; ils étaient persuadés qu'il avait le pouvoir de changer de forme. On raconte des histoires de plusieurs combats entre le général Souwarof et l'empereur Napoléon en personne. L'Empereur ayant pris la forme d'un lion, Souwarof se hâta de se faire lion. Alors Napoléon se changea en aigle ; Souwarof, pour le combattre, voulut prendre la forme d'un aigle à deux têtes, et il en demanda la permission à l'empereur Paul ; mais celui-ci, irrité d'une telle hardiesse, le dégrada.

Le peuple exprime ainsi son vague sentiment d'une immense destinée attachée à cet homme. Le même sentiment a inspiré au poëte Dierzawin une de ses odes les plus remarquables. Dierzawin s'y élève jusqu'à la sphère du mystérieux. Pour lui, Napoléon est un antechrist, la bête de l'Apocalypse de saint Jean. Cette opinion était assez généralement répandue même parmi les Russes éclairés. J'ai lu dans une note de Dierzawin quelques lignes extraites d'une dissertation *ex professo* faite par Gezel, savant professeur de l'université de Dorpat. On y prouve comme quoi Napoléon est l'Antechrist, et que son nom, d'après l'explication cabalistique, signifie le nombre 42. Dierzawin cite cette note pour éclaircir quelques vers de sa pièce.

Les Polonais ne furent donc pas, parmi les Slaves, les seuls chez qui l'action de Napoléon

provoqua un mouvement moral. Chez les Russes ce mouvement, quoique dirigé contre sa personne, servit cependant au progrès de la nation. Pour combattre un tel adversaire, le monarque russe sentit pour la première fois le besoin d'en appeler à l'enthousiasme religieux de ses peuples ; il leur parla au nom de la religion et de la patrie. On ne se rappelle pas avoir jamais vu auparavant, dans une pièce officielle russe, les mots foi et patrie, *wiera* et *atieczestwo*. De cette époque datent, en Russie, les premiers mouvements moraux, les premiers élans d'enthousiasme politique, qui devaient éclater plus tard en conspirations contre le gouvernement.

En France on a cru expliquer la destinée et les exploits de Napoléon en disant qu'il n'était que le résultat de la Révolution. Quoi qu'on en ait dit, il est resté en dehors de la marche de la France révolutionnaire.

Napoléon n'était pas un homme de l'Occident : il n'y avait en lui rien de Gaulois ; c'est peut-être le seul monarque français qui n'ait pas été *homme d'esprit ;* l'idéologie germanique et la débonnaireté slave lui étaient également étrangères. Il y avait dans son génie je ne sais quoi d'oriental : il aimait l'Orient ; il exprima plusieurs fois l'idée que tous les grands hommes, les hommes des grandes époques, ont traversé l'Orient ; un vague

désir semblable à l'amour du sol natal l'attira vers ces contrées et influença son expédition d'Egypte.

Napoléon n'appelait jamais les philosophes autrement que des *idéologues*; et sous le nom d'idéologie il comprenait toute science de choses mortes et abstraites prétendant résoudre des intérêts vitaux de l'humanité. Il aimait la science, mais détestait l'idéologie.

En dépit de toutes les explications des savants, Napoléon est resté inexplicable, même dans sa popularité. Le peuple français, malgré les anathèmes des légitimistes, les cris des républicains, les protestations des hommes du *statu quo*, n'a cessé de l'adorer. Ce qui est moins inexplicable, c'est la haine instinctive que le peuple anglais lui porta. Les Anglais, qui fondent tout sur la force matérielle, sur les calculs ; qui veulent tout savoir d'avance sans rien laisser deviner au génie ; qui veulent diriger l'action d'une bataille, comme on dirige une mécanique ; ces hommes pressentirent dans cet individu immense, qui tirait toute sa force de lui-même et en répandait des torrents autour de lui ; qui, d'un mot, créait des grands hommes, faisait surgir des armées, poussait les nations les unes sur les autres ; les Anglais pressentirent dans cet individu un principe diamétralement opposé à celui de leur existence. Ne pouvant le comprendre, ils voulurent le détruire.

Les Allemands eux-mêmes reconnaissaient dans Napoléon quelque chose qui l'élevait au-dessus de l'humanité. Il suffit de citer Goëthe, l'un des hommes les plus sages, l'un des plus grands génies de l'Europe. On connaît son admiration pour Napoléon. Voyant en lui le représentant d'une idée plus grande et plus chère à l'humanité qu'aucune autre idée professée par les philosophes allemands, il ne prononçait son nom qu'avec respect. Müller, le célèbre historien Jean Müller, qui consuma sa vie à combattre l'influence française en Allemagne, qui servit tour à tour la Prusse et l'Autriche dans le but de nuire à la France ; Müller, après une première conversation avec Napoléon, fut gagné à sa cause.

La Pologne et la France se rencontrèrent dans l'admiration pour le même homme ; elles s'unissaient dans un commun sentiment, dans une espérance commune. Ce fait peut nous laisser entrevoir que le temps vient où des principes nouveaux présideront aux alliances futures des peuples.

Je devais dire toutes ces choses pour vous aider à comprendre la sympathie profonde des Polonais pour cet homme.

Les partis politiques en France, après la chute de Napoléon, croyaient pouvoir reprendre leur marche routinière. Le parti de 1793, représenté

par Fouché ; le parti des légitimistes corrompus, représenté par Talleyrand ; le parti des constitutionnels honnêtes, dont le général Lafayette était le type : tous détestaient l'Empereur et s'applaudissaient de sa ruine. Mais en est-ce fini avec son idée ? N'a-t-il été, comme bien d'autres, qu'un monarque puissant, un général habile, un homme ambitieux qui, pour un moment, imposa l'admiration à l'univers ? Ou bien a-t-il été un de ces hommes à mission dont les générations futures doivent continuer l'œuvre ?

Napoléon a, en terminant une révolution, commencé une évolution. La révolution, d'après la signification de ce terme latin, signifie une marche rétrograde. Tous ceux qui espèrent voir une nouvelle révolution, croient peut-être à la destruction du Christianisme ; mais il est plus enraciné dans le cœur des peuples qu'on ne le pense : sa vie est indestructible ; il doit grandir par le développement de ses vérités immortelles. L'homme du destin de la France, le héros d'une partie des peuples slaves, est le précurseur d'une fraternité future des peuples qu'il a liés dans une commune sympathie, d'une union morale dans une même idée ; et cette union sera le commencement d'une évolution religieuse et politique. Napoléon a commencé une évolution du Christianisme.

... Napoléon comprit la nature divine de Jésus-

Christ, et l'expliqua mieux que ne le ferait un théologien ; c'est que le Sauveur du monde n'était pas théologien : il n'a vécu que pour agir. Or, depuis Jésus-Christ, Napoléon fut, d'entre tous les chrétiens, celui qui a le plus agi, le plus travaillé, le plus réalisé sur la terre. Chaque seconde de sa vie était un fait. Comment s'y prend-il pour scruter la nature de Jésus-Christ ? Il se scrute lui-même ; il avait la conscience de sa force et de la grandeur de sa mission : il a la hardiesse de se comparer en esprit à Jésus-Christ. Voyez le résultat de ces méditations : « Jésus-Christ n'était pas un homme. Moi, je connais jusqu'où l'homme peut s'élever... J'ai le don d'électriser les hommes ; mais, à mesure qu'ils s'éloignent de moi, ils perdent cette force... »

... Napoléon portait en son esprit tout le passé du christianisme, et le réalisait en sa personne. Puissant par la parole, comme saint Pierre ou saint Paul ; simple et austère dans sa vie, comme l'étaient les abbés de l'Eglise primitive ; majestueux comme un évêque du moyen-âge, il pressentait pourtant que, pour être chef de l'humanité actuelle, il ne suffisait plus de posséder tout le passé : l'humanité avait besoin d'un foyer qui pût rallumer dans les âmes des feux d'amour nouveau et de force nouvelle, d'amour militant et de force victorieuse. Napoléon le comprit dans la dernière

époque de sa vie, durant son martyre de Sainte-Hélène.

X

LE GÉNIE FRANÇAIS (1)

La vie, la force, le mouvement, constituent le génie français : la France a marché à la tête des croisades ; elle a tenté la première toutes les réformes possibles ?

D'où peut maintenant venir la force qui doit faire mouvoir l'Europe dans l'avenir.

Il est évident que cette force motrice ne peut venir que de la France. Je vous parle ici comme Slave, m'appuyant sur les croyances et les opinions de mon pays, que je ne puis vous mieux faire connaître que par quelques strophes de ses poëtes et les assertions de ses philosophes. Oui, la force qui ébranlera l'avenir ne peut sortir d'un autre centre que de la France...

... Dans les égarements mêmes de la révolution

(1) III, p. 307-309 , IV, p. 313-314 : V, p. 18-21, 37-38, 41, 183-185, 240-241.

française on a pu voir quelques étincelles de l'esprit vraiment chrétien. Quelques historiens et philosophes français orthodoxes expliquent la révolution française par l'affaiblissement du Christianisme dans la législation, dans les mœurs des gouvernants et par le réveil du Christianisme dans les masses. Le génie français égaré frappa l'Eglise, et cependant il est peut-être, aux yeux de la vérité, moins coupable que le génie qui préside aux révolutions de l'Espagne et de l'Allemagne. Les Jacobins français qui, tout en massacrant les prêtres et en dévastant les églises, donnaient à Jésus-Christ le titre de sans-culotte, titre ignoble, il est vrai, mais le plus beau de ceux que l'on portait alors, lui décernaient le titre de citoyen ; les Jacobins reconnaissaient en lui leur frère.

Les paysans, les poëtes natifs ont conservé la qualité la plus précieuse, celle de l'admiration. D'après un philosophe français, l'homme ne diffère des animaux que parce qu'il peut admirer. C'est le contraire des opinions de quelques philosophes païens, qui citaient comme une preuve de supériorité la qualité de tout mépriser, *nihil admirari*.

Le génie français est le génie le plus intuitif. L'intuition, la facilité de saisir ce qu'apporte chaque moment et que ce que l'on pourrait tirer

de chaque moment, constitue la spontanéité du génie français.

Les peuples du Nord ne vous demandent pas des ingénieurs, ils ne vous demandent pas des machinistes. Jeunesse française ! le Nord s'obstine à voir dans un Français le représentant des idées grandes, généreuses et libérales, le représentant du mouvement. Ce n'est qu'en cette qualité qu'il vous honore, ce n'est qu'en cette qualité qu'il fixe sur vous ses regards et qu'il fonde sur vous ses espérances. Et ces paroles que le poëte romain a adressées à ses compatriotes, en leur disant qu'ils devaient laisser aux Grecs les arts et les métiers, et que leur métier à eux était de gouverner : *Imperio regere Romane memento*, ces mêmes paroles, nous ne cesserons pas de les adresser au génie français. Le secret de cette puissance que vous devez ressaisir, si vous ne voulez pas abdiquer, ce secret réside au fond de vos âmes, tandis que toutes les doctrines sans aucune exception et tous les systèmes ne tendent qu'à vous faire sortir de ce sanctuaire et à vous égarer sur le chemin des détails et des minuties.

... Français, on vous accuse de négliger trop les spécialités ; on s'étonne en vous voyant nommer quelquefois ministre celui qui n'a pas passé sa vie dans les bureaux ; on se scandalise de ce que vous appelez au commandement des troupes des

généraux qui ne sont pas sortis des écoles militaires. Vous avez raison d'agir ainsi : vous êtes fidèles au génie national, parce que vous comprenez qu'il faut plus de force et de puissance pour dire le mot de la situation et du moment qu'il n'en faut pour apprendre tout ce qui se trouve dans les manuels des bureaucraties autrichiennes et prussiennes.

... L'enthousiasme, le mouvement extraordinaire de l'âme qui enlève l'homme au-dessus de lui-même, n'a rien de mystique, ni de fantastique. Les artistes ne sont pas les seuls capables de le sentir : vos généraux, vos soldats, l'ont senti sur les champs de bataille ; vous le sentez parfois en lisant les livres. Mais le crime des hommes du passé consiste à dire que tout cela est beau pour la poésie, pour l'art ; que tout cela est permis dans des moments de combats ; mais que, quant à ce qu'il y a de plus grave, de plus important, de plus saint, quant à la recherche de la vérité, à la haute philosophie, à la législation religieuse et politique, pour toutes ces grandes questions, cette étincelle dont nous parlons est superflue, inutile, cette flamme est dangereuse ; qu'il faut chasser l'enthousiasme du temple et de l'enceinte des assemblées législatives.

... C'est l'enthousiasme qui a créé le christianisme, qui l'a maintenu jusqu'à présent, et dont

le foyer existe, au grand étonnement peut-être des docteurs de la loi, dans les cœurs qui paraissent les plus éloignés de la vérité chrétienne Cet enthousiasme s'introduira par force dans la législation, et s'établira dans le temple ; cette flamme après laquelle le peuple soupire, et dont il sent le besoin, peut seule rallumer la vie dans le temple actuel, parce que l'enthousiasme rend l'homme à lui-même, l'identifie avec le peuple...

...Pour abattre les hommes de routine, la révolution française a fait appel aux passions ; elle a lancé sur les oppresseurs ces hommes que l'on a droit de comparer aux lions et aux tigres, ces hommes qui avaient en eux des instincts féroces ; car pour briser les hommes qui s'appuient sur ce qu'il y a de plus bas, sur la prudence et sur la peur, il n'y a pas de meilleur moyen que de les effrayer. Il faut la passion pour vaincre l'ignoble prudence. Le temps de la passion est maintenant passé...

... C'est l'action qui doit précéder et expliquer les mystères. J'ai dit que la France y est destinée, parce que ce que nous appelons la valeur, le feu sacré, cette valeur, dis-je, constitue l'élément national des Français. Ne le voyez-vous pas à leur organisation *subtilisée* ? Ils sont presque décharnés, *dématérialisés* ; l'esprit a déjà absorbé le corps ; cet esprit, cette seule valeur réelle, est

représentée déjà par la France ; le Français a acquis déjà sa réalisation sur la terre et ne demande qu'à être employé. Avez-vous observé le feu du regard de ce peuple ? Lorsque j'ai dit que les Français auraient trouvé du pain dans nos contrées du Nord, je n'ai pas ajouté qu'ils auraient payé ce pain avec l'éclat de leur regard ! Le feu agit sur le feu, le feu allume le feu ; le peuple slave a besoin de tout ce feu, de toute cette flamme. Il y a dans l'âme de tel ou tel ouvrier français assez de feu pour électriser et donner de l'énergie à tout un district slave.

Pradt, votre diplomate, a observé dans un de ses ouvrages qu'en avançant vers le Nord, les yeux des hommes devenaient ternes : cette observation est juste. L'élément divin des Slaves est caché dans leurs âmes ; ils ont encore à agir pour le faire passer dans leur organisation. Cet élément éclate déjà dans les regards des Français. C'est ce feu divin qui est le dernier résultat, le plus pur et le plus saint du travail national de la France ; ce feu, don du ciel, constitue la forme secrète de chaque grande nationalité ; c'est le feu de Prométhée de la mythologie ancienne ; c'est le feu qu'Elie a fait descendre sur l'autel ; c'est le feu représenté par Vesta et gardé par les prêtresses sous peine de mort, sous peine d'être enterrées vives, si elles le laissaient s'éteindre. Heureuses

les nations qui l'ont conservé ! C'est de là que vient leur caractère sympathique. Vos ennemis mêmes vous accordent ce caractère à vous Français. Les Anglais disent que vous êtes un peuple sympathique ; les Allemands le disent aussi, mais ils ajoutent dans leur âme : quant à nous, nous n'avons pas besoin d'être sympathiques. Non, ils doivent le devenir, ou ils doivent avouer leur infériorité ; il n'y a d'alliance réelle avec la France qu'à ce prix...

... J'ai ouvert mon cours dans cette enceinte en disant que Paris est la capitale de la parole, de la parole dans toutes ses acceptions, de la parole comme force créatrice, comme feu, comme nourriture, comme valeur militaire...

... Le peuple français n'a jamais pris une part active aux disputes des nominalistes et des réalistes, à celles des Aristotéliens et des Gassendiens, pas plus qu'à celles des Electiques et des Hégéliens. Il est resté, philosophiquement et littérairement parlant, toujours barbare, toujours jeune et nouveau. C'est pourquoi la France, comme nation, n'a pas encore vieilli, et n'a pas à craindre l'irruption des barbares étrangers.

L'esprit slave a la même nature et les mêmes tendances que celui des Français. Quelques-uns de vos penseurs l'ont déjà remarqué, entre autres le comte Joseph de Maistre. Cependant l'esprit

français et l'esprit slave ont pris, dans leur développement, des directions diverses.

Le Français, ayant reçu le christianisme, l'a tout de suite appliqué ; il a cherché à le faire passer dans les rapports de la vie sociale, il a profité du christianisme pour conquérir la terre, pour devenir plus libre sur la terre. C'est de là que viennent sa franchise, le sentiment profond de sa dignité, et surtout cette agitation continuelle, cet esprit que l'on appelle révolutionnaire, et qui distingue les Français de tous leurs voisins.

XI

LA MISSION DE L'ART FRANCAIS [1]

Ce serait méconnaître le caractère de la nation française que de vouloir forcer ses artistes à vivre de la vie des paysans slaves, [2] à n'avoir d'autres modèles que ceux de la vision religieuse. Ils ont une autre mission à remplir, et l'idéal est plus près d'eux qu'ils ne le pensent. Le christianisme, n'ayant jusqu'à présent sanctifié que les familles et

(1) V. p. 104-109, 118.
(2) Voir III.

les corporations, l'art ne tendait qu'à glorifier les vertus de la vie privée et les actions héroïques de l'apostolat religieux ; l'art était monastique et domestique... Le christianisme appelle l'humanité à monter un nouveau degré de sainteté. Le christianisme tend aujourd'hui à sanctifier les Etats politiques, les nations. Il appelle les peuples à produire de nouveaux saints, des saints nationaux. Un tel saint doit non seulement nous édifier, en nous rappelant toutes les vertus du christianisme primitif ; mais il a aussi la mission de nous fortifier, en nous offrant, dans son individualité, l'idéal de force et d'activité intelligente qui caractérise l'époque actuelle. Les anciens saints de l'Eglise chrétienne ressemblent, sous ce rapport, aux demi-dieux et aux héros de la mythologie, à Hercule, Persée, Jason ; ils n'avaient pas de nationalité : ils n'étaient ni Ioniens ni Doriens. On ne connaissait pas clairement leurs origines. Après cette ère de demi-dieux arriva l'époque des héros nationaux. Rome représente cette époque. C'est à Rome que l'héroïsme religieux et national des païens s'est complètement développé. Il y apparait déjà comme maître de la terre. Il en sera de même, soyez-en sûrs, de l'héroïsme chrétien, car il est appelé à gouverner la terre...

... L'esprit chrétien est sommé de produire ses hommes d'État, ses héros nationaux.

C'est à la France que s'adresse d'abord cet appel. La France, dans la chrétienté, représente l'action, la réalisation. Sentir, concevoir et réaliser, ces trois opérations consécutives se font dans une âme française en un seul instant, et éclatent comme un seul acte de sa vie intérieure. Un acte national, dans lequel éclaterait l'âme de la France entière, commencerait une époque nouvelle, annoncerait la naissance de l'art nouveau. C'est après avoir fait de grandes choses qu'on aura le droit de s'attendre à voir surgir de grands monuments. L'art attend des types nouveaux, il les aura ; l'archétype du nouvel art chrétien existe déjà : c'est la France qui l'a produit...

... On dit, et c'est une vérité, qu'en France presque tout homme est éloquent, c'est-à-dire que chaque Français sent la valeur de la parole vivante, en comprend la puissance, et essaie de la produire.

Une suite non interrompue d'entreprises héroïques, de dévouements chevaleresques, de luttes morales et intellectuelles, ont excité et ne cessent de remuer les esprits en France. Pour pouvoir vivre dans un tel milieu, l'homme y est à chaque instant obligé de faire appel à toutes ses facultés et à tous ces moyens. Il y a en France, plus que partout ailleurs, de ces hommes qui sont tout entiers à la chose qu'ils font ; ces hommes sont réellement supérieurs, en ce qu'ils ont déjà

pressenti qu'il y a quelque part un réservoir mystérieux de force, en ce qu'ils ont cherché et qu'ils cherchent encore un levier surnaturel qu'ils savent exister, et dont ils voudraient s'emparer : soit qu'ils agissent ou qu'ils parlent, ils cherchent à être hommes complets.

XII

PARIS CENTRE DE CONSCIENCE (1)

L'un des caractères de notre époque, c'est le sentiment mutuel qui pousse les peuples à se rapprocher. Il est reconnu que Paris est le foyer, le ressort, l'instrument de cette tendance : par l'intermédiaire de cette grande cité, les peuples de l'Europe parviennent à se connaître les uns les autres, quelquefois à se connaître eux-mêmes. Il est glorieux pour la France de posséder une telle puissance d'attraction: c'est une preuve du progrès où elle est parvenue ; car cette attraction est toujours en raison directe de la force du mouvement intérieur, de la masse de chaleur spirituelle

1) I, p. 3-4, V, p. 43-44, III, p. 309.

et de lumière qui la produit. La supériorité de la France, comme fille aînée de l'Eglise, comme dépositaire de toutes les inspirations de la science et de l'art, est à la fois si évidente et d'un si noble caractère, que les autres peuples ne se sont pas sentis humiliés de reconnaître sa prééminence sous ce rapport...

... Tout ce qu'il y a d'élevé dans la philosophie, d'intuitif dans la poésie, de fort dans les tendances populaires, se dirige vers la France ; la France est devenue réellement la capitale et le centre de toute action. Nous sommes en mesure de vous le prouver, en en appelant à cet auditoire. Les hommes que vous voyez ici, arrachés à leur patrie, ont traversé l'Europe entière pour venir jusqu'à cette capitale, poussés par les mêmes idées, par les mêmes opinions, par les mêmes sentiments qui inspiraient leurs philosophes, leurs théologiens et leurs poètes. L'émigration polonaise est la dernière et la plus grande explication de l'histoire des peuples slaves.

En général, les hommes fuient le présent ; ils vous renvoient toujours aux livres et aux histoires: mais c'est en se scrutant soi-même que l'homme peut parvenir à lire toute l'histoire du passé de son pays.

Notre devoir est donc de vous expliquer le présent, d'appeler le présent, comme preuve et

comme témoignage de ce que nous avançons. Les individus qui représentent les esprits des peuples, les uns violemment poussés, d'autres attirés par je ne sais quel instinct de curiosité dans votre pays, ressemblent à ces pèlerins des contes populaires qui arrivent vers une lampe mystérieuse, vers la lampe où résidait un génie puissant...

C'est à la France que les pays slaves doivent le seul asile où la vérité peut se faire entendre. Cette enceinte est la seule place publique où les Polonais, les Russes, les Bohêmes peuvent discuter leurs affaires religieuses et morales. La France a émancipé la parole slave : c'est à cette initiative que nous devons l'établissement des chaires slaves en Prusse et dans les pays autrichiens.

XIII

PRIMAUTÉ DE LA GÉNÉROSITÉ FRANÇAISE [1]

Le soldat russe, patient, obéissant, laborieux et résigné, est l'idéal d'un moine de l'époque passée ;

(1) V. p. 152-153, 135, 270-271.

le soldat français, sobre, actif et entreprenant, nous donne l'échantillon de la vie monacale de l'avenir : vie toute de spontanéité et d'activité. L'un et l'autre ont conservé vivante la tradition des miracles.

Les fastes de l'armée française sont remplis de traits de générosité et de dévouement ; et ces fastes auraient de quoi édifier un chrétien. Il ne faut pas toutefois attribuer cela au progrès général des nations civilisées. Consultez les autres peuples ; voyez si l'histoire de l'Angleterre moderne a jamais offert de traits qui aient ce caractère. L'Angleterre n'a pas de prétention à la générosité et au dévouement chevaleresque. Générosité et dévouement sont des vertus qui sont restées et resteront toujours comme caractère distinctif de l'histoire de France et de Pologne.

... La force dont dispose la France est le résultat de longs et nobles travaux de l'esprit. C'est la seule nation dont le désintéressement politique n'a plus besoin d'être prouvé, la seule qui puise agir d'une manière régulière, car sa nouvelle force est déjà tout organisée dans son armée. L'armée garantit l'ordre et n'obéit qu'à un mouvement vrai. Les armées, les flottes, les arsenaux de France appartiennent à l'humanité. Sur eux repose l'espoir des nations. Celui dont le cœur ne s'émeut pas à la vue des drapeaux et du pavillon français,

celui-là n'est pas capable de comprendre en quoi consiste le vrai progrès...

... Une grande responsabilité pèse aujourd'hui sur la France. Les peuples attendent beaucoup de la France. La France, messieurs, ne peut pas retourner à une vie *de chez soi et de pour soi*. Vos ancêtres ont travaillé et souffert durant des siècles pour vous élever au-dessus d'une telle vie. La France n'a pas le droit d'abandonner une position désignée par la Providence, une position laborieusement conquise pas vos pères, avouée et reconnue par toutes les nations étrangères. Un chef qui, après avoir conduit au loin une armée, l'aura mise dans une position désespérée, pensez-vous que ce chef puisse avoir le droit de l'abandonner ? Il peut briser son bâton de commandement, mais il n'échappera pas pour cela à la responsabilité. La France qui a longtemps marché à la tête des nations chrétiennes, ne peut pas les laisser au milieu d'une déroute morale !

HUITIÈME PARTIE

L'ANTIQUITÉ

I

LES GRECS ; L'ILIADE [1]

Ce qu'on admire chez les Grecs, leur grâce et la proportion exquise de leur forme, vient précisément de leur défaut d'âme. La grâce grecque, la perfection des formes grecques, ce qu'on appelle l'art classique, date de l'époque de la décadence de la Grèce. Lorsque ce souffle qui animait encore les poëtes anciens se fut éteint, on parvint à enfermer, comme disent les gens du métier, l'infini dans le fini, perfection qui caractèrise éminemment l'art grec. On ne cherchait plus rien au-delà de terre ; et on devint parfait dans la partie terrestre de l'art.

(1) III, p. 111-112 et I, p. 271-272, IV, p. 315-316.

... Toutes les épopées dignes véritablement de ce nom contiennent des détails précieux sur la vie intime des peuples qu'elle célèbrent : l'épopée homérique, par exemple. Dans les œuvres des véritables poëtes épiques, rien n'est imaginaire, rien n'est arbitraire. Le merveilleux même que nous y voyons n'est qu'une décomposition, quelquefois une parodie de l'antique tradition religieuse ; ce n'est pas une invention du poëte. Le sujet est tiré de l'histoire, la disposition du poëme réside dans le sujet. On n'a qu'à se rappeler l'Iliade : ce constraste entre une ville assiégée qui défend son indépendance et un camp ennemi appuyé sur une flotte ; deux gouvernements différents, deux buts, deux actions différentes. Tout cela est de l'histoire ; le poëte n'a fait que peindre la réalité.

... Ce n'est ni de l'architecture, ni des décors, ni de la scène, que dépend l'art dramatique, mais, tout au contraire, ces accessoires doivent naître de l'idée poétique; on doit surtout être scrupuleux et religieux dans l'emploi qu'on est appelé à faire du monde surnaturel. Dans l'art chrétien, jusqu'à présent, cette partie mystérieuse a été légèrement et ridiculement traitée. Jusqu'à présent Homère reste, sous ce rapport, le poëte, si je puis parler ainsi, le plus chrétien. Chez lui, tout se fait d'abord dans le ciel, c'est-à-dire dans la sphère

des esprits ; et, après, l'homme exécute la pensée divine. Mais l'homme n'est pas une machine aveugle; il peut accepter les conseils et les secours de la Divinité ; il peut aussi les repousser, et alors il souffre ; mais toute sa force d'action dépend de cette influence mystérieuse. C'est pourquoi les héros mêmes d'Homère sont beaucoup plus naturels. Nous les sentons mieux que les héros du Tasse ou des poëmes et des romans modernes. Les hommes d'Homère ont des moments de bonheur, de courage, des jours de succès qu'ils ne peuvent pas s'expliquer eux-mêmes. Mais le même héros, abandonné par la Divinité, se trouble, hésite ; il n'a pas peur d'avouer alors son trouble ; il s'enfuit même ; il quitte le champ de bataille. Un des plus braves maréchaux de l'Empire a dit, en racontant une bataille : *J'ai été ce jour-là courageux* ; il n'a pas eu honte de faire entendre qu'il n'a pas été tous les jours dans la même disposition morale.

Prenez maintenant les romans de Walter Scott, qui ignore le mystère de ce lien entre le ciel et la terre, ou les romans de Cooper : vous y verrez tous les héros, tous ces Mac-Ivor, tous ces Richard, toujours également courageux, nobles, généreux. Cooper a encore exagéré ce défaut. Il est triste qu'après tant de siècles, parmi les poëtes, personne n'est encore approché d'Homère

dans la connaissance des grands mystères de l'humanité.

II

ALEXANDRE ET CÉSAR [1]

Après les sages et les voyants de l'ancienne Grèce, est venu Alexandre-le-Grand, l'homme le plus complet de la Grèce. La mythologie, sans Alexandre-le-Grand, serait une fable ; il lui donna la réalité : il était beau comme Apollon, errant et vagabond comme Bacchus, fort comme Hercule, et, comme Mars, victorieux. Il réunissait en lui toutes les qualités des dieux païens. Il a dépassé la limite de la Grèce antique ; il se croyait lui-même réellement quelque chose de plus que l'homme, il se croyait dieu. Ce n'est pas par politique qu'il se faisait appeler le fils de Jupiter ; il s'étonnait lui-même de voir son sang couler de ses blessures.

Jules César réalisa le paganisme romain, qui était plus noble et plus élevé que celui des Grecs.

(1) V, p. 201-202.

L'olympe romain aristocratique était composé de dieux sénateurs et de dieux plébéiens : *Dei consentes et Dei minores*, dieux forts, sages, puissants, conquérants, législateurs. Jules César possédait toutes ces qualités. Il a dépassé aussi la limite du paganisme. Il y avait aussi quelque chose en lui qu'il ne comprenait pas lui-même : « Les Romains, disait-il, est-ce qu'ils me croient de bonne foi un homme comme eux ? » César pleurait son ennemi mort, ce que les dieux romains ne faisaient pas; César pleurait sur la mort de Pompée.

III

L'EMPIRE BYZANTIN [1]

L'empire byzantin, ayant hérité des Romains, continua leur œuvre. L'histoire de cet empire, peu connu et très calomnié, est d'un grand intérêt, surtout pour l'histoire des pays du Nord ; car plusieurs formes gouvernementales et le même esprit qui anime quelques peuples slaves sont sortis de Byzance.

(1) I, p. 254-257.

L'empire byzantin était sans contredit la plus savante et la plus belle combinaison qui ait jamais régi les hommes d'après les principes purement rationnels : c'était une nation sacrifiée au gouvernement. Ce n'était pas une autocratie, puisque les empereurs avaient peu de pouvoir par eux-mêmes ; c'était un régime gouvernemental, dont le centre était dans la personne de l'empereur. Comme représentant de l'État, cet empereur était souverain ; l'État, c'était lui. Il administrait, il gouvernait, il punissait. Mais comme individu, on ne l'aimait pas plus qu'on ne le haïssait ; il n'avait pas de partisans. Une fois renversé du trône, il n'avait ni amis, ni ennemis. On lui coupait le nez ou les oreilles, on l'enfermait dans un monastère et on ne pensait plus à lui. Au-dessous de l'empereur une hiérarchie des administrés, une bureaucratie savante, divisée en degrés, jugeait et administrait le pays. C'étaient des hommes habiles, pleins d'expérience et de savoir. Ils étaient obligés d'abord de faire des études et un long apprentissage avant d'être créés magistrats. Une armée disciplinée, obéissante, remplissait les ordres des chefs avec résignation. Cette administration s'appuyait sur le code romain, dont tout le monde connaît la profondeur et la perfection. Dans cette organisation du gouvernement grec, toute individualité est détruite, tous les hommes sont égaux

devant la loi ou plutôt devant le gouvernement même, et tout est sacrifié à la marche de la machine froide et compliquée. Il n'y avait plus aucune vie dans l'empire ; les sujets, tout en obéissant, n'avaient plus aucun intérêt moral d'appuyer le gouvernement. Aussi, dès que les armées de l'empereur étaient repoussées d'un territoire, ses habitants préféraient obéir à un conquérant barbare plutôt que de continuer à vivre sous la domination impitoyable et invisible des empereurs byzantins. Le chef barbare était violent, sans doute, mais il y avait dans ses passions quelque chose d'humain qui lui valait les sympathies du peuple. D'ailleurs, les barbares n'étaient pas des financiers profonds, ils se contentaient de petites redevances ; tandis que la perfection des cadastres grecs permettait de lever les impôts avec facilité ; on les augmentait souvent ; les besoins de l'empire croissaient toujours et devaient amener à la longue la ruine complète du peuple.

Dans l'Occident, un pareil état de choses n'a jamais pu prendre racine. L'esprit celtique s'y opposait forcément ; mais les Grecs, qui déjà du temps de la république de Rome avaient, après de longues révolutions, détruit leur constitution primitive, avaient aplani le chemin au despotisme. N'ayant plus de foi en eux-mêmes, ils devinrent les esclaves les plus soumis de l'empire romain.

Ils raisonnaient cet empire, ils cherchaient à l'établir sur la logique et à l'appuyer par leurs théories. Déjà, au temps de Scipion, Polybe, le premier des Grecs, découvrit l'unité future des Romains; plus tard, les légistes grecs trouvèrent le moyen de justifier scientifiquement toutes les mesures des empereurs. Ainsi les peuples slaves de la Grèce et des environs, les peuples du Danube, se trouvèrent placés entre l'empire grec et l'empire d'Occident, sans pouvoir se fondre dans l'un ni rentrer dans l'autre. Nous avons déjà dit que le féodalisme détruisait l'organisation sociale des Slaves et que l'empire grec ne leur laissait pas de vie morale. Il y avait des Slaves qui devenaient évêques, généraux, empereurs même; mais la manière de régir cet empire, jusqu'à l'état militaire qui demandait une discipline sévère et de longs services, était diamétralement opposée à leur nature. Ils pouvaient être esclaves de cet empire, ils ne pouvaient jamais en devenir des citoyens...

... La chute de l'empire byzantin, cette vaste agrégation d'Etats qui comprenait non seulement la Grèce entière, mais encore la Syrie et l'Egypte, et qui ne put résister aux attaques de quelques milliers d'Arabes, s'explique par l'abandon, par l'indifférence des populations qui le composaient.

NEUVIÈME PARTIE

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET IDÉES POLITIQUES

I

CONTRE L'INFLUENCE DU CLIMAT [1]

Je ne pense pas que le climat agisse sur les hommes aussi puissamment que le croient les philosophes modernes ; il est impossible de regarder l'humanité comme un règne à côté du règne animal et végétal. L'homme n'est pas la production du sol ; mais il est certain que l'homme a continuellement cherché le sol et le climat qui conviennent le mieux à sa nature intime et extérieure. Les Bédouins regardent encore une ville comme une prison ; il a été impossible, jusqu'ici, d'acclimater le Bohémien à un pays quelconque : il est toujours resté vagabond.

(1) I, p. 58.

Un Slave, quoique établi dans les steppes, ne mène point la vie nationale ; il ne les parcourt jamais qu'avec une répugnance mêlée d'effroi ; il veut un toit, une habitation fixe, quand elle serait située au milieu des déserts. Le ménage aratoire du laboureur à toujours été pour lui d'une indispensable nécessité...

II

LA SATIRE [1]

Le vulgaire prend naissance dans les villes ; partout le peuple agricole et chasseur s'exprime avec noblesse. Les anciens Romains le savaient. Ils appelaient la poésie vulgaire, triviale, c'est-à-dire poésie de carrefour ; ils permettaient aux citoyens de jouer sur le théâtre des scènes populaires où l'on représentait les paysans et les soldats; mais la farce citadine leur était sévèrement défendue, et celui qui y prenait part perdait ses droits de cité. La farce proprement dite et tous les genres qui s'y rapportent sont sortis des villes. En

(1) I, p. 3[illegible]03.

Allemagne elle commença à l'époque de Luther, à l'époque de la chute de la poésie chevaleresque. Ce fut un contemporain de Luther qui, le premier, composa des farces et créa le genre de la comédie satirique. Ce genre ne peut exister chez les peuples qui n'ont point de villes. La satire n'est pas un genre slave, elle est le produit de l'élément qui s'appelle l'esprit chez les peuples de l'Occident, et qui suppose un fond de sentiments haineux et violents. Le même esprit qui crée la satire et la comédie forme dans sa décadence la caricature. Au contraire, la poésie populaire, proprement dite, dans son progrès, s'élève au sublime ; et lorsqu'elle est déviée et qu'elle tombe, elle dégénère en exagération ; elle devient quelquefois niaise, mais jamais elle n'est triviale. C'est une remarque capitale pour la poésie slave ; même dans les chansons les plus gaies, on ne trouve pas l'esprit épigrammatique. C'est une gaieté franche ; elle pourrait produire une comédie de caractère, jamais un genre satirique. La satire d'ailleurs marque toujours l'époque de la décadence de la grande poésie. Fort heureusement pour le pays slave, elle n'y a pas encore commencé.

III

LA RHÉTORIQUE [1]

La rhétorique est fondée sur la même idée qui sert de base au système politique du XVIIIe siècle ; elle suppose qu'on peut faire parler un homme, qu'on peut lui donner l'art de convaincre et l'art de plaire sans avoir agi sur son âme ; qu'il suffit de l'intelligence pour avoir la puissance de créer. La rhétorique est un art d'invention païenne, diamétralement opposé à l'esprit chrétien ; tout y est faux, l'idée mère, les méthodes, les classifications. Dans quelques pays de l'Occident, les vieilles coutumes et les formes raides de l'art au moyen âge, résistaient à la rhétorique. Chez les Polonais, au contraire, les traités de rhétoriques étouffèrent vite l'enthousiasme des poëtes et des artistes.

1) II, p. 425.

IV

LA POÉSIE LYRIQUE (1)

Qu'est-ce qu'une poésie lyrique sans lyre?... Que sont des poètes qui prétendent chanter sans qu'ils aient composé la musique de leurs chants, ni même entendu aucune espèce de chant dans leur âme? La musique n'est pas un accompagnement de la poésie lyrique, elle en constitue la partie essentielle : elle en est l'âme, la vie et la lumière. De là vient l'importance de la musique nationale et du chant national, pour la littérature nationale; de là vient que dans les pays où le peuple cesse de chanter, les poètes doivent nécessairement cesser de composer de véritables poésies lyriques. Qu'est-ce qu'une musique nationale? De même que les chansons populaires ne sont que des inspirations d'individus quelquefois très prosaïques, mais qui ont eu dans leur vie des accès d'inspiration réelle; ainsi la musique nationale, la musique des peuples, est un ensemble de tons arrachés aux âmes des nations par une inspiration

(1) III, p. 62-65, IV, p. p. 29-48.

soudaine, musicale. On appelle motifs ces tons détachés. Le mot est juste, pourvu qu'on veuille en comprendre toute la portée. Qu'est-ce qu'un motif ? c'est un moteur, c'est une idée, c'est un principe de mouvement. D'où vient donc ce mouvement ? La physique elle-même dit que le mouvement est une chose immatérielle. Le mouvement, le motif ne peuvent pas venir de la matière, non plus que des idées abstraites. C'est donc un principe tout-à-fait immatériel. Voilà pourquoi des musiciens très savants sont très souvent pauvres en motifs ; ils écoutent à la porte des cabarets pour saisir ces motifs qu'un paysan trouve en raclant son violon.

Pourquoi les nations cessent-elles quelquefois de chanter ? Lorsqu'un peuple se matérialise, il n'est plus en état de trouver le motif. La musique de ce peuple doit nécessairement s'appauvrir ; elle elle devient savante, passionnée, elle exprime les mouvements de la partie lasse de l'humanité, mais elle n'a plus de motifs créateurs.

La vraie musique part donc d'un principe immatériel. On n'a pas assez apprécié son influence sur la poésie. Un médecin polonais a observé que la musique abat la circulation du sang, qu'elle arrête le système sanguin, et qu'en même temps elle dégage le système nerveux, c'est-à-dire qu'elle met en mouvement ce système par lequel le prin-

cipe immatériel est lié à l'homme matériel. Cette profonde observation est confirmée par le poème de Saül. Ce roi, agité par la rage et les remords, appelait un musicien pour le calmer, c'est-à-dire pour arrêter les mouvements passionnés de son âme. La musique donc, en agissant sur l'esprit du poète, abat la matière, arrête ses puissances animales, et dégage le principe immatériel. Sans cette action, la poésie se ressentira toujours de la partie matérielle de l'homme ; elle pourra bien représenter ce qu'il y a d'animal dans l'homme, les cris de rage, les cris des passions ; elle pourra singer même la gaieté ; mais elle n'aura jamais cette grandeur calme et ces mouvements hauts et divins que l'on sent, par exemple, dans la poésie hébraïque et dans quelques fragments de la poésie orphique, chants évidemment composés sous l'influence de la musique.

Sans la musique donc il n'y a pas de poésie lyrique. On trouve encore des souvenirs vagues de la véritable poésie lyrique dans le chœur des poètes grecs, Horace en donne la théorie. Il dit qu'un chœur doit enseigner la vérité, calmer les passions donner de bons conseils, prier la Divinité, s'apitoyer sur le malheur ; il explique ainsi toute la vocation de la haute poésie lyrique. Mais ces tons épars, ces morceaux de la haute musique que le peuple conserve encore, sont rarement appréciés par les

poètes. Un paysan qui, en labourant son champ et en regardant le soleil, trouve une note, sans se rendre compte de son origine, compose de la véritable poésie lyrique. C'est pour cela qu'il règne, dans toute la poésie des chansons nationales, ce même calme, cette même religiosité que l'on admire dans la poésie hébraïque et dans le chœur grec. Au contraire, la poésie détachée du chant est tombée dans les raisonnements abstraits et a été tentée de faire appel à des passions basses...

Un vrai poème lyrique sera le commencement d'une époque ; il énoncera une idée divine ; on y verra la poésie littéraire réunie à jamais et fondue avec la poésie populaire, deux sphères longtemps séparées.

... La poésie en grec signifie l'action. Que demande l'auteur polonais ? c'est que les âmes les mieux trempées, les plus élevées, les plus fortes, celles qui communiquent avec la Divinité, réservent toutes leurs forces pour agir, au lieu de parler. C'est le sens de cette préface ; et malheur aux poètes s'ils se bornaient seulement à parler ! C'est alors que la Poésie leur jetterait cette guirlande de fleurs mortes dont ils seraient condamnés à s'amuser pendant toute leur vie.

V

LE DRAME [1]

Le drame, dans la plus haute et la plus large signification de ce mot, *doit réunir tous les éléments d'une poésie vraiment nationale*, de même que l'institution politique d'une nation doit en exprimer toutes les tendances politiques.

Dans les chœurs des tragédies d'Eschyle et de Sophocle, vous trouvez la haute poésie lyrique des temps primitifs, comme vous trouvez dans leurs dialogues l'épopée reproduite dans l'action des personnages du drame, des Achille, des Ulysse, et même des divinités que le peuple connaissait déjà d'après les récits d'Homère ; on reconnaît le germe de l'éloquence politique qui allait bientôt retentir sur la place publique. Nulle part le drame n'a acquis une telle perfection, une réalisation aussi complète. Chez les chrétiens, le drame commence après l'époque héroïque, après les croisades ; et nous en trouvons les essais grandioses dans les *Mystères*. On y représentait aussi l'univers entier,

(1) IV, p. 302-309.

tel que le christianisme le concevait. Le théâtre nous montrait le *ciel* avec ses esprits célestes ; la *terre*, c'est-à-dire la scène proprement dite, la sphère d'action de l'humanité ; et l'*enfer*, représenté par la gueule de Satan, d'où sortaient les représentants du mal, du mal dans tous les genres, en commençant par la trahison et en finissant par la bouffonnerie...

... On peut présenter que le drame chrétien aura encore plusieurs époques. Les mystères en forment le véritable rudiment. Le drame espagnol et celui de Shakespeare ont perfectionné certaines parties de cette vaste création. Mais l'art dramatique français de Louis XIV sera probablement retranché comme un épisode étranger, comme une espèce de réaction du paganisme sur la marche du drame chrétien.

Le *merveilleux* n'est pas une machine poétique introduite pour aiguiser la curiosité du lecteur ou pour élever l'intérêt d'un poème ; c'est une partie intégrante de chaque grande composition, de chaque composition ayant quelque vie. Les naturalistes nous disent qu'une plante, qu'un être organique quelconque présente, en dernière analyse, un miracle impossible à expliquer. Ce miracle constitue sa vie organique. Il en est de même de la poésie. Dans chaque pièce poétique, il y a au fond cette vie organique et inexplicable, ce mysté-

rieux qu'on appelle dans l'école le merveilleux, et qui, s'élevant avec les proportions de chaque composition, nous apparaît, dans les petites pièces, comme un souffle d'une région plus élevée, comme un vague souvenir ou un pressentiment d'un monde surnaturel, et, dans l'épopée et le drame, prend la forme visible d'*un être divin.*

VI

LA TRADITION [1]

Il importe pour les Slaves de comprendre ce que c'est que la tradition.

L'intuition de la vérité ne nous donne pas encore la force *d'agir*. Pour *agir*, pour communiquer la vérité au-dehors, il faut quelque chose de plus. Il faut avoir la vertu de la manifester, de la *produire*, de la *donner* (tradere). La tradition, c'est une vérité mise en circulation. Ce n'est pas, comme on le croit communément, l'ensemble des récits, des légendes des poètes religieux ou des opinions des docteurs, mais la tradition et la

(1) IV, p. 252 253.

communication immédiate de la vérité. Ce mot vient de *tradere*, qui veut dire *donner de main en main.*

Comment communiquons-nous la vérité à notre prochain ? Est-ce en la racontant, en la démontrant seulement ? Non, c'est en lui communiquant le bonheur que l'on éprouve à posséder la vérité, c'est en lui communiquant la chaleur que donne à l'homme le sentiment du vrai, c'est en lui communiquant ce que le soleil communique à la nature. Le sacrifice chrétien s'appelle communion. Une telle tradition ne peut être propagée que par des hommes pleins de vie, de force et de vertu active. C'est dans ce sens que l'on devrait entendre la tradition, même dans le langage artistique.

VII

LE MATÉRIALISME POLITIQUE
(DEPUIS LE TRAITÉ DE WESTPHALIE) (1)

La politique, qui s'établit au traité de Westphalie, est basée sur l'égoïsme, sur l'intérêt territorial ;

(1) II, p. 285-289.

elle est servie par l'habileté des ministres. On cherchera maintenant à arrondir ses possessions ; on cherchera ses *limites naturelles* ; on prononce pour la première fois le mot fatal d'*inimitiés naturelles*. Dans le moyen-âge même, pendant les guerres terribles entre la France et l'Angleterre à l'époque des batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, les Français et les Anglais ne se regardaient jamais comme des ennemis naturels ! On n'agira plus maintenant qu'au nom des intérêts matériels représentés par l'intérêt territorial ; l'étendue, l'importance d'un territoire sont élevées au-dessus des principes moraux qui constituent et qui régissent les peuples.

Après le traité de Westphalie, il s'opère dans les opinions et dans les intelligences du public européen un changement complet. Tous les regards se tournent nécessairement vers Moskou, parce que ce traité énonce timidement les principes qui existaient déjà et qui étaient en pleine exécution dans le cabinet moskowite. Le mépris pour les individualités, le mépris pour tout ce qui est opinion, pour tout ce qui est légalité ; la force matérielle, appelée comme juge souverain de toutes les questions : tout cela faisait, vous le savez, le fond de la politique du duché de Moskou. L'idée mongole, l'idée destructive surpassait de beaucoup, par le développement qu'elle y avait pris, toutes

les velléités de matérialisme que les diplomates du traité de Westphalie mettaient en avant, de sorte que le cabinet de Moskou se trouvait, par le fait même du traité de Westphalie, accepté comme représentant de la politique moderne de l'Europe; il était fatalement appelé vers l'Europe, par l'opinion des philosophes, par les intrigues de tous les diplomates.

La Pologne commence a être oubliée. Jusqu'alors dans toutes les combinaisons diplomatiques fondées encore sur les anciennes traditions du moyen âge, un des articles fondamentaux était la conservation de la puissance polonaise, comme garantissant les intérêts de la chrétienté. Nous avons parlé de la dernière combinaison de ce genre, que l'on connaît sous le nom de projet de paix universelle de Henri IV. Mais, dès ce moment, la Pologne apparaît aux politiques de l'Europe comme quelque chose d'étrange, comme une antique superstition de la loyauté chrétienne.

La politique ayant subi un tel changement, et n'agissant plus que d'après un système de matérialisme, attaque l'existence même de la race slave. Des trois royaumes qui composaient jadis la race slave, la Bohême disparaît pour toujours, comme n'ayant plus aucune force d'action, et la Pologne est regardée comme ennemie parce qu'elle oppose des traditions, parce qu'elle oppose des obstacles

à la marche de l'esprit matérialiste, et parce qu'elle s'efforce de conserver une existence inconciliable avec des intérêts nouveaux. En effet, les puissances et les philosophes du siècle dernier vouent une haine particulière à cet Etat, séparé déjà de l'Europe et presque oublié. Frédéric le Grand, après avoir arraché à la Pologne plusieurs de ses provinces, consacrait encore les dernières années de sa vie à dénigrer les Polonais et à les tourner en ridicule. Il composa même un poème burlesque sur les malheurs de la Pologne. Les massacres et les pillages durant la confédération de Bar paraissaient à ce roi dignes d'être traités dans un poème comique. Catherine, qui avait plus de dignité extérieure, montrait la même haine dans ses conversations particulières. Marie-Thérèse hésita pendant quelques moments, par des scrupules religieux, à souscrire au traité de partage. Les philosophes, qui étaient alors à la tête du mouvement européen et qui représentaient la philosophie matérialiste, combattaient la Pologne avec la même haine, avec la même violence. Voltaire, le plus illustre de ces philosophes, falsifiait même l'histoire pour justifier le partage de la Pologne ; il félicitait le roi de Prusse, l'impératrice Catherine et le cabinet autrichien d'avoir détruit cette république. Toutefois, il plaignait le sort des Juifs ; il formait le projet de rétablir le

royaume de Judas à Jérusalem pour faire mentir la prédiction de l'Evangile sur la destruction du temple. On a accusé Voltaire d'avoir été vendu à la Russie ; mais je pense que sa haine était désintéressée, qu'elle a été logique, et que son projet de détruire la Pologne correspondait à celui de rétablir le royaume de Jérusalem. Toujours en haine de l'Evangile, Gibbon, qui ne peut pas être accusé d'intérêt personnel dans cette question, qui n'a certainement pas reçu de présents de la cour de Russie, et qui n'a eu aucun rapport avec le roi de Prusse, Gibbon admire cependant Gengis-Khan et Tamerlan, admire le système mongol. Il y a des rapports entre le système matérialiste et celui qui a été réalisé par les Mongols, puis intronisé dans le duché de Moskou. Gengis-Khan, d'après les calculs d'un statisticien, a détruit plus d'hommes que Rome durant toutes les guerres de la République et de l'Empire, y compris celles de Jules César. Eh bien ! ce grand destructeur a été admiré et loué par Gibbon. On pourrait, d'après cela, prévoir facilement quelles seraient ses sympathies s'il jugeait l'histoire slave.

VIII

CHRISTIANISME ET SOCIALISME (1)

Avec le Christianisme, l'exaltation devint un élément social. Il y eut aussi, dans l'antiquité, des hommes exaltés : des Pythagoréens, des sectateurs d'Epictète, qui, ne trouvant pas dans l'état des choses d'alors un élément au milieu duquel ils pussent vivre et progresser, se séparaient de la société et cherchaient à se frayer des routes nouvelles. Le Christianisme ouvrit pour toutes ces exaltations partielles une nouvelle sphère d'action: il créa un monde où l'esprit exalté pouvait trouver une nourriture et une base ; c'est sur ce principe que se formèrent les couvents, les chevaleries, tous les ordres militaires et religieux. Or, vers la fin du xve siècle, cet état de choses changea ; l'esprit religieux, l'esprit d'exaltation, qui avait déjà pénétré dans les sociétés particulières, au lieu de faire un nouveau mouvement d'expansion et de pénétrer dans la société politique, sembla

(1) III, p. 243-244.

de nouveau devoir être refoulé dans l'âme des individus.

De cet état de choses, que faut-il présager pour l'avenir? Les couvents et les chevaleries, et toutes les sociétés fondées sur des sentiments moraux, toutes les sociétés sorties du Christianisme et étroitement liées avec lui, doivent-ils disparaître de la terre? croit-on que la société humaine, en reniant l'exaltation, ne se dirigera désormais qu'en vue des intérêts matériels? mais ce serait supposer la destruction du Christianisme.

Nous sommes convaincus que cet esprit d'exaltation chrétienne est destiné à une action plus vaste qu'il n'a eu jusqu'ici, qu'il est appelé à ranimer la société politique, et sera reconnu comme source des lois nouvelles. Alors ces individus monstrueux, poussés par leur sentiment en dehors de la société actuelle, tous ces hommes qui ne trouvent plus dans la sphère ordinaire de la vie assez d'air pour respirer, rentreront dans une société analogue à leurs natures; alors la marche aventureuse et souvent destructive des individus sera réglée, chacun ayant trouvé sa destinée.

IX

L'ESPRIT NOUVEAU [1]

Les peuples ne demandent pas à renverser l'Eglise, mais à la voir relevée. Avant la révolution de juillet, il y avait une armée en France : personne ne voulait l'écraser ni l'égorger; mais on lui criait : Recevez l'esprit nouveau qui palpite dans les entrailles de la nation française, conduisez-nous vers l'avenir. L'armée a refusé de suivre le peuple ; elle a été brisée, mais il n'en existe pas moins une armée : l'ancienne a été remplacée par une armée plus jeune et plus vigoureuse.

Les nations crient à l'Eglise de recevoir l'esprit nouveau. Je vous ai cité ces vers de Garczynski : *Nous crierons après vous comme une mère de nos forêts crie après l'enfant qu'un vautour a arraché de son sein. Nous frapperons sur nos orgues nationales et nous en ferons sortir les cris des générations.*

(1) V, p. 67.

X

PATRIOTISME ET GÉNIE [1]

Patriotisme ou feu sacré, ce sentiment n'est en réalité que le résultat d'une longue vie spirituelle : c'est le principe, c'est le gage d'une vie future des hommes et des nations.

Les grands hommes sont ceux qui, ayant plus et mieux travaillé que tous leurs contemporains, les ayant ainsi devancés, réussissent les premiers à réveiller dans leur sein ce principe divin.

Si une nation entière se met dans les conditions de recevoir ces hautes inspirations qui distinguent les grands hommes, elle a le droit de se proclamer grande nation. La grandeur d'un peuple est en proportion avec l'intensité de son foyer patriotique ; sa sphère d'action se mesure par l'étendue de son rayon sympathique. Tout cela dépend d'un seul et même principe spirituel.

Nous avons dit que ce principe générateur de l'héroïsme, de la sagesse législative et de l'art, est en même temps la source de toutes les découvertes

(1) V, p. 254-257.

scientifiques. Les découvertes, il est bien temps qu'on le reconnaisse, ne sont nullement les produits naturels d'une civilisation ; elles ne dépendent aucunement des institutions que l'on peut créer pour l'avancement et le développement des sciences : elles naissent en dehors des combinaisons de l'intelligence : elles dominent la science de toute la hauteur de l'esprit. Cette grande vérité sur le principe générateur des inventions scientifiques, à savoir que chaque invention intellectuelle n'est qu'une étincelle morale, une inspirstion d'en haut, les Slaves ont dû les premiers la reconnaître, et les Polonais la formuler. Nos grands inventeurs, Ciolek (Vitellio) (1), Jean de Glogau (2), Copernic, Zaluzianski, surgirent du milieu d'un peuple illetré, et n'avaient à leur disposition ni bibliothèques ni instruments d'observations comparables à ceux de la Grèce ou de l'Italie. Il en fut de même partout : on n'a qu'à consulter l'histoire des grandes découvertes des temps modernes. Qui est-ce qui a changé la face du globe sous le rapport matériel, en liant le vieux continent à l'Amérique ? Qui est-ce qui a créé un nouveau mode de locomotion ? Etait-ce la science proprement dite, celle que l'on pourrait appeler officielle ? Nullement. Christophe Colomb

(1) Il créa l'optique.

(2) Inventeur de la craniologie.

connaissait si peu la géométrie céleste, qu'il s'imaginait que notre planète devait avoir la forme d'une poire. L'inventeur de la machine à vapeur fut un ouvrier français absolument étranger à la science des mathématiques appliquées. Montgolfier ne savait pas la chimie. C'est en observant le mouvement de la fumée d'une cheminée qu'il comprit qu'il y avait possibilité pour l'homme de s'élever dans les airs. Des ouvriers français, simples tailleurs de pierres, avaient pratiqué les règles de la géométrie descriptive, longtemps avant que le célèbre Monge en eût expliqué les lois. Monge, qui n'a fait que rédiger en système de découverte des ouvriers, passe pour en être l'inventeur. La médecine enfin, science si ancienne et qui n'a jamais cessé d'être cultivée par un grand nombre d'hommes habiles, emprunta presque tous ses spécifiques à des temps anciens et aux peuples barbares. Les académies de médecine n'ont pas inventé un seul spécifique. La stérilité de la science officielle en matière de découvertes est connue de tout le monde. La stérilité littéraire des académies est devenue chez vous proverbiale ; vous savez que les auteurs des dictionnaires et des grammaires n'ont pas enrichi la langue d'une seule expression nouvelle.



TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LES SLAVES

DEUXIÈME PARTIE

LES POLONAIS

TROISIÈME PARTIE

LES RUSSES

QUATRIÈME PARTIE

LES TCHÈQUES, SERBES ET AUTRES PEUPLES SLAVES

CINQUIÈME PARTIE

ORIENTAUX

SIXIÈME PARTIE

DES OCCIDENTAUX

SEPTIÈME PARTIE

LA FRANCE

HUITIÈME PARTIE

L'ANTIQUITÉ

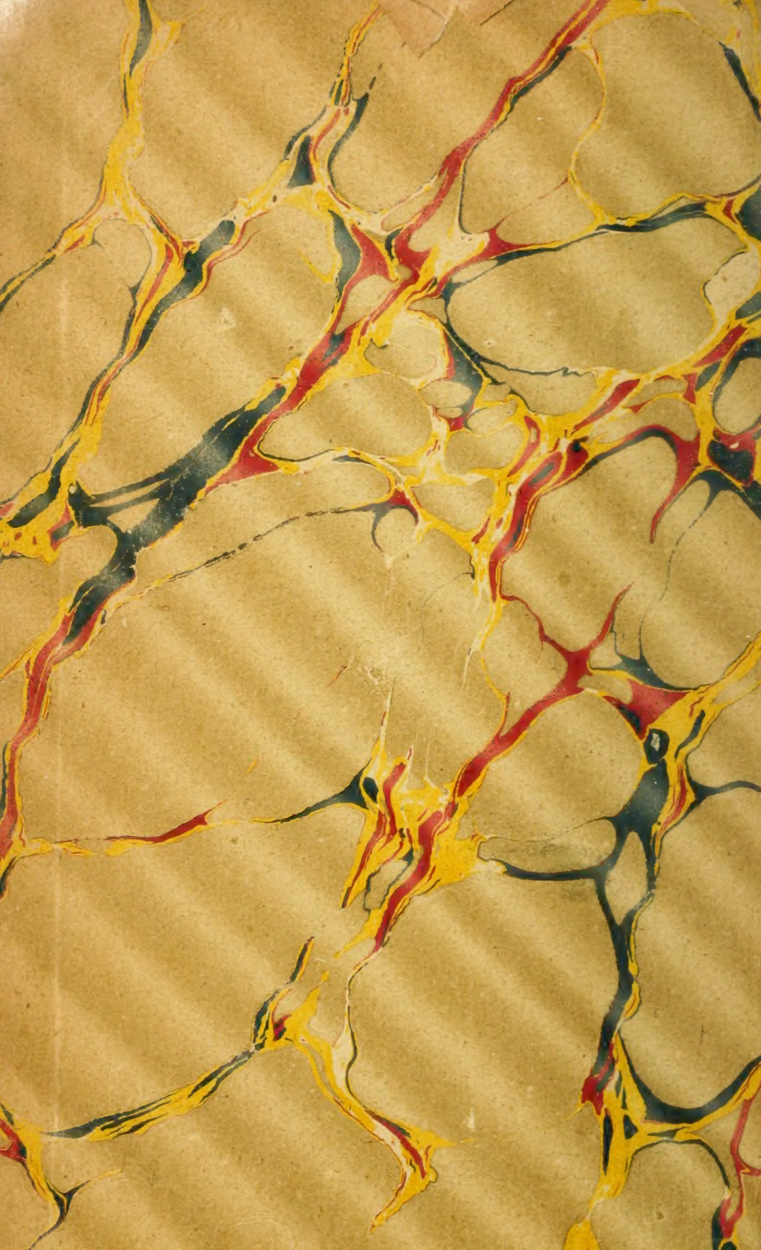
NEUVIÈME PARTIE

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET IDÉES POLITIQUES

PRIVAS. — IMP. LUCIEN VOLLE.

Imp. E. Durand, 18, rue Séguier, Paris.






2115868
LSlav.H
M6256slavL
DJK
27
M432
1913
c.1
ROBA

